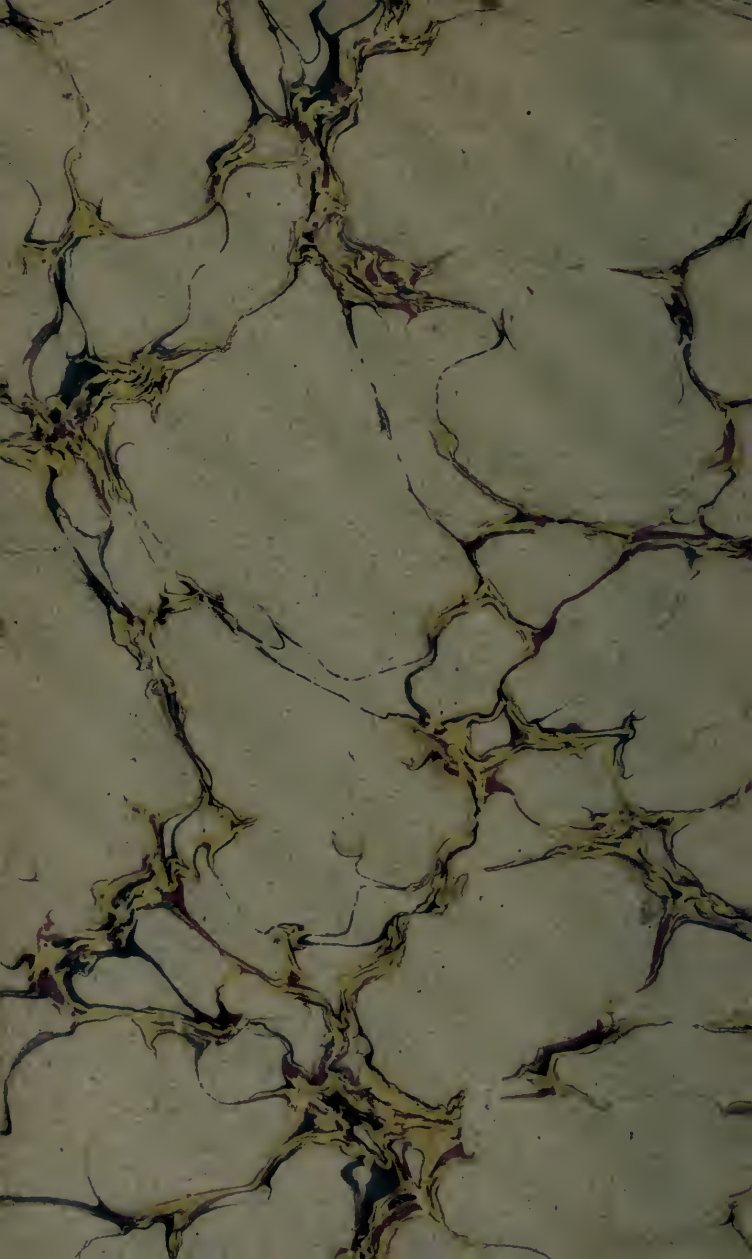
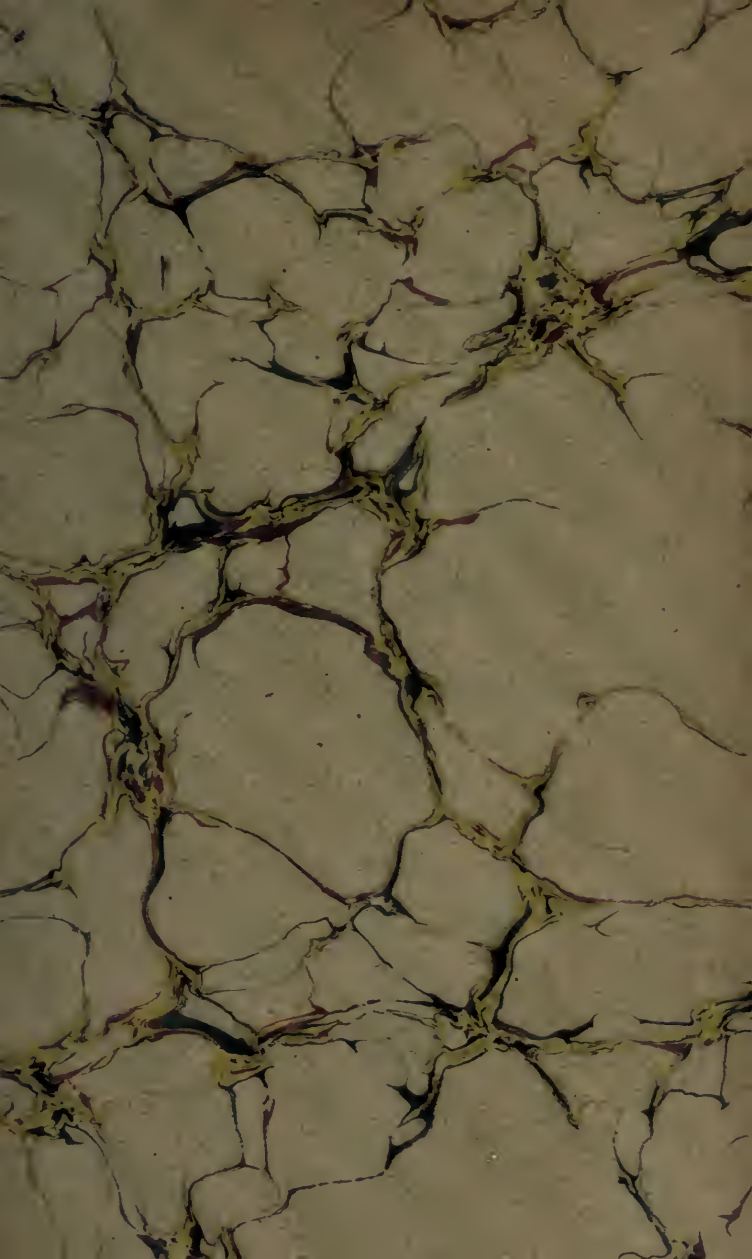




LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO





LIS

OUBRETO

EN VERS

AVIGNON. — IMPRIMERIE SEGUIN FRÈRES.

R8595nz

LIS

OUBRETO

EN VERS

DE

J. ROUMANILLE

AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD

Li Margarideto. — Li Sounjarello.

Li Nouvè. — Li Flour de sàuvi.

NOUVELLE ÉDITION



AVIGNON

LIBRAIRIE J. ROUMANILLE

19, rue Saint-Agricol, 19

—
1892

50913
30/9/01

LI MARGARIDETO

LI MARGARIDETO

1836-1847

MOUNTE VOLE MOURI

A MA MAIRE, PIERRETTO DE PIQUET

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,
Un bèu matin, au tèms dis iero,
Siéu na d'un jardinié 'mé d'uno jardiniero,
Dins li jardin de Sant-Roumié.

De sèt pàuris enfant venguère lou proumié...
Aqui ma maire, à la testiero
De ma brèssò, souvènt vihavo de niue 'ntiero
Soun pichot malaut que dourmié.

Aro, autour de moun mas, tout ris, tout reverdejo ;
Lien de soun nis de flour, souspiro e voulastrejo
L'auceloun que s'es enana !...

Vous n'en pregue, o moun Diéu ! que vosto man benido,
Quand aurai proun begu l'amarun de la vido,
Sarre mis iue mounte siéu na.

1847.

LES PAQUERETTES

1836-1847

OÙ JE VEUX MOURIR

A MA MÈRE PIERRETTE DE PIQUET

Dans un mas qui se cache au milieu des pommiers, un beau matin, au temps de la moisson, je suis né d'un jardinier et d'une jardinière dans les jardins de Saint-Remy.

De sept pauvres enfants je naquis le premier ; là, ma mère au chevet de mon berceau souvent veillait la nuit entière son petit malade endormi.

A présent autour de mon mas tout rit, tout reverdit ; loin de son nid de fleurs soupire et bat des ailes l'oiseau qui est parti !

Je vous en prie, mon Dieu, que votre main bénie, quand j'aurai bu assez l'amertume de la vie, ferme mes yeux où je suis né.

1847.

DOUS AGNÈU

I

Un bèl enfant, jouièu d'amour,
 Es dins lou prat, ounte, embeimado,
 D'abriéu la proumiero alenado
 A touto erbo douno uno flour.

Em'un agnèu que sautolejo,
 Camberelejo l'enfant blound ;
 Espinchas : sarro l'agneloun
 Dins si bras, e lou poutounejo.

L'enfant es bèu, l'agnèu es dous ;
 De l'agnèu la lano es blanqueto
 Autant coume lou la que teto...
 Oh ! que soun poulit tóuti dous !

Entendès pas l'agnèu que bèlo ?
 Ve-lou que cour après l'enfant...
 Coume fan bèn tout ço que fan !
 E l'innoucènci, coume èi bello !

Lou cèu es clar, fai bon soulèu ;
 Li passeroun voloñ e piéuton ;
 L'aigo èi lusènto, éli se viéuton...
 O moun Diéu, lou galant tablèu !

Quand li vese, segur ! me sèmblo
 Vèire un caire dóu Paradis !
 Es bèn vrai ço que se dis,
 Que quau se ressèmblo s'assèmblo !

DEUX AGNEAUX

I

Un bel enfant, joyau d'amour, est dans le pré, où, embaumée, la première haleine d'avril à toute herbe donne une fleur.

Avec un agneau qui saute, gambade l'enfant blond ; regardez, il serre l'agneau dans ses bras et le baise.

L'enfant est beau, l'agneau est doux ; la laine de l'agneau est blanche autant que le lait qu'il tette. Oh ! qu'ils sont beaux tous deux !

Entendez-vous l'agneau qui bêle ? Voyez-le courir après l'enfant. Comme est gracieux tout ce qu'ils font ! et que l'innocence est belle !

Le ciel est clair, il fait grand soleil, les moineaux volent et gazouillent, l'eau miroite. Eux, dans l'herbe, se roulent. O mon Dieu, le charmant tableau !

Quand je les vois, vraiment, il me semble voir un coin du paradis, et le proverbe a bien raison : Qui se ressemble s'assemble.

II

Prouficho, enfant, de toun bèu tèms :
 Sus lou velout de l'erbo sauto,
 E reçaupe dessus ti gauto
 Tóuti li poutoun dóu printèms.

Veiras la fin d'aquelo fèsto ;
 Li nivo dins toun cèu vendran ;
 Aquéli flour se passiran...
 Trop lèu bramara la tempèsto !

Anen ! jogo emé l'agneloun ;
 Vai ! sara pas toujours coume aro :
 Atrouvaras la vido amaro...
 Vendras ome, paure enfantoun !

III

— L'enfant emé l'agnèu jougavo,
 Me regardavo, e sourrisié...
 Coumprenié pas ço que disié
 Ma jouino muso que plouravo !

1838.

LA DESPICHOUSSO

Escoutas, que vous parle : uno chato, Naneto,
 Glouriouso que-noun-sai, forço cascadeleto,
 Mai poulideto,
 Vouli' agrada ;
 S'embestiavo d'être souleto ;

II

Profite, enfant, de ces beaux jours : sur le velours de l'herbe saute, et sur tes joues reçois tous les baisers du printemps.

Tu verras finir cette fête ; dans ton ciel viendront les nuages, ces fleurs se flétriront et trop tôt grondera la tempête.

Enfant, joue avec l'agneau ; ce ne sera pas toujours comme à présent : tu trouveras la vie amère, tu deviendras homme, pauvre petit enfant !

III

L'enfant avec l'agneau jouait. Il me regardait souriant... Il ne comprenait pas ce que disait en pleurant ma jeune muse.

1838.

LA DÉDAIGNEUSE

Écoutez que je vous dise : Une jeune fille, Nanette, vaniteuse on ne peut plus, fort légère, mais jolie, cherchait à plaire ; elle s'ennuyait d'être seule ; allons, on me comprend, elle voulait se marier.

Anen ! me coumprenès, voulié se marida ;
 Mai emé 'n drole pas fada,
 Emé 'n riche garçoun, de galanto figuro,
 Un juvenome fach au tour,
 Un soulèu, un amour,
 Un perlet de naturo !

E, marcas bèn eiçò : la couquino voulié
 Qu'aguèsse forço ardour e ges de jalousié :
 N'èro pas pèr acò tant soto !

Mai lou pu defecile èro de l'atrouva.

Nosto bello revavo, e... vague de reva !

Revassejavo, la pichoto !

Souvènt dins si lançòu poudié pas plega l'iuè,
 Virouiavo touto la niue ;

E pièi, se debanavo, embouiavo sa floto ;

Quand courduravo, se pougnié ;

Pèr descèndre à la cavo, escalavo au granié !

Pièi anavo à la font pèr empli sa dourgueto,

E revenié sènso aigo à soun oustau...

Paureto !

Fasié mai-que-d'un-cop la soupo sènso sau :

Revassejavo la pichoto !

Tambèn, de partit, n'en venguè !

Faguéron nèblo, n'en plouguè !

Oh ! quéti pan de nas ! car nosto arouganoto,
 Dins li dès, dins li vint, creirias que chausiguè ?

Ah ! pas mai !... E disié : — Ma maire repepio,

Vòu se desfaire de sa fiho.

Quand l'ase vòu pas béure avès bèu à sibla !

Guinchas aquéu d'aqui ! guinchas aquéu d'eila !

Santo Vierge ! quento misèri !

Anas-vous-en pu liuen rascla de bouto, arlèri !

Vaudrié pas mies pèr iéu que m'anèsse nega !

Mais, avec un garçon qui ne fût point sot, avec un jeune homme de figure agréable et fait au tour, un soleil, un amour, une perle de la nature ! Et, remarquez ceci : la coquette voulait qu'il eût beaucoup d'ardeur et point de jalousie : elle n'était pas pour cela si sotte. Mais le plus difficile était de trouver. Notre belle attendait et.... rêvait, rêvait toujours. Rêvassait-elle la petite ! Entre ses draps, souvent elle ne pouvait fermer l'œil, elle tournait et retournait toute la nuit ; si elle dévidait, elle embrouillait son fil ; elle se piquait quand elle cousait ; pour descendre à la cave, elle grimpait au grenier ! Puis elle allait à la fontaine pour emplir sa cruche et revenait sans eau à la maison.... Pauvrette ! Plus d'une fois elle faisait la soupe sans sel : elle rêvassait, la petite !

Aussi, en vint-il des partis ! Il en vint des nuées, il en pleuvait. Ah ! quels pans de nez ! Car notre petite arrogante, dans les dix, dans les vingt, croyez-vous qu'elle fit choix ? Ah ! pas plus ! Elle disait : « Ma mère radote, elle veut se débarrasser de sa fille : quand l'âne ne veut pas boire, vous avez beau siffler ! Regardez celui-ci, regardez celui-là.

Sainte-Vierge ! quelle misère ! Allez vous promener, fats que vous êtes ! Ne vaudrait-il pas mieux aller se noyer ? Regardez Joseph, le cardeur ! et Toine, son

Ve ! Jeje, lou cardaire ! E Tòni, soun coulègo,
 Que sènt la pego d'uno lègo,
 E mai que si lignou aièr èro empega !...
 Jan, emé de boutèu que sèmblon de clincièto,
 Éu tambèn se vòu marida !
 N'en ai la tressusour !... Se n'i'a pàs pèr crida !
 Es à iéu que Janet vèn counta si sourneto ?
 Mai caligno doune plus sa bello Françouneto ?
 Regardas-lou : vous fara pòu.
 Oh ! que deguèino ! queto mino !
 Coume es poulit, lou roussignou !
 Sèmblo que coucho à la plouvino.
 Oi ! tè, lou badau ! que nous vòu ?
 Creirié doune, lou darut, qu'es d'éu que siéu couifado ?
 Vòu d'estournèu, partès : Naneto es pas pressado.

— O, disié tout acò, la jouino delicato ;
 Lou disié-forço mies, e n'en disié bèn mai !
 N'en fourniguè, de mot ! vous n'en faguè, de puai !
 Nè, lis amoureux s'enanèron.
 Ah ! pàuri pijounèu :... D'autro lis agantèron...
 E Naneto sounjavo au jouvènt fach au tour,
 A soun perlet, à soun amour...
 Soun amour venié pas !

— De pu vièi s'asardèron ;
 La precioso diguè : Boudiéu ! quèti pastras !
 Regardas-lèi, vous fan veni li trànsi.
 Ma maire, leissas-me barra la porto au nas
 A-n-aquéu vòu de tarnagas !
 Coume un vièi lard sènton lou rànci.
 Puai ! Fau qu'agon perdu lou sèn. Ah ! pèr ma fe !
 Dins moun lie, gràci à Diéu ! pode dourmi souleto.
 N'es pas pèr aquéu tian que prendrién m'a fourqueto...
 Tè ! que vagon garda l'avé !

collègue, qui pue la poix d'une lieue et plus que ses ligneuls, hier, était poisseux ! Jean, avec des mollets ressemblant à des cliquettes, lui aussi veut se marier ! J'en ai des sueurs froides ! S'il n'y a pas de quoi crier ! C'est à moi que Jeannet vient conter ses sornettes ? Mais il ne courtise donc plus sa belle Françonnette ? Regardez-le, il vous fera peur. Quelle tournure et quelle mine ! Il est joli le rossignol ! On dirait qu'il couche à la brume ! Oh ! le badaud, que nous veut-il ? Croirait-il donc que c'est de lui que je suis coiffée ? Vol d'étourneaux, partez : Nanon n'est point pressée. »

Oui, elle disait tout cela, la jeune délicate ; elle en disait bien davantage !... En fit-elle des mots ! en dit-elle des *puai* ! Tout penauds, les amoureux s'en allèrent. Ah ! pauvres pigeonneaux ! D'autres s'empressèrent de les prendre... Et Nanette songeait au jeune homme fait au tour, à sa perle, à son amour... Son amour ne venait pas !...

De plus vieux se hasardèrent. La précieuse dit :

Bon Dieu ! quels pâtres ! Regardez-les : ils vous feraient mourir. Ma mère, laissez-moi fermer la porte au nez à ce tas d'étourneaux. Comme un vieux lard, ils sentent le rance. Faut-il qu'ils aient perdu le sens ! Ah ! par ma foi ! Dans mon lit, grâce à Dieu, je puis dormir seule ! Ce n'est pas pour un tel plat que je prendrais ma fourchette. Tiens ! qu'ils aillent garder les troupeaux !

— E pau à pau, li jour, li mes, lis an filèron,
 E li partit s'esclargiguèron !
 Lou fènis de Naneto èro toujou 'n camin,
 Mai arribavo pas... Pièi li roso toubèron
 Di gauto de la bello, e venguè lou charpin
 E sa tèsto grisounejava...
 Bèn pamens, toujours sambejava,
 Toujours, pamens, revassejava :
 Ie parlavon de figo e respoundié rasin.
 Ribejavo la quaranteno !
 A se farda perdié soun tèms emai sa peno.
 Anen ! fardo que fardaras !
 Sambejo que sambejaras !...
 Ah ! viedase !
 Faurrié pas bèn sibla pèr faire béure l'ase !
 O Misè Naneto, que nas !
 Eh bèn ! fasès plus puai, la bello despiehouso ?
 Iéu sabe d'ounte vèn que sias tant maugraciouso...
 Es liuen, qu'es liuen lou tèms qu'avias tant lou desgoust !
 — Creirias pas qu'à la fin s'atrouvè forço urouso...
 D'aganta 'n gibous !

1844.

LOU ROUSSIGNOU

I

Aucèu, — disié ma muso, — à la pouncho dòu jour,
 Entre que l'aubo, alin, nasejo, roso e blanco,
 Trefoulisses, galoi, sautes de branco en branco ;
 Apoundes un refrin à ta cansoun d'amour.

Et, peu à peu, les jours, les mois, les ans filèrent. Et les partis devinrent rares ! Le phénix de Nanette était toujours en chemin, mais il n'arrivait pas. Puis les roses tombèrent des joues de la belle et les rides apparurent, et sa tête grisonnait. Eh bien ! toujours elle calait ses filets, toujours elle rêvait et rêvassait. On lui parlait figues, elle répondait raisins. Elle approchait de la quarantaine ; à se farder elle perdait son temps et sa peine. Allons ! farde et farde encore ; dresse tes filets, dresse-les. Ah !... il ne faudrait pas trop siffler pour faire boire l'âne ! O misè Nanette, quel nez ! Eh ! bien, vous ne faites plus fi, la belle dédaigneuse ? Je sais d'où vient votre méchante humeur. Il est loin, bien loin, le temps où vous aviez tant de dégoût !

Croiriez-vous qu'à la fin elle se trouva fort heureuse d'épouser un bossu ?

1844.

LE ROSSIGNOL

I

Oiseau, disait ma muse, à la pointe du jour, dès que l'aube là-haut se montre rose et blanche, tu tressailles, joyeux, tu sautes de branche en branche, ajoutant un refrain à ta chanson d'amour.

Iuei, sies bèn sournaru. Coume te fas sóuvage !
 Dirien qu'as agu pòu dis alo d'un gourbèu ;
 Sies tout amoulouna, sèmbles un cabedèu :
 Peresous, pèr qu'as pas coumença toun ramage ?

Escouto : dins li pin canton li ventoulet ;
 L'aigo dóu riéu galejo, e tout s'escarrabiho :
 Contro lis agrenas zounzounejo l'abiho....
 Tu que cantes lou mies, istariés mut, soulet !

Sadoulo de prefum, la naturo se chalo....
 Lou caiau d'un pastras t'a belèu matrassa ;
 Pèrqu'escoundes ta tèsto ansin souto toun alo ?
 T'aerien gasta toun nis tout-bèu-just coumença ?

Uno serp a bessai devouri ta nisado,
 Que dessus toun bouissoun s'assajavo à voula!...
 Malur! an segur pres, dins un traite fielat,
 La maire, quand venié i'adurre la becado!...

II

— E l'aucéu reviha sus la branco voulè ;
 Se i'escarrabihè. Sa bello voues qu'encanto
 Roussignoulejè 'n pau ; pièi, vivo, se mesclè
 Au cantico d'amour que la naturo canto !

1833.

LA FADO DI FLOUR

A E. REQUIEN

Lis agrenas deja flourisson,
 L'abiho ie viro à l'entour ;
 Li margarideto espelisson,
 Li roussignòu soun de retour.

Aujourd'hui tu es bien taciturne et sauvage. On croirait que tu as eu peur de l'aile d'un corbeau. Tu es tout peletonné ; paresseux, pourquoi n'as-tu pas commencé ton ramage ?

Dans les pins, écoute, la brise chante ; l'eau du ruisseau babille et tout se réveille. Autour des pruneliers bourdonne l'abeille ; toi qui chantes le mieux tu resterais seul muet ?

Enivrée de parfums, la nature se pâme... Le caillou d'un pâtre t'a peut-être blessé. Pourquoi cacher ainsi ta tête sous ton aile ? Aurait-on dévasté ton nid à peine commencé ?

Une vipère a peut-être dévoré ta nichée qui sur le buisson s'essayait à voler. Malheur ! aurait-on pris, dans un traître filet, la mère quand elle leur apportait la becquée ?

II

Et l'oiseau éveillé vola de branche en branche, y reprit sa gaieté. Sa belle voix charmeresse essaya son chant, puis, vive, se mêla au cantique d'amour que chante la nature.

1838.

LA FÉE AUX FLEURS

A E. REQUIEN

Déjà fleurissent les pruneliers, l'abeille volète à l'entour, les pâquerettes s'épanouissent, les rossignols sont revenus.

Tóuti li boutoun s'expandisson ;
 L'aureto jogo emé li flour ;
 Milo poulit murmur s'ausisson,
 Que tóuti nous parlon d'amour.

Requien, la Fado qu'avans l'aubo
 Escampo li flour de sa raubo
 Ma fa 'n bouquet, galant presènt :

Es d'inmourtalo e de vióuleto...
 Ma muso, que se fai grandeto,
 Vèn te lou semoundre en risènt.

1846.

LA TÈSTO DE MORT

Èro un matin que lou soulèu
 Di flour fasié lusi l'eigagno ;
 Un segnour, qu'èro jouine e bèu,
 S'espasavo dins la mountagno.

E pièi veici que lou milord
 Veguè 'n ermito que pregavo
 A geinoun, e que countemplavo
 Uno blanco tèsto de mort.

E d'un rire plen d'insoulènci
 Lou segnour jouine e bèu riguè ;
 Pièi em'un èr de sufisènci,
 Au vièi lou fouligaud diguè :
 — Sies amourous d'aquelo tèsto ?
 La calignes bèn, malapèsto !
 L'ermito ie respoudegue :

Tous les boutons s'entr'ouvrent, la brise joue avec les fleurs : on entend mille murmures enchanteurs qui tous nous parlent d'amour.

Requien, la Fée qui avant l'aurore sème les fleurs de sa robe m'a fait un bouquet, présent charmant ;

Il est d'immortelles et de violettes... Ma muse qui se fait grandelette vient te l'offrir souriante.

1836.

LA TÊTE DE MORT

C'était par un matin où le soleil faisait briller la rosée des fleurs ; un seigneur jeune et beau se promenait dans la montagne.

Voici que le milord vit un ermite qui, à genoux, pria et contemplait une blanche tête de mort.

Et le seigneur jeune et beau se mit à rire d'un rire plein d'insolence ; puis, d'un air suffisant, le jeune fol dit au vieillard : « Es-tu amoureux de cette tête ? Tu la caresses bien, malepeste ! » L'ermite lui répondit :

— Ah ! i'a proun tèms que ma pensado
 Cerco, e trovo pas, moun enfant,
 S'aquelo tèsto descarnado
 Es d'un segnour o d'un pacan !

1845

L'AMELIÉ FLOURI

Ai ! que te plagne, amelié blanc !
 T'espandissiés, e la tempèsto
 Te trosso, e passis li diamant
 Qu'as mes trop lèu subre ta tèsto.

Moun amelié, te plagne tant !
 Tout-aro pa 'no flour te rèsto,
 E sèmpre rounflo l'auragan
 Qu'estrasso ta raubo de fèsto !...

Troubaire adoulenti, déurriéu
 Ploura noun sus tu, mai sus iéu :
 Mis esperanço soun passido,

E pèr toujours ! Tu, l'an que vèn,
 Quand renaisseira lou printèm,
 Metras mai ta raubo flourido.

1836.

LA GLENARELLO

Quento caud ! Li blad soun madur ;
 l'a plus pa 'n voulame au vilage !
 Li meissounié soun à l'oubrage ;
 Lou blad s'espouso, ie van dur,

Ah! il y a longtemps que ma pensée cherche et ne trouve pas, mon enfant, si cette tête décharnée est d'un seigneur ou d'un manant.

1845.

L'AMANDIER FLEURI

Las! que je te plains, amandier blanc! Tu t'épanouissais, et la tempête te tord et flétrit les diamants que tu as mis trop tôt sur ta tête.

Mon amandier, je te plains tant! Tout à l'heure il ne te reste plus une fleur, et toujours gronde l'ouragan qui déchire ta robe de fête!...

Poète attristé, je devrais pleurer non sur toi, mais sur moi; mes espérances sont flétries,

Et pour toujours! Toi, l'an prochain, quand renaitra le printemps, tu vêtiras à nouveau ta robe fleurie.

1836.

LA GLANEUSE

Quelle chaleur! les blés sont mûrs; il ne reste plus une seule faucille au village! Les moissonneurs sont à l'œuvre; le blé s'égrène; ils y vont avec entrain;

E fan gau de vèire, segur!
 Dóu soulèu que ie fai la rage ?
 Soun tout en aigo : oh ! que courage !
 A-de-matin an begu pur.

Meissounié, vesès ? Madaleno
 Afeciounado, vai, vèn, gleno,
 Rodo à l'entour di garbeiroun :

Leissas d'espigo à sa garbeto,
 Quàuqui gran à la fournigueto :
 Diéu benesira la meissoun.

1847.

LA VOUES QU'AME

A MARIOUN

Quand lou eèu es clafi di flo d'estello d'or
 Que Diéu, à plen de man, amount a samenado ;
 Quand l'aucèu dins soun nis e s'amato e s'endor,
 E que li ventoulet pousson pa 'no alenado ;

O ma sorre, emé iéu vène alor au valoun :
 L'amour nous porge aqui si dos alo de flamo,
 Lou sables ! tóuti dous nous envoulan amount,
 I palais de diamant ounte s'envan lis amo.

O ma sorre, ma rèino ! ah ! vène, e me diras,
 Souto lis iue de Diéu, ta coumplanchou amourouso ;
 Vène lèu, vène lèu, bello ! e me bressaras
 Dins li trefoulimen de ta voues amistouso !

Et vraiment, c'est plaisir de les voir ! Que leur importe l'ardeur du soleil ? ils sont couverts de sueur : Oh ! quel courage ! ce matin, ils ont bu pur.

Moissonneurs, voyez-vous Madeleine ? active, elle va, vient, glane et tourne autour des meules :

Laissez des épis pour sa petite gerbe, quelques grains pour la fourmi : Dieu bénira la moisson.

1847.

LA VOIX QUE J'AIME

A MARIE

Quand le ciel est rempli d'étoiles d'or que Dieu a semées là haut, à pleines mains, quand l'oiseau dans son nid se blottit et s'endort et que le vent n'a plus la moindre haleine ;

O ma sœur, avec moi viens alors au vallon : l'amour nous donne là ses ailes de flamme, tu le sais, et nous nous envolons au palais de diamant où s'en vont les âmes.

O ma sœur et ma reine, viens ! et tu me diras sous les yeux de Dieu ta complainte amoureuse ; viens, viens vite, belle, et tu me berceras dans les tressaillements de ta voix suave.

Aquéu cant, — tant de fes, ma sorre, te l'ai di ! —
 Dins moun cor que souspiro endor touto soufrança ;
 Quand lou ploures, te bèle ; à ti pèd siéu candi !
 Es pèr iéu un soulas em' uno benuranço !

Oh ! ve, sarié peccat de lou canta lou jour :
 Pèr lou jour, aquel èr èi trop dous, èi trop tènre,
 Èi trop empli de fe, d'esperança e d'amour !
 Souleto, o niue de Diéu, sias digno de l'entèndre !

Lèu la Mort de mi jour boufara lou calèu...
 Quand iéu soumiharaï souto terro, ah ! peccaire !
 De vèspre, vendras pas dire sus moun toumbèu
 La coumplancha d'amour que counsolo toun fraire ?

1845

LI DOUS PIJOUN

Dous pijoun amoureux vivien au pijounié ;
 Èro un parèu d'ami coume se n'en vèi gaire ;
 Pamens, — que soun durbè, de fes, li calignaire ! —
 Un di dous s'embestiavo : aguè la fantasié,
 Tarnagas de palun ! la fantasié de faire
 Un long viage liuen dóu terraire
 Ounte l'avien tant douço ! E l'autre ie disié :

— Que me cantes aqui ? ie sounges pas, moun fraire !
 Que catàrri t'a pres ? quau diantre t'a 'stourdi,
 E perqué vos mena la vido d'un bandit ?

Margarido nous dis : Mignoto !

Regardo : que nous manco ? Aigo fresco, pesoto,
 Galant panié pèr nous coucha...

Rèn nous manco. Auriés-ti quaucarèn à me dire,

Ce chant, ô sœur, je te l'ai dit si souvent ! dans mon cœur qui soupire endort toute souffrance. Quand tu le pleures, je te contemple ; à tes pieds je demeure muet et c'est pour moi consolation et bonheur.

Oh ! certes ! tu aurais tort de le chanter le jour : pour le jour cette mélodie est trop douce et trop tendre, elle est remplie de trop de foi, d'espérance et d'amour ; seule, ô nuit de Dieu, tu es digne de l'entendre.

Bientôt la Mort éteindra la flamme de mes jours. Quand je dormirai sous terre, hélas ! le soir viendras-tu dire sur mon tombeau la complainte d'amour qui console ton frère ?

1845.

LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons amoureux vivaient au pigeonnier ; c'était une paire d'amis comme on n'en voit guère ; cependant (qu'ils sont nigauds, parfois, les amoureux !) un des deux s'ennuyait : il eut la fantaisie, étourneau qu'il était, de faire un long voyage loin du terroir où ils passaient une si douce vie. Et l'autre lui disait :

Que me contes-tu là ? tu n'y songes pas, mon frère ? Quel caprice te prend ? Qui diantre t'a fait perdre la tête, et pourquoi veux-tu mener une vie de bandit ? Marguerite nous appelle ses mignons. Regarde : que nous manque-t-il ? eau fraîche, grains, joli panier pour nous coucher... , il ne nous manque rien. Aurais-tu quelque chose à me dire, un reproche à me faire ? mon

Quaucarèn à me reproucha ?

Moun bon, moun rèi, moun sang, perdoun, se t'ai facha !

N'i'a que, liuen dóu panié, souffrisson lou martire :

Sara pas tu, michant ! Passo enca se lou tèm

Èro bèu ! Anen, vai ! espèro lou printèm.

Fau èstre un gargamèu pèr ana faire un viage

Emé la caud que fai !

Que te dirai ?

As de courage !

Adès sus uno pibo ai vist un courpatas ;

Croa ! croa ! l'entènde encaro !

Acò marco de mort, ah ! segur... Paro ! garo !

Aviso-te di serpatas

Que badon souto li bartas !

E quand sarai soulet, que farai iéu, pecaire ?

De làngui plourarai ; dirai : Es nivo, plòu ;

Moun fraire a-ti tout ço que vòu ?

Ei belèu mort, dedins lou carnié d'un cassaire !

Aquéu resounamen l'esmòuguè bèn un pau.

— Ato pièi, diguè lou bestiau,

Que risqué?... An ! vai, laissez-me faire :

M'en vau, n'en parlen plus. Dins tres jour tournarai...

E que ploures, tourtourire?... em'acò, countarai

Moun long viage à moun fraire,

L'amusarai !

Un prouvèrbi lou dis : Vanegas, pèr aprendre.

Oh ! quent plesi, moun bon, auras pas de m'entèndre,

Quand te dirai ounte ai louja,

Ounte ai begu, ounte ai manja !

Vole vanega pèr aprendre.

Càspi ! quand m'ausiras, saras countènt de iéu !

— Es alor qu'en plourant se diguèron adieu.

bien-aimé, mon roi, mon sang. Pardonne si je t'ai fâché ! Il y en a qu'à, loin de leur nid, souffrent le martyre : ce ne sera pas toi, méchant ! Passe encore si le temps était beau ! Attends donc le printemps. Il faut être bien sot pour s'en aller faire un voyage avec la chaleur qu'il fait. Que te dirai-je ? Faut-il que tu sois courageux ! Tout à l'heure, sur un peuplier, j'ai vu un corbeau ; *couac, couac*, je l'entends encore ! c'est un présage de mort, ah ! sûrement... prends garde ! Prends garde aux couleuvres à l'affût sous les fourrés. Et quand je serais seul, hélas ! que deviendrai-je ? Dans la languitude, je pleurerai ; je dirai : Il fait sombre, il pleut ; mon frère a-t-il tout ce qu'il désire ? Il est peut-être mort, dans la gibecière d'un chasseur !

Ce raisonnement l'émut bien un peu.— Ho ! puis ! se dit l'animal, qu'est-ce que je risque ? Allons ! va ! laisse-moi faire, je pars, n'en parlons plus. Dans trois jours, je retournerai... Pourquoi pleurer, nigaud ?... Au retour, je conterai mon long voyage à mon frère et je l'amuserai ! Un proverbe le dit : « Voyagez pour apprendre. » Et quel plaisir, mon ami, n'auras-tu pas à m'écouter quand je te dirai où j'ai logé, où j'ai bu, où j'ai mangé ! Je veux voyager pour apprendre. Certes ! quand tu m'entendras, tu seras content de moi. — C'est alors qu'en pleurant ils se dirent adieu.

E noste pijounèu, lis alo desplegado,

Pren sa voulado.

Anen! volo que voularas!

Barrulo que barrularas!

Sies pancaro, pauret, au bout de ta journado!

Oh! mai, veici que tout-d'un-cop

Lou cèu s'ennevoulis e l'aigo toumbo à bro.

Maire de Diéu! quento tempèsto!

Eh bèn! ounte fau s'assousta?

Li tron peton pèr l'èr, li vènt soun en batèsto.

Vaqui sus un nòuguié lou pijoun recata.

Lou revoulun di vènt lou brèssu sus la branco,

Jouïssié pas, lou pijounèu!

Escoundeguè soun coui soutu soun alo blanco,

E coume un anedoun se coulantè lou pèu.

Basto! la chavano esvartado,

Espóussè lèu soun alo i rai dóu bon soulèu.

E lèu

Prenguè mai la voulado...

E zóu! volo que voularas!

Barrulo que barrularas!

— Fau vous dire pamens que si tripo renavon,

Que soun gavachoun èro fla :

Avié fam... Dins un prat, de pijoun s'espasavon,

A boufe manjavon de blad,

Volo d'eici, volo d'eila...

— Fugisse lou sambé 'mé sa traito graniho...

Vèntre afama n'a ges d'auriho!

E flòu! noste pijoun toumbo dins li fielat.

Eh bèn! pèr aro, que fau faire?

Te toursiran lou coui, e veiras plus toun fraire!

Et notre pigeonneau, les ailes déployées, prend son vol. Et de voler ! et de tourner et retourner ! Ah ! pauvre ! tu n'es pas encore au bout de ta journée !

Voici que tout à coup le ciel s'ennuage et l'eau tombe à torrents. Mère de Dieu ! quelle tempête ! eh bien ! où faut-il s'abriter ? Le tonnerre éclate, les vents se battent. Sur un noyer, voilà le pigeon abrité. Le tourbillon du vent le berce sur la branche, il n'était pas à l'aise, le pigeonneau ! Il cacha son cou sous son aile blanche et comme un caneton il se laissa mouiller. Bast ! la bourrasque passée, il secoua ses ailes aux rayons d'un gai soleil, et vite il prit son vol.... Et de voler ! et de tourner et retourner !

Il faut vous dire aussi que son ventre se plaignait, que son gésier était vide : il avait faim. Dans un pré, des pigeons prenaient leurs ébats, mangeant du blé à volonté, volant d'ici, de là. — « Fuyez l'appeau et sa graine traîtresse... » — Ventre affamé n'a pas d'oreille, et vlan ! notre pigeon tombe dans le filet. Eh ! bien, à présent, que faire ? On te tordra le cou, et tu ne reverras plus ton frère ; tâche de te tirer de là. — Le filet est usé ; les pattes de l'oiseau, les ailes, le bec,

Póutiro-te d'aquí !... — Li fielat soun gausi ;
 Lis arpioun de l'aucèu, alo, bè, tout travaio ;
 La maio routo roump la maio.
 Sian sauva ! Lou pijoun fai grou-grou de plesi.
 Leissè proun, vous dirai, de plumo à la bataio ;
 Acò 's pas rèn.... Boudiéu ! coume èro espeloufi !
 La courdeto ie penjourlavo...
 Coume un sòudard qu'an escoufi,
 Emé la petarrufo eilalin s'envoulavo...
 Oh ! ve ! ma fe de Diéu ! semblavo
 Un galerin que s'escapavo.
 Zóu mai ! volo que voularas !
 Vanego que vanegaras !

— Un ratié qu'avié 'neca lis àrpio ensaunousido,
 Que ie falié 'ncaro un moussèn,
 Relucavo d'en-l'èr lou paure pijounèu
 Que fasié 'n pau pausa sis alo adoulentido.
 Malan de Diéu ! veici que lou rèi dis aucèu,
 L'aiglo, sus lou ratié toumbo.... e nòsti dous laire,
 Pegno-tu ! pegno-iéu ! s'estrassavon la pèu !
 Lou pijounèu, que n'es pas bataiaire,
 S'esbignè lèu, tout tremoulant,
 La mort au cor, balin-balant !
 Pièi, pausè si petoun sus un tros de muraio.
 Aqui disié : Sara lou tout ;
 Dis escaufèstre sian au bout....

Es alor qu'un enfant, — lis enfant soun canaio ! —
 Em 'un cop de caiau ensueo lou pijoun.
 E lou mesquin, à-n-un mouloun,
 Part, emai l'alo digue noun.
 Sadou de soun plantié, nè, malaut, gouiejavo....
 Ah ! pèr aquéu cop n'avié proun !

tout travaille; la maille rompue rompt la maille. Nous sommes sauvé. Le pigeon roucoule de plaisir. Il faut bien dire qu'il laissa quelques plumes à la bataille, mais ce n'est rien. Dieu ! qu'il était ébouriffé ! Un bout de corde pendait à son cou. Comme un soldat après la défaite, plein de frayeur il s'enfuyait. Il ressemblait à un galérien qui s'échappe.

Et à nouveau de voler ! de tourner et retourner !

Un épervier, les serres encore rouges de sang, mais à qui il fallait encore une bouchée, guettait d'en haut le pauvre pigeon qui reposait un moment ses ailes meurtries. Voilà que le roi des oiseaux, l'aigle, tombe sur l'épervier, et nos deux larrons s'acharnent au combat et se déchirent : le pigeonneau, qui n'est pas batailleur, s'échappe, tremblant, la mort au cœur et écloppé. Puis, se reposant sur un pan de mur, il disait : Voici la fin pourtant ; je suis au bout de mes alarmes.

C'est alors qu'un enfant, — les enfants sont-ils canailles ! — d'un coup de caillou blesse le pigeon, et le pauvre repart, malgré le refus de son aile lasse. Il en avait assez de son escapade ! Il en était malade, il boitait ; oui, il en avait assez et de reste cette fois. Quelle fièvre de cheval ! Son cœur battait bien fort.

Que fèbre de chivau ! Lou cor ie tabassavo ;
 Au pijounié, que regretavo,
 Proun amaluga, s'entournavo
 Anen ! volo que voularas !
 Souspiro que souspiraras !
 Vous responde segur que soun fais ie pesavo !

Arribo enfin !.... Soun mai ensèn nòsti pijoun.
 Ah ! jujas dóu bonur que tóuti dous aguèron,
 E de tout ço que se diguèron !
 Pensas un pau quant se faguèron
 E de brassado e de poutoun !

1845.

E DE-QU'AS, QUE PLOURES ?

A MARIOUN

I

E ploures ? e de-qu'as, que ploures ? A toun age,
 A quinge an, que segren te nèblo lou visage ?
 Mai à quinge an, dansas tout de-long dóu camin ;
 Tout èi fèsto, e tout èi risoulet dins la vido ;
 Que t'an fa, Marioun, pèr èsse tristo ansin ?
 Ma bello, perqué siés tant apensamentido ?

Quand tout se rejouis, fas que te charpina ?
 Ve, regardo : Nanoun, qu'a feni de glena,
 Canto coume un aucèu, en nousant sa garbeto ;
 Zino cerco de flour e sèmblo un parpaioun.
 Tu, mignoto, perqué rèstes aqui souleto ?
 Eh ! que ploures aqui, ma pauro Marioun ?

Au pigeonnier regretté il s'en retournait harassé, et vole, vole encore ; soupire et soupire encore. — Son fardeau était bien pesant. Il arrive enfin.... Voilà nos pigeons de nouveau ensemble. Vous devez bien penser quel fut leur bonheur et tout ce qu'ils se dirent, et combien ils se firent de caresses et de baisers.

1845.

ET QU'AS-TU, POUR PLEURER !

A MARIE

I

Et tu pleures ? et qu'as-tu, pour pleurer ? A ton âge, à quinze ans, quelle peine amère voile ton visage ? Mais à quinze ans, on danse tout le long du chemin ; tout est en fête et tout est souriant dans la vie ; que t'a-t-on fait, Marion, pour être triste ainsi ? Ma belle, pourquoi es-tu accablée sous le poids de tes pensées ?

Quand tout se réjouit, tu ne cesses de t'inquiéter. Tiens, regarde : Nanon, qui a fini de glaner, chante comme un oiseau, en nouant sa gerbe ; Zine cherche des fleurs et ressemble à un papillon. Toi, mignonne, pourquoi rester là seulette ? Eh ! pourquoi pleurer là, ma pauvre Marion ?

II

Se, — pauro Marioun ! — lou front clin, souspiravo,
 E se souleto, ansin, sounjarello, plouravo,
 Es que pensavo à-n-éu, pecaire ! E niucch-e-jour,
 Vèi qu'èu, vèi plus rèn qu'èu, e soufre lou martire.
 Pèr éu, que lou saup pas, a lou cor plen d'amour ;
 L'amo tant !... E se plouro, es que noun pòu ie dire !

1836.

LI BARDOUIO

Un secrèt ! sabe rèn que pese mai qu'acò.
 Metès-vous bèn dins lou cocot
 Qu'un secrèt, pèr li femo, es un certan afaire
 Defecile à pourta !
 Proun d'ome pèr acò soun femo.... oh ! li barjaire !...
 Passen aqui dessus... Vole dounc vous counta
 Ço que me countavo moun rèire,
 — Siegue emé Diéu : — Poudès lou crèire o lou pas crèire,
 Pau m'enchau ! —

Assauprés qu'un ome marida
 Em'uno qu'èro di lengudo,
 E que vous l'avié bèn pendudo !
 Uno niue, dins soun lié, se meteguè 'crida,
 A brama que n'i'avié pèr n'en peta cervello :
 — Ai ! lèu, Susoun, fai lèu, atubo la candèlo ;
 Que sara tout eiçò ? n'en pode plus.... Ai ! ai !
 Ai ! misericòrdi ! de-qu'ai ?

II

Si, pauvre Marion ! le front penché, elle soupirait, et si, seulette, ainsi, rêveuse, elle pleurait, c'est qu'elle pensait à lui, hélas ! Et nuit et jour elle ne voit que lui, elle ne voit plus rien que lui, et elle souffre le martyre... Pour lui, qui ne le sait pas, elle a le cœur plein d'amour ; elle l'aime tant !... Et si elle pleure, c'est qu'elle ne peut le lui dire !

1836.

LES BAVARDES

Un secret ! je ne sais rien qui pèse davantage. Mettez-vous bien dans la tête qu'un secret pour les femmes est chose difficile à porter. Bien des hommes en cela sont femmes. Oh ! les bavards ! Passons là dessus. Je veux donc vous conter ce que contait mon aïeul — qu'il soit avec Dieu ! — Vous pouvez le croire ou ne pas le croire, peu m'importe !

Apprenez donc qu'un homme marié avec une dont la langue était longue, et qui vous l'avait bien pendue ! une nuit dans son lit se mit à crier, à hurler à se rompre la tête. — Ah ! vite, vite. Suzon, allume la chandelle ; que sera tout ceci ? je n'en peux plus, ah ! ah ! miséricorde ! qu'ai-je donc ? J'en crève, cette fois, vraiment ! Il semble qu'on me laboure le ventre avec une fourche et que l'on m'écorche... Oh ! qu'est-ce

Crèbe, aquest co 's de bon ! Me sèmblo que m'estrihon

Em'uno rounco, o que m'espeion....

Oi ! que vènedefaire? — Un iòu ! — Un iòu? — Un iòu !

E gros coume lou poung. Èi tout caud. — Se se pòn !

— Lou creiras, tè, ve-lou. Metras acò dins l'oulo

Pas pu tard que deman. E n'en diguèsses rèn,

Entèndes ? quinques pas, car m'apelarien poulo !

— Jaque, sian pas d'enfant ; me counèisses pas bèn.

Que parlèsse d'acò ? Jamai ! Siéu pas tant groulo.

Velaqui la Susoun qu'a longtèms cresegu

Que li lèbre siblavon,

Que li pijoun tetavon !

Tre que lou jour a pareigu,

Susoun que, de coustumo, èro tant dourmihouso,

Tant vanelouso,

Eins mens d'un vira-d'ïue sauto au sòu de soun lie.

Ah ! fuguè gaire peresouso !

Es que ! la lengo ie prusié !

E courreguè trouva Franceso, sa vesino,

La pu barjaco dóu quartié :

— Franceso ! oh ! se sabiés de-qu'arribo, couquino !

Ma bello, aquelo tubo ! Oh ! n'i'a de-que mourì !

N'en parlèsses en res, au mens : me fariés batre !

Moun Jaque vèn de faire un iòu gros coume quatre !

Grando santo Ano d'At ! que dèu avé soufri !

Èi la verita touto puro :

Moun paure ome a brama quàsi touto la niue.

O noum de noum de goi ! queto drolo aventuro !

Se n'en quinques lou mot, te davale lis iue !

— Trauques dedènt, ma bono ! An ! vai, fugues tranquilo ;

N'en sabe de pu gros.... Me prenes pèr Cecilo,

O la longo Beloun, troumpetoun de la vilo ?

Ah ! sables pas quau siéu ! ah ! me counèisses pau !

que je viens de faire?... Un œuf! — Un œuf? — Un œuf! et gros comme le poing. Il est tout chaud. — Est-ce possible! — Tu le croiras, tiens, le voilà. Tu mettras ça dans la marmite pas plus tard que demain. Et n'en parles pas, entends-tu? pas un mot! on m'appellerait poule. — Jacques, nous ne sommes pas un enfant; tu ne me connais pas bien. Que je parle de ça? Jamais! Je ne suis pas si guenippe.

Et voilà la Suzon, qui crut longtemps que les lièvres sifflaient, que les pigeons tétaient, voilà la Suzon, de coutume si paresseuse, qui dès la pointe du jour, en un clin d'œil, saute à bas de son lit. Ah! elle ne s'attarda pas, car la langue lui démangeait. Elle courut chez Françoise, sa voisine, la plus cancanière du quartier.

— Françoise! oh! si tu savais ce qui arrive, coquine! ma belle, celle-là est bonne! Il y a de quoi mourir! Mais n'en parle à personne, au moins: tu me ferais battre! Mon Jacques vient de faire un œuf gros comme quatre! Grande Sainte-Anne d'Apt! qu'il a dû souffrir! C'est la vérité toute pure: mon pauvre homme a crié presque toute la nuit. O nom de nom! la drôle d'aventure! Si tu en dis le moindre mot, je t'arrache les yeux!

— Tu plaisantes, ma bonne! Allons donc, sois tranquille, j'en sais de plus gros... Me prends-tu pour Cécile ou la longue Belon, trompette de la ville? Ah! tu me connais bien peu.

Susoun n'avié pas mes lou pèd sus lou lindau,
 Que Franceso agantè... devinas quau... Cecilo!
 — Sables pas? ie diguè, Jaque de la Susoun
 Vèn de faire siès iòu, gros, pu gros que lou poung!
 Lou dise bèn à tu, mai faurrié pas lou dire,
 En res!... Noste jacènt a soufert lou martire.
 Que tour as fach aqui, moun brave Jaquetoun!
 La nouvello pertout fuguè lèu troumpetado.
 Dins tóuti li cantoun parlavon dóu jacènt :
 Cecilo diguè dès, Beloun vint... Que couvado!

Avans soulèu fali, n'i'en aguè mai d'un cènt!

1844.

LI PATRICOULARELLO

MARGARIDO, BABELETO, NANOUN

MARGARIDO.

Babeleto, bonjour! Veniéu vèire ta maire :
 P'es pas?

BABELETO.

Fai que d'intra. Vèn de mounta pèr faire
 Lou lie, pèr escouba. Moun Diéu! se dèu languì
 De vous vèire... Ma maire!... Ah! tenès, velaqui.

MARGARIDO.

Bèn! Nanoun, coume sian?

NANOUN.

Oi! es tu, Margarido?
 Vènes que pèr miracle. Oh! jamai de la vido
 Se veguè femo ansin... Que! de veni tant pau!

Suzon n'avait pas mis encore le pied sur le seuil de sa porte, que Françoise accosta... devinez qui..... Cécile ! — Tu ne sais pas, dit-elle, Jacques de la Suzon vient de faire six œufs gros, plus gros que le poing. Je te le dis, mais il ne faut pas le répéter. Notre accouché a souffert un martyr. Quel tour tu as fait là, mon pauvre Jacqueton !

La nouvelle fut bien vite publiée. Dans tous les quartiers, on jasait de l'accouché. Cécile en mit dix, Belon vingt... Quelle couvée ! Avant le coucher du soleil, il y en eut plus de cent !

1844.

LES CANCANIÈRES

MARGUERITE, BABELETTE, NANON

MARGUERITE.

Babelette, bonjour ! Je venais voir ta mère. Elle n'y est pas ?

BABELETTE.

Elle rentre. Elle vient de monter pour faire le lit, pour balayer. Mon Dieu ! Il doit lui tarder de vous voir... Mère !... ah ! tenez, la voici.

MARGUERITE.

Eh bien ! Nanon, comment sommes-nous ?

NANON.

Ah ! c'est toi, Marguerite ? Tu ne viens que par miracle. Jamais de la vie je ne vis femme ainsi... Pourquoi venir si peu !

MARGARIDO.

Ai forço obro, que vos? Sorte plus de l'oustau...
 Boudiéu! que d'estrangié, se vesiés! Sus la plaço,
 Poudiéu plus faire avans; emé peno se passo.
 Ah bèn! pèr aujourd'uei lis oste van gagna!
 Se voulès faire un pas, fau turta, fau cougna!
 Oh! ve, n'en pode plus. Que lou diantre ti fiero!

NANOUN.

Vau empura moun fiò. Tè, prene uno cadiero...
 — Babeleto!

BARBELETO.

Quisès?

NANOUN.

D'aut! fai nous béure un cop :
 Vai querre la clareto e refresco li got.

MARGARIDETO.

Gramaci!

NANOUN.

Tasto-la, n'es saras pas fachado!

MARGARIDO.

Noun! vène de gousta 'mé Jan, i'a 'no passado.

NANOUN.

D'aquéu foutrau de Jan! ounte a bousca 'n oustau?

MARGARIDO.

A perdu la cabosso : a louga 'n marrit trau,
 Un jounjoun, eilalin au bèu bout dóu vilage!
 Es un viéi Betelèn... ges de vesin... M'enraje!
 De-vèspre, aro, m'èi plus poussible de viha :
 Iéu que l'amave tant pèr un pau babiha!
 Fau se jaire, ma bello, à l'ouro di galino.
 Jan l'a fa 'sprès pèr que fuguessian pas vesino,

MARGUERITE.

J'ai tant de travail ! que veux-tu ? Je ne sors plus du logis. Bon Dieu ! que d'étrangers, si tu voyais ! Sur la place, je ne pouvais plus avancer. A peine si l'on passe. Eh bien ! pour aujourd'hui, les hôtels vont gagner ! Si l'on veut faire un pas, il faut frapper, cogner ! Oh ! ne m'en parle plus. Le diantre de ces foires !

NANON.

Je vais allumer mon feu. Tiens, prends une chaise... Babelette !

BABELETTE.

Vous dites ?

NANON.

Allons, fais nous boire un coup ! Va chercher la clairette et rafraichis les verres.

MARGUERITE.

Merci ! merci !

NANON.

Déguste-la, tu n'en seras pas fâchée.

MARGUERITE.

Je viens de goûter avec Jean, il n'y a qu'un moment.

NANON.

Cet animal de Jean ! Où est-il allé vous loger !

MARGUERITE.

Il a perdu la tête. Il a loué un mauvais trou, une bicoque, tout là-bas, presque au bout du village : c'est un vieux Bethléem !... Pas de voisins... J'enrage ! Le soir, à présent, plus possible de veiller.

Moi qui aimais tant cela pour babiller un peu ! Ma belle, il faut se coucher à l'heure des poules. Et Jean l'a fait exprès pour que nous ne soyons pas voisines ;

Bouto ! n'èi dins lou cas... Es toujou'sta jalous !
 Desempièi que nous sian marida tóuti dous,
 Me fai rèn que rena ; ie pode plus rèn dire.
 Oh ! lou marrit-péu qu'ai !

NANOUN.

E lou miéu ! èi bèn pire,
 Ma bono Margarido !... Ah ! se te disiéu tout !
 Ve, n'ia ges coume aquéu : trovo à dire pertout,
 E me fai rebouli coume uno amo danado !
 Quouro la soupo èi douço, e quouro trop salado...
 Lou cousin venié 'ici de tèms en tèms..., Matiéu :
 Eh bèn ! Pa mes deforo à grand cop de pè'u quiéu !
 Me charpo à tout prepaus ; jamai me vòu entendre...
 S'atrove lou pan dur, Moussu l'atrovo tèndre !
 M'empacho d'ana 'qui, vòu plus que vague eila,
 Vòu plus que lou matin prengue moun café 'u la !
 Pièi, se cose, fau plus que fague de fougasso,
 E se quinque : — Tas-te, panoucho, patarasso !...
 Lou creiras pas, belèu, e pamens es ansin,
 Ma bello : vòu plus qu'ame e qu'espère Enri-Cinq !
 Oh ! ve, feniriéu pas de touto la journado...
 Ei testard coume un ase.

MARGARIDO.

Acò 's d'aigo sucrado...

NANOUN.

Jogo, béu coume un trau, s'empego !... Ah ! se poudiéu !
 Emé quente bonur me desmaridariéu !
 Tout acò sarié rèn : vai veïre sa Camuso,
 Goutoun ! La fouitarai... Sables, s'acò m'amuso !

MARGARIDO.

Mai au mens te bat pas !

NANOUN.

Ièr, metère au calèu

va, il en est capable : il a toujours été jaloux ! Depuis que nous nous sommes mariés ensemble, il ne fait que grogner. Je ne peux rien lui dire. Quel mauvais poil j'ai là !

NANON.

Et le mien ! c'est bien pire, ma bonne Marguerite ! Ah ! si je disais tout ! Vois-tu, il n'y en a point comme celui-là. Il trouve à redire à tout ; il me fait rebouillir comme une âme damnée. Tantôt la soupe est douce et tantôt elle est trop salée. Le cousin venait ici de temps en temps...., Mathieu, tu sais, eh bien ! il l'a mis dehors à grands coups de pied au derrière. Il me querelle à tout propos. Jamais il ne m'écoute. Si je trouve le pain dur, monsieur le trouve tendre. Il m'empêche d'aller ici, il ne veut plus que j'aïlle là ; il ne veut plus que, le matin, je prenne mon café au lait ; si je pétris, il ne faut plus que je fasse des gâteaux ; si je parle : « Tais-toi, guenippe, trainée ! » Tu ne le croiras pas peut-être, mais c'est ainsi, ma belle : il ne veut plus que j'attende et que j'aime Henri-Cinq. Vois, je n'en finirais pas de toute la journée.... Il est têtue comme un âne.

MARGUERITE.

Tout cela, c'est de l'eau sucrée....

NANON.

Il joue, il boit comme un trou, s'enivre... Ah ! si je pouvais, avec quel bonheur je me démarierais !

Et tout cela n'est rien : il va voir sa camuse Gothon ! Je la fouetterai... Tu sais si cela m'égaie !

MARGUERITE.

Mais au moins il ne te bat pas !

NANON.

Hier, je mis à la lampe une mèche trop grosse, et il

Uno mecho trop grosso, e me mandè 'n bacèu,
 Un d'aquéli gautas que fan vèire li lume !
 Tabasso sus ma pèu coume sus un enclume !
 Se fai mau à la man, dis que prendra lou fouis...
 Mai ve ! laissez-m'ana vèire se l'oulo boui.

MARGARIDO.

Ploure, tóuti li jour, coume uno Madaleno,
 Es un grand feiniantas, de-longo se permèno.
 Se lou soupa 's pas lèst, quand vèn, garo davan !...
 N'èro pas coume acò quand nous calignavian !...

NANOUN.

Sabes, que, l'autre jour, Guihaume voulié vèndre
 Soun bèn ? L'a fa crida, lou deguères entèndre.
 Moun ome l'a croumpa... devino...

MARGARIDO.

Cènt escut ?

NANOUN.

Milo franc.

MARGARIDO.

Milo franc ! E toun ome a pouseu
 Lou paga tin-tin-tin ?

NANOUN.

Ah ! pas mai ! n'avié 'nvejo.

Fai jamai rèn de bèn, toujours grapaudinejo ;
 Fau que, tóuti li jour, éu croumpe quaucarèn.
 Fai que broucanteja ; pièi que me gagno ? Rèn !...

MARGARIDO.

Couquino, taiso-te : toun drole nous escouto !
 Grabièloun èi pas mut ; n'avèn di de la touto...
 Se l'anavo redire !...

NANOUN.

Oh ! m'adoubarié pa !...

Grabié, tè de bon-bon. Èi brave, toun papa !...

m'envoya une gifle, un de ces gros soufflets qui font voir des flambeaux. Il frappe sur ma peau comme sur une enclume. Il s'en fait mal à la main et jure qu'il prendra le fouet. Mais attends ! laisse-moi aller voir si ma marmite bout.

MARGUERITE.

Je pleure tous les jours comme une Madeleine : c'est un grand fainéant ; il se promène toujours : si le souper n'est pas prêt quand il vient, gare à moi ! Il n'était pas ainsi quand *nous nous parlions*.

NANON.

Tu sais que l'autre jour Guillaume voulait vendre son bien ? Il l'a fait crier, tu as dû l'entendre... Mon homme l'a acheté... devine...

MARGUERITE.

Cent écus ?

NANON.

Mille francs !

MARGUERITE.

Mille francs ! Et ton homme a pu le payer tin-tin-tin (1).

NANON.

Ah ! pas plus ! Il en avait envie ! Il ne fait jamais rien de bien ! et toujours il tripote. Il faut que tous les jours il achète quelque chose ; il ne fait que brocanter ; puis, que me gagne-t-il ? rien !

MARGUERITE.

Coquine, tais-toi donc ! ton garçon nous écoute ! Gabrielon n'est pas muet, et nous en avons dit de toute couleur. S'il allait répéter !

NANON.

Ah ! je serais jolie ! — Gabriel, tiens, du bonbon ! Il est brave, ton papa.

(1) Onomatopée, — pour *au comptant*.

NOSTI MUSO

Ami, veici coume èi la muso qu'ame tant :
 Si quinge an soun en flour ; canto e ris, belugueto ;
 Sa bouco es uno roso, e soun front èi pu blanc
 Que la raubo de nèu d'uno margarideto.

Coume n'en a lou biais a li goust d'un enfant :
 Au champ, de bon matin, se plais d'ana souleto ;
 Amo li parpaïoun, flour que volon au champ,
 E lis ile bagna dôu ploura de l'aubeto.

Aro, veici la tiéuno : èi bello à faire gau ;
 A d'alo coume n'an li vierge, eilamoundaut ;
 Uno estello luis sus sa tèsto de fado.

Aman, apassiouna, li cansoun que nous dis ;
 E quand, souvènti-fes, descènd dôu Paradis,
 Nous jito li diamant e li perlo à pougnado.

1846.

MADALENO

I

Escouto : aviés alor sege an, o Madaleno !
 Coume uno amo d'enfant toun amo èro sereno ;
 Ti vertu flourissien, n'en amavian l'oudour.
 Aviés de long péu blound : semblaves ta patrouno ;
 Sus toun front innoucènt aviés uno courouno :
 La courouno de la pudour.

NOS MUSES

Amis, voici la Muse que j'aime tant : ses seize ans sont en fleur ; elle chante et rit, sémillante ; sa bouche est une rose, et son front est plus blanc que la robe de neige d'une pâquerette.

Elle a les goûts d'une enfant, de même qu'elle en a la grâce ; elle se plaît à aller, de grand matin, aux champs seulettes ; elle aime les papillons, fleurs qui volent au champ, et les lys baignés du pleurer de l'aurore.

Maintenant voici la tienne : elle est belle à ravir ; elle a des ailes comme en ont les vierges du Paradis ; une étoile brille sur sa tête de fée.

Nous aimons passionnément les chansons qu'elle nous dit ; et quand, souventes fois, elle descend du ciel, elle nous jette les diamants et les perles à poignées.

1846.

A MADELEINE

I

Écoute : tu avais alors seize ans, ô Madeleine ! Comme une âme d'enfant ton âme était sereine ; tes vertus fleurissaient, nous en aimions le parfum. Tu avais de longs cheveux blonds, comme ceux de ta patronne ; sur ton front innocent tu portais une couronne, la couronne de la pudeur.

Toun parla, toujours tøndre e toujours counsoulaire,
 Madaleno, èro un baume au làngui de ta maire...
 Dins tu se miraiavo, óublidavo sis an,
 Pauro vièio ! e disié qu'ères sa prouvidènci !
 E tu, sero e matin, bèl ange d'innoucènci,
 Poutounejaves si péu blanc.

— A la glèiso souvènt t'enanaves, crentouso :
 Aquí, coume l'aucèu au nis ères urouso.
 T'ensouvènes ? Alor ères i pèd de Diéu ;
 Diéu te parlavo, alor ; tout lou mounde t'amavo.
 Quand noumavon, de fes, li fiho li pu bravo,
 Lou proumié noum èro lou tiéu.

II

Ta raubo vierginenco, aro l'as estrassado ;
 Dins li gourrinarié, souiro, te sies viéutado !
 Coume l'aigo, à plen got beves toun desounour !
 Toun amo, sèns vergougno, au peccat s'abandouno.
 Pauro tu ! dins la fango as tounba ta courouno,
 La courouno de la pudour !

Es bèn tu ? Fas pieta ! sies touto arrascassido ;
 I poutoun di roufian ta gauto s'èi passido !
 Ah ! regardo coumé te councho lou peccat !
 La pratico s'envai plus vite qu'èi vengudo ;
 Fas escor i gourrin ! cènt cop te sies vendudo,
 Vendudo, estrasso de marçat !

Tambèn ! d'ana óublida li cousèu preservaïre,
 Bèu testamen d'amour que te leissè ta maire !
 D'ana óublida li plour de soun darrier adiéu,
 Quand te beisé lou front de si bouco mourènto,
 Que te faguè proumetre, emé sa voues doulènto,
 De camina dre davans Diéu !

Ton langage, toujours tendre et toujours consolateur, Madeleine, était un baume pour les soucis de ta mère... Elle se mirait en toi ; elle oubliait ses années, pauvre vieille ! et t'appelait sa providence ! Et toi, soir et matin, bel ange innocent, tu baisais sa blanche chevelure.

Souvent tu allais à l'église, modeste ; là, comme l'oiseau au nid, tu étais heureuse. T'en souvient-il ? Alors tu étais aux pieds de Dieu. Dieu te parlait, alors ; tout le monde t'aimait. Quand on nommait, parfois, les jeunes filles les plus chastes, le premier nom était le tien.

II

Ta robe virginale, tu l'as déchirée, maintenant ; gouge, tu t'es vautrée dans la débauche ! Comme l'eau, à plein verre tu bois ton déshonneur ! Ton âme, sans vergogne, s'abandonne au péché. Pauvre toi ! dans la fange tu as jeté ta couronne, la couronne de la pudeur !

Est-ce bien toi ? Tu fais pitié ! Aux baisers des ruffians ta joue s'est flétrie. Ah ! regarde comme il te souille, le péché. Tes pratiques s'en vont plus vite qu'elles ne sont venues... Tu dégoûtes les débauchés ! Cent fois tu t'es vendue, et vendue à bon marché !

Aussi, d'oublier les conseils préservateurs, beau testament d'amour que te légua ta mère ! comment as-tu pu oublier les pleurs de son dernier adieu, quand elle baisa ton front de ses lèvres mourantes, quand elle te fit promettre, de sa voix douloureuse, de cheminer droit devant Dieu !

III

Un Crèstian qu'es tounba, lou repentì l'aubouro :
 Sorte, pèr counsoula toun bon ange que plouro,
 De la sueio mounte as chaupina toun ounour !
 Entèndes sus la crous Jeuse que te reclamo ?
 An ! lèu, responde-ié ! Sauvo, salvo toun amo,
 E revène i pèd dóu Segnour.

Sounjo à-n-aquéu mesprés que lou mounde te douno ;
 Lavo-te dins ti plour, fai coume ta patrouno :
 Toumbo i pèd dóu Sauvaire, e te perdounara.
 Baio à ta maire, e lèu, un bonur que ié manco :
 Tourno à Diéu, que t'espèro em' uno raubo blanco...
 Ta maire au cèu tresanara !

1844.

DOUS BOUTOUN DE ROSO

Vènes de naisse, fres boutoun,
 Au mitan di roso flourido ;
 Dóu soulèu encaro un poutoun,
 E vas èstre flour espandido ;

E pièi saras sus toun bouissoun
 Uno perlo, e la mai poulido ;
 E pièi ti fueio à-n-un mouloun,
 Vèngue deman, saran passido !

Enfant, sies un boutoun que nais ;
 Ma mignoto, as un galant biais ;
 Se Diéu lou vòu, vendras grandeto.

A vint an, te maridaras,
 Avans trento, te passiras,
 Pièi mouriras, Margarideto !

1846.

III

Un chrétien qui est tombé, le repentir le relève; sors, pour consoler ton bel ange qui pleure, du fumier où tu t'es vautrée. N'entends-tu pas sur la croix Jésus qui te réclame? Allons, vite! réponds-lui! sauve, sauve ton âme, et reviens aux pieds du Seigneur.

Songe à ce mépris que le monde te donne; lave-toi dans tes pleurs, fais comme ta patronne. Tombe aux pieds du Sauveur, il te pardonnera. Donne vite à ta mère un bonheur qui lui manque : retourne à Dieu qui t'attend avec une robe blanche... Et ta mère au ciel tressaillera.

1844.

DEUX BOUTONS DE ROSE

Tu viens de naître, frais bouton, au milieu des roses fleuries; encore un baiser du soleil, et tu seras fleur épanouie.

Et puis tu seras, sur ton buisson, une perle, et la plus belle; et puis, vienne demain, tes feuilles en un tas seront flétries.

Enfant, tu es un bouton qui naît; ma mignonne, tu as une grâce charmante; si Dieu le veut, tu deviendras grandelette.

A vingt ans, tu te marieras; avant trente, tu te flétriras; puis tu mourras, Marguerite!

1846.

JEJÈ

I

Lou paire es ana rebrounda,
 E pèr vèndre lou jardinage
 La maire es anado au vilage,
 E Jejè rèsto pèr garda.

Rous coume l'or, sus sis espalo
 Si péu pençoulon. Qu'èi poulit !
 Oh ! pèr èstre un ange acoumpli
 Ie mancarié plus que lis alo.

E la Vierge qu'es au cantoun,
 Vous sèmblo pas que s'èi dreissado
 Pèr veni faire uno brassado,
 Une brassado à l'enfantoun ?

Espinchas-lou : brèssou soun fraire
 Que plouro. Saup panea parla,
 E pamens, pèr lou counsoula,
 Ie vòu parla coume sa maire.

Brèssou, e l'amuso emé de flour ;
 E pièi ie ris, e ie bretouno :
Ne-ne, som, som... e lou poutouno,
 E si poutoun secon si plour.

Parèu que lou bon Diéu regardo,
 Bèn lèu la maire te veira,
 E, countènto, li trouvara
 Un que dor, l'autre que lou gardo.

JOSÉ

I

Le père est allé émonder, et pour vendre le jardinage, la mère au village est allée, et José reste pour garder.

Roux comme l'or, sur ses épaules ses cheveux flottent. Qu'il est charmant! Pour être un ange accompli, il ne lui manquerait que les ailes.

Et la Vierge qui est dans le coin, ne vous semble-t-il pas qu'elle s'est dressée pour venir faire une caresse à l'enfantelet?

Regardez-le : il berce son frère qui pleure ; il ne sait pas encore parler, et pourtant pour le consoler, il veut lui parler comme sa mère.

Il le berce et l'amuse avec des fleurs ; puis il lui sourit et lui bégaie : *No no, som som*, et il l'embrasse, et ses baisers sèchent ses pleurs.

Couple que le bon Dieu regarde, bientôt la mère te verra, et, joyeuse, elle les trouvera un qui dort et l'autre qui le garde.

E lou brès vai balin-balan,
 E de tèms en tèms, lou bressaire,
 Pèr vèire soumiha soun fraire,
 Aubouro lou vanoun bèn plan.

II.

Dins li draiolo de la vido,
 Pàuris agnèu, venès d'intra ;
 Pu tard, lou pèd vous saunara :
 Es que la route èi tant marrido !
 Eh bèn ! vòulès, mi bèus enfant,
 Que Diéu l'aplane e vous benigue ?
 — Que sèmpre l'amour vous unigue,
 Tenès-vous sèmpre pèr la man.

Un sara las ? que l'autre ajude ;
 Partejas-vous touto doulour,
 E voste fais sara mens lourd,
 E lou camin sara mens rude.

III

Lou troubaire que li veguè
 En ie disènt acò plouravo...
 Un dourmié, l'autre lou gardavo,
 Quand la maire, pièi, revenguè.

1839.

LA POULUGNO

A MOUN PAIRE JAN-DANIS, SOUDARD DE BONAPARTE

Uno courouno à tu, Poulougno, o rèino santo !
 Trop long-tèms t'avèn visto estacado au poustèu !
 Fas un esfors encaro, e vos, touto saunanto,
 Vos de toun pitre nus derraba lou coutèu !

Et le berceau va, de-ci de-là, et de temps en temps, le berceur, pour voir sommeiller son frère, soulève le voile doucement.

II

Dans le sentier de la vie, pauvres agneaux, vous venez d'entrer; plus tard, vos pieds en saigneront : la route est si mauvaise!

Eh bien! voulez-vous, mes enfants, que Dieu l'aplanisse et vous bénisse? Que toujours l'amour vous unisse, tenez-vous toujours par la main.

Si l'un est las, que l'autre l'aide; partagez-vous toute douleur, et votre fardeau sera moins lourd, et le chemin sera moins rude.

III

Le poète qui les vit pleurait en leur disant ces paroles; — l'un dormait, l'autre le gardait, lorsque la mère, enfin, rentra.

1839.

LA POLOGNE

A MON PÈRE JEAN-DENIS, SOLDAT DE BONAPARTE

Une couronne à toi, Pologne, ô reine sainte! trop longtemps nous t'avons vue attachée au poteau! Tu fais un effort encore, et tu veux, toute saignante, tu veux arracher le couteau de ta poitrine nue!

Ti bourrèu nous disien qu'ères agounisanto,
 E pèr t'enseveli cavavon un toubèu.
 Ères morto ; e subran l'espaine lis aganto,
 Te vesènt rambaia li tros de toun drapèu !

D'un autar óudious o vitimo escapado,
 De toun generous sang tourna-mai sies trempado ;
 Mai n'en mouriras pas, car dèves pas mouri !

Souleto contro tres, dison : N'èi pas de taio...
 Armado de la crous, d'aut ! volo à la bataio,
 Poulougno ! Sias tant fort quand sabès tant soufri !

Mars, 1846.

PÈR VENDEMIO

— E mounte vas ansin, Janeto,
 Emé toun canestèu ? — Avau,
 A nosto vigno de clareto
 Mi gènt vendémion, e ie vau.

— Mai tant matin, touto souleto,
 Auras pas pòu ? diguè Jouvau.

— Noun : me vas faire courbo-seto,
 E mountarai sus toun chivau.

— Vole bèn. Lou drole davalò,
 Sus la bèsti là chato escalo,
 Jouvau remounto ; e li poutoun

Tant i calignaire agradèron,
 Qu'après vendémio, Janetoun
 Emé Jouvau se maridèron.

1847.

Tes bourreaux nous disaient que tu étais agonisante, et pour t'ensevelir ils creusaient une tombe. Tu étais morte ; et soudain, ils sont saisis de peur, te voyant relever les lambeaux de ton drapeau.

O victime échappée d'un autel odieux, de ton généreux sang tu es encore moite ; mais tu ne mourras pas, tu ne dois pas mourir !

Seule contre trois, on dit : « Elle n'est pas de taille ! » Armée de la croix, va ! vole au combat, Pologne ! on est si fort quand on sait souffrir !

Mars, 1846.

LES VENDANGES

— Où vas-tu donc ainsi, Janette, avec ton corbeillon ?

— Là-bas, à notre vigne de claires, mes parents vendangent, et j'y vais.

— Mais, si matin, toute seule, tu n'auras pas peur ? dit Jouvau. — Non, tu vas me faire la courte-échelle, et je monterai sur ton cheval.

— Je veux bien. Le gars descend ; la fillette se hisse, Jouvau remonte ; et les baisers

Tellement plurent aux amoureux qu'après vendanges Janeton et Jouvau se marièrent.

LA FOLO

Pèr lou champ varaio souleto,
 Despièi l'aubo enjusqu'à l'ahour.
 Èi folo, èi la folo d'amour,
 Pauro chato ! pauro Lileto !

Ai ! Diéu, moun Diéu ! perqué tant lèu
 Aquelo roso s'èi passido,
 Quand la vesian just expandido
 I bèu rai de veste soulèu ?

Vous fai pieta, la malurouso,
 Tant soun visage es avala !
 Èi meigrinello e palinouso,
 E sis iue blu se soun nebla.

Souvènti-fes, si qu'èi countènto,
 Quand ie parlon de sis amour !
 E pièi plouro, e se despoutènto ;
 Pièi ris en chapoutant de flour ;

E crido : Flour, que sias poulido !
 Coume agradarés à moun bèu !
 Èi pèr éu que vous ai culido....
 T'espère.... Ah ! vène, vène lèu !

— Aquéu que vèi dins sa pensado,
 E que la fai rire e ploura,
 Siegue maudi !! car l'a leissado,
 E Lileto n'en mourira !

LA FOLLE

Par les champs elle erre seule, de l'aube jusqu'au crépuscule. Elle est folle, c'est la folle d'amour, pauvre enfant! pauvre Lilette !

Las! Dieu, mon Dieu! pourquoi sitôt cette rose s'est-elle flétrie, quand nous la voyions épanouie à peine aux beaux rayons de votre soleil?

La malheureuse fait pitié, tant son visage est défait! Elle est pâle, amaigrie, et ses yeux bleus se sont voilés.

Souventes fois, comme elle est joyeuse quand on lui parle de ses amours! Puis elle pleure, et se désespère; puis elle rit en effeuillant des fleurs;

Puis elle crie : « Fleurs, que vous êtes belles! comme vous plairez à mon aimé! c'est pour lui que je vous ai cueillies... Je t'attends... Ah! viens, viens bientôt!

Celui qu'elle voit dans sa pensée, et qui la fait rire et pleurer, maudit soit-il! car il l'a abandonnée, et Lilette en mourra!

PAULOUN

Li vènt, aquelo niue, boufayon,
 Tóuti li campano plouravon,
 E iéu pregave pèr li mort....
 Sounjave à tu, que nous leissères,
 Pauloun, moun fraire, e trespasères
 Sènso regrèt, sènso remord....

E plouravian quand t'assoulaves,
 Quand de noste mas t'envoulaves
 Dins lou sant Paradis de Diéu !
 — Quand t'escapaves d'uno vido
 D'espino e d'auvâri clafido,
 Qu'avié de triste toun adiéu ?....

Lou lume à toun couissin brulavo ;
 Ma pauro maire countemplavo
 Toun front tout coulant de si plour.
 L'a long-têms, me sèmblo qu'es arò :
 Dins ta brèssò te vese encaro
 Emé ta courouno de flour.

Tout-just sabiés dire, o moun fraire,
 Lou noun de Jeuse e de ta maire.
 Aucèu pancaro vouladis,
 T'an pres sus la branco peiralo :
 Urous, n'as espandi tis alo
 Que dins l'aire dóu Paradis !

Toun amo, de-longo, èi ravidò ;
 Nautre mourèn, tu sies en vido ;

PAUL

Les vents soufflaient cette nuit-là ; toutes les cloches pleuraient, et moi, je priais pour les morts... Je pensais à toi qui nous laissas, Paul, mon frère, et trépassas sans regret, sans remords,..

Et nous pleurions, quand, tout consolé, tu t'envolais de notre *mas* dans le saint paradis de Dieu ! — Quand tu t'échappais d'une vie de peines et de malheurs remplie, que pouvait avoir de triste ton adieu ?

Le cierge à ton chevet brûlait ; ma pauvre mère contemplait ton front mouillé de ses pleurs. Il y a longtemps, mais il me semble que c'est aujourd'hui ; dans ton berceau, je te vois encore avec ta couronne de fleurs.

C'est à peine, ô mon frère, si tu savais dire le nom de Jésus et celui de ta mère. Oiseau qui ne pouvais voler encore, on t'a pris sur la branche paternelle : heureux, tu n'as ouvert tes ailes que dans l'air du Paradis !

Ton âme est pour toujours dans le ravissement ; nous mourons, nous autres ; toi, tu es dans la vie ; et,

E dins ta vido, gens de plour !
 N'as pas, jouino amo deliéurado,
 Marca 'mé de sang ti peiado
 Sus lou camin de la doulour !....

— Tre que la Mort vendra me dire
 De parti, vène me sourrire ;
 Descènde quand te sounarai ;
 Descènde ! Aubouraras moun amo ;
 E pièi, sus tis alo de flamo,
 Ounte sies tu, m'enanarai !...

— Li vènt, aquelo niue, boufavon ;
 Tóuti li campano plouravon ;
 Disiéu, malaut e pietadous :
 — Bagne de plour lou pan que manje,
 Moun fraire ! ah ! perqué lou meme ange
 Nous emmené pas tóuti dous ?...

1835.

L'AUTO UNO

A J.-B. GAUT

Sian à Toussant, la fueio toumbo ;
 Li mort s'entèndon souspira ;
 Au cementèri, sus li toumbo
 Li Crestian vènon pèr ploura ;
 E li vènt que rounflon, despampon
 Li gràndi pibo dóu valoun ;
 E li vièi au soulèu s'acampon
 E babihon à-n-un mouloun...
 S'uno flour darriereco e palo

dans ta vie, point de larmes ! Tu n'as pas, jeune âme délivrée, marqué de sang la trace de tes pieds sur le chemin de la douleur !....

Dès que la mort viendra me dire de partir, viens me sourire ; descends vers moi quand je t'appellerai. Descends ! Tu relèveras mon âme ; et sur tes ailes de flammes, je m'en irai là où tu es !

— Les vents soufflaient cette nuit-là ; toutes les cloches pleuraient ; malade et triste, je disais : — Je mouille de pleurs le pain que je mange, mon frère ! ah ! pourquoi le même ange ne nous emmena-t-il pas tous les deux ?

1835.

L' A U T O M N E

A J.-B. GAUT

Voici la Toussaint, la feuille tombe ; on entend soupier les morts ; au cimetière, sur les tombeaux les chrétiens viennent pleurer.

Et les vents qui hurlent dépouillent les grands peupliers du vallon ; les vieillards viennent au soleil, et causent, réunis,

Si une fleur en retard, pâle, se réchauffe à un soleil

Se caufo à-n-un soulèu malaut,
 Pèr la frusta dóu bout de l'alo,
 Plus de parpaioun fouligaud.

E iéu, triste ravassejaire,
 Sus un nivo vese eilamout
 Un ange, qu'èi Pauloun moun fraire,
 E que me sono pèr moun noum...

Moun amo ansin revassejavo
 Au founs dóu valoun qu'es en dòu ;
 Ma man sus moun lut s'assajavo,
 Quand uno voues de roussignòu,

Uno voues e courouso e neto
 Coume aquéli dóu mes de mai,
 Me cantavo uno cansouneto
 Amistadouso que-noun-sai !

E de sa raubo verdo e blanco
 Lis agrenas se soun cubert ;
 L'aucèu a nisa sus la branco,
 Sus la branco de l'aubre verd.

Un vòu de fado afeciounado
 An fa lou brande à moun entour ;
 E lis ai visto courounado
 De trelus d'or emé de flour.

Uno voues amourouso e neto
 Coume li voues dóu mes de mai,
 Me cantavo uno cansouneto
 Amistadouso que-noun-sai.

Moun amo ansin ravassejavo

malade, pour la caresser de son aile, plus de folâtre papillon.

Et moi, triste rêveur, sur un nuage, là-haut, je vois un ange, c'est Paul mon frère qui m'appelle par mon nom.

Mon âme rêvait ainsi au fond de la vallée en deuil ;
ma main s'essayait sur mon luth, lorsqu'une voix pareille à celle du rossignol,

Une voix limpide et claire comme celles du mois de mai, me chantait une chanson amie.

Et de leur robe verte et blanche les prunelliers se sont couverts ; l'oiseau a niché sur la branche, sur la branche de l'arbre vert.

Un vol de fées ardentes a fait le branle autour de moi, et je les ai vues couronnées de nimbes d'or et de fleurs.

Une voix amicale et claire comme les voix du mois de mai, me chantait une chanson amie.

Mon âme ainsi rêvait au fond de la vallée en deuil,

Au founs dóu valoun qu'es en dóu,
 Dóu tèm̄s que Gaut de-z-Ais cantavo
 Coume au printèm̄s lou roussignòu.

E li fueio e li flour toumbavon,
 Li mort s'entendien souspira ;
 E li Crestian fidèu anavon
 Au cementèri pèr ploura.

1845.

AU COUVÈNT

I

A la glèiso, de-vèspre, èi tourna-mai vengudo ;
 Ei vengudo à la glèiso, e s'èi mai escoundudo :
 Dins la capello prego Diéu.

Regardas-la : fai gau, la chatouno acclinado ;
 D'un rai paradisen sèmblo èstre aluminado ;
 Ei countènto : vai dire adiéu

I beloio dóu mounde ; e lèu dindara l'ouro
 Ounte intrara 'u couvènt. E sa maire, que plouro !...
 Femo, perché vous desoula ?

E lou jour vèn, plouras ? s'envai, plouras encaro ?
 Pèr-de-que ? Voste enfant trovo la vido amaro,
 E vòu l'adouci, leissas-la.

E part. Oh ! que bonur pèr elo, e quento fèsto !
 Vesènt de mai en mai negreja la tempèsto,
 Dindouletto, cerco un abri...

Avans que l'auragan revoulune emé rage,
 Que l'auceloun se sauve, e qu'escape à l'aurage
 Ounte se n'en vèi tant peri !

pendant que Gaut d'Aix chantait comme au printemps le rossignol.

Et les fleurs tombaient ; on entendait soupirer les morts, et les chrétiens fidèles allaient au cimetière pour pleurer.

1845.

AU COUVENT

I

A la vesprée, elle est encore venue à l'église ; elle est venue à l'église et s'est encore cachée : dans la chapelle elle prie Dieu. Regardez-la, elle est admirable la jeune fille inclinée ; elle semble illuminée d'un rayon du Paradis ; elle est heureuse, elle va dire adieu

Au luxe du monde ; bientôt sonnera l'heure de son entrée au couvent. Et sa mère qui pleure !... Femme, pourquoi vous désoler ? Le jour vient-il, vous pleurez ; il s'en va, vous pleurez encore ! Et pourquoi ? votre enfant trouve la vie amère, elle veut l'adoucir, laissez-la.

Elle part. Oh ! quel bonheur pour elle, et quelle fête ! Voyant s'approcher de plus en plus la noire tempête, hiroñdelle, elle cherche un abri... Avant que l'ouragan tourbillonne avec fureur, il faut que l'oisillon se sauve, qu'il échappe à l'orage où l'on en voit tant périr !

Leissas-ie desplega sis alo, que fugigue !
 Dintre nòsti fangas voulès que s'embrutigue,
 La bravo chato, e que li plour
 Amosson si bèus iue ? Noun ! leissas aquelo amo
 Se douna touto au Diéu que la vòu e que l'amo ;
 Qu'aquel encèns brule au Segnour !

Maire, l'esprit de Diéu l'ajudo e l'accompagno ;
 Leissas-la camina vers la santo mountagno,
 Sa man emé la man de Diéu !
 Nostro-Damo en risènt la regardo e la sono ;
 Ie duerd si bras, ie dis : Que ? vène lèu, ma bono !
 Vène te sarra contro iéu !

Qu'un vènt dóu cèu caresse aquelo flour amado.
 Tant lèu se passirié, pauro flour embeimado,
 Dins noste èr mau-san e-maudi !
 Que s'escounde, e s'assouste, e crèisse, e s'expandigue ;
 Pièi qu'un ange en passant la sènte e la culigue,
 E que l'adugue au Paradi !

II

Li porto dóu couvènt bèn lèu se durbiguèron ;
 De cant de l'autre mounde en l'èr s'entendeguèron...
 E la maire, despièi la niue
 Ounte en soungé veguè sa mounjo envirounado
 Di vierge, que l'avien amoundaut courounado,
 N'a plus lagremo dins lis iue !

Laissez-la déployer ses ailes, et qu'elle fuie ! Voulez-vous que dans notre boue elle se souille, la chaste enfant, et que les pleurs éteignent ses beaux yeux ? Non ! laissez cette âme se donner tout entière au Dieu qui la veut et qui l'aime ; que cet encens brûle pour le Seigneur !

Mère, l'esprit de Dieu la soutient et l'accompagne ; laissez-la cheminer vers la montagne sainte, sa main avec la main de Dieu ! Notre-Dame en riant la regarde et l'appelle ; elle lui tend les bras : « Allons, hâte-toi de venir, enfant ! Viens te presser contre moi. »

Que le vent du ciel caresse cette fleur aimée. Elle serait sitôt flétrie, pauvre fleur embaumée, dans notre air malsain et mauvais ! Qu'elle se cache, s'abrite et croisse et s'épanouisse ; puis qu'un ange en passant la sente et la cueille, et qu'il l'emporte au Paradis !

II

Les portes du couvent bientôt s'ouvrirent ; on entendit dans l'air des chants d'un autre monde... Et la mère, depuis la nuit où elle vit sa nonne entourée des vierges qui, là-haut, l'avaient couronnée, n'a plus de larmes dans les yeux !

MA CROUS D'OR

A MARIOUN

Ai uno crous, e qu'èi poulido !
 Pichoto crous d'or qu'ame bèn :
 Iéu sus mi bouco l'ai souvènt !
 Ai uno crous qu'èi benesido.

A la testiero de moun lie,
 Emé 'n riban verd l'ai penjado
 Souto moun brout de sant lausié,
 E contro moun aigo signado.

Digo-me que siéu un enfant,
 Crese-lou, vogues pas lou crèire,
 Cènt cop mounte esprès pèr la vèire :
 L'ame tant, ma crous, l'ame tant !

Quand ma pauro amo se desolo,
 — Ah ! m'arribo souvènti-fe...
 Arribo que trop ! — pèr ma fe !
 Ei ma crous d'or que la counsolo.

Que te dirai ? m'atrove urous,
 Quand la som plego mi parpello :
 Au cèu alor vese ma crous
 Trelusènto coume uno estello.

Vese lou front e li péu blound
 D'un bèl ange que m'esbrihaudo ;
 Me porge de flour dins sa faudo :
 Es la faudo de Marioun !

Sus moun estello un nivo passo,
 Tre que lou matin èi vengu.

MA CROIX D'OR

A MARION.

J'ai une croix, et qu'elle est belle ! petite croix d'or que j'aime tant ; sur mes lèvres je l'ai souvent ! j'a une croix qui est bénie.

Au chevet de mon lit, avec un ruban vert je l'ai suspendue sous ma branche de laurier saint, et tout près de mon eau bénite.

Dis-moi que je suis un enfant, crois-le ou ne veuille pas le croire, cent fois je monte exprès pour la voir ; e l'aime tant, ma croix, je l'aime tant !

Quand ma pauvre âme se lamente, — ah ! souvent il en est ainsi ... trop souvent, ma foi ! — c'est ma croix d'or qui la console.

Te le dirai-je ? je me trouve heureux, quand le sommeil ferme mes paupières : au ciel je vois alors ma croix resplendissante comme une étoile.

Je vois le front et les blonds cheveux d'un ange qui m'éblouit ; il m'offre des fleurs dans son tablier : c'est e tablier de Marion !

Sur mon étoile un nuage passe dès que le matin est

Que rèsto ? — Ma crous à la plaço
Dón cherubin despareigu !

Quand ma crous me fuguè dounado,
— Oh ! quet adiéu ! — me sieguè di
De paraulo dóu Paradi,
Pèr reviscoula mi pensado :

— Ma crous t'engarde de languï,
E t'engarde de maluranço !
Adiéu, moun rèi ! Tè, velaqui,
Vaqui l'amour... e l'esperanço !

A MARIOUN.

De liuen coume de près, veses, iéu pènse à tu :
Te mande aquésti vers : legisse-lèi souleto...
Es un encèns que brule i pèd de ta vertu !

— S'un fouligaud venié te counta de sourneto,
Marioun, mis amour, ma sorre, moun tresor !
Sounjo que m'as baia ta pichoto crous d'or !

1835.

NOSTRO-DAMO-DE-LA-GÀRDI

A MARIOUN.

Rèino, au bord de la mar, sus la roco dreissado,
Vierge, emé fe te preguerian ;
Ausiguères gemi nòstis amo alassado.
Davans toun autar plourerian.

Roso que de si rai lou cèu a couronnado,
Emé bonur respirerian
Toun óudour, qu'es un baume is amo abandounado,
Bon remèdi qu'empourterian.

venu, que reste-t-il ? — Ma croix à la place du chérubin disparu !

Quand ma croix me fut donnée — oh ! quel adieu ! — il me fut dit des paroles du Paradis, pour ranimer mes pensées.

— Que ma croix te préserve de languitude, et te préserve de malheur ! Adieu, mon roi ! Tiens, la voilà, voilà l'amour... et l'espérance !

A MARION.

De loin comme de près, vois-tu, je pense à toi : je t'envoie ces vers : lis-les seule... C'est un encens que je brûle aux pieds de ta vertu !

Si quelque jeune fou venait te conter des fadaïses, Marion, mes amours, ma sœur, mon trésor ! pense que tu m'as donné ta petite croix d'or !

1835.

NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE

A MARION.

Reine, au bord de la mer, sur le rocher dressée, Vierge, avec foi nous te priâmes ; tu entendis gémir nos âmes lassées. Devant ton autel nous pleurâmes.

Rose que de ses rayons le ciel a couronnée, nous respirâmes avec bonheur ton parfum, baume pour les âmes abandonnées, consolation que nous emportâmes.

Maire qu'amères tant, e que tant soufriguères,
 Tu qu'au pèd de la crous emé toun Fiéu beguères
 Lou calice de la doulour,

Ausiras la preièro, o bono e santo Maire,
 Que faguèron ensèn e la sorre e lou fraire,
 Dous cor plen d'angouisso e d'amour !
 .1844.

LOUISETO

I

Quento pieta, pamens ! regardas Louviseto :
 Quau dirié qu'es elo ? Ah ! pas iéu !
 A soun front mourtinèu clina dins sa maneto.....
 E penso... Mai de-qu'a, moun Diéu ?

— Es un long mourimen ; a l'amo adoulentido
 Despièi que i'a di : Tournarai.
 Liuen de soun tèn dre amaire es apensamentido ;
 Louvisoun gemis que-noun-sai.

Plagnès-la, car d'amour la chato es malautouno.
 Ai ! pauro ! coume dèu soufri,
 Pèr dire, dins soun dèu, la mesquino chatouno !
 Pèr dire : Amariéu mai mouri !

De lagremo souvènt sis iue maca s'emplisson :
 Es que jour e niue penso à-n-éu.
 Si gauto, ounte à quinge an tant de roso espelisson,
 Toutaro soun d'un blanc de nèu !

De soun pichot travai a perdu l'abitudò,
 Fai plus rèn ; e sa rèire-grand

Mère qui aimas tant, et qui tant souffris, toi qui au pied de la croix bus avec ton Fils le calice de la douleur,

Tu entendras, ô bonne et sainte Mère, la prière que firent ensemble et la sœur et le frère, deux cœurs pleins d'angoisse et d'amour.

1844.

LOUISETTE

I

Quelle pitié, pourtant ! regardez Louisette : qui la reconnaîtrait ? Ah ! pas moi !... Pensive, elle a son front d'une pâleur mortelle appuyé sur sa main... Mais qu'a-t-elle, mon Dieu ?

C'est une longue agonie : son âme est dans le deuil depuis qu'il lui a dit : « Je reviendrai. » Loin de son tendre ami, accablée de tristes pensées, Louisette ne cesse de gémir.

Plaignez-la, car la fillette est malade d'amour. Las ! comme elle doit souffrir pour dire dans son deuil, la pauvre enfant ! pour dire : « J'aimerais mieux la mort ! »

De larmes bien souvent ses yeux cernés se remplissent. La nuit comme le jour elle pense à lui ; ses joues, où tant de roses s'épanouissent, à quinze ans, seront bientôt d'un blanc de neige.

De son petit travail elle a perdu l'habitude, elle ne fait plus rien ; et sa mère-grand s'étonne de la voir

S'estouno de la vèire ansin tant sournarudo,
E ie dis : Mai qu'as, moun enfant?

T'aurian fa quaucarèn ? Digo-me-lou, mignoto.
E la doulènto respond : Noun !

Et la vièio ie dis : Fagues pa'nsin la soto,
Se vos que te baie un poutoun.

De sourti de soun mas, anas ! que s'enchau gaire !
Es embarrado tout lou jour ;
E dins soun jardinet que siauclo plus, pecaire !
Li caussido tuon li flour !

Lou front sus si geinoun, lagremejo, paureto !
S'abiho plus, vai plus en-liò ;
S'acantouno, s'escound, e vòu resta souleto ;
Se counsumis à pichot fiò !

Lou lângui coume d'an ie fai dura lis ouro,
E virouio dins soun oustau.
Soun mau èi dins soun cor que souspiro e que plouro ;
Lou cementèri ie fai gau !

E n'amo que lou brut de la fuecio que toumbo...
D'aquest mounde vòu s'enana ;
Pèr pausa si petoun atrovo rèn, couloumbo,
E vers l'archo vòu s'entourna.

— E de touço la niue plegues pas la parpello,
Noun ! sabes plus ço qu'èi la som,
La som, ange de Diéu qu'es tant vengu, ma bello,
'Spandi sis alo sus toun front !

Ounte èi lou cherubin que, la niue, te bressavo,
Que, la niue, te venié parla,
L'ange dis enfantet qu'en risènt t'embrassavo ?
— Èi l'amour que l'a fa 'nvoula !

ainsi taciturne, et elle lui dit : — Mais, qu'as-tu, mon enfant? »

« Taurions-nous fait quelque chose? dis-le, mignonne. » Et la dolente répond « Non ! » Et la vieille reprend : « Ne fais pas la méchante ainsi, si tu veux que je te donne un baiser. »

De sortir de son mas, allez, elle ne se soucie guère! Elle reste enfermée tout le jour, et dans son jardinet qu'elle ne sarcle plus, les chardons tuent les fleurs!

Le front sur ses genoux, elle pleure, pauvrette! elle ne s'attife plus, elle ne va plus nulle part; elle se cache en sa maison et veut rester seule; elle se consume lentement!

Le chagrin comme des ans lui fait durer les heures. Elle erre dans sa maison. Son mal est dans son cœur qui soupire et pleure; le cimetière lui fait envie.

Elle n'aime que le bruit de la feuille qui tombe... Elle veut fuir loin de cette terre. Colombe, elle ne sait où poser ses pieds, et vers l'arche elle veut retourner.

— Et de toute la nuit tu ne fermes pas tes paupières; non, tu ne sais plus ce qu'est le sommeil, le sommeil, ange de Dieu, qui si longtemps est venu, ma belle, étendre ses ailes sur ton front!

Où est le chérubin qui, la nuit, te berçait, qui, la nuit, venait te parler, l'ange des enfantelets qui t'embrassait souriant? C'est l'amour qui l'a fait envoler!

II

Quand Veranet tournè, fidèu, de clar dindèron.

Ai ! ai ! pèr éu que crèbo-cor !

E de blanc, aquéu jour, li chato s'abihèron

Pèr une fèsto de la mort ;

E li chato, aquéu jour, trenèron de courouno

Pèr uno morto de vint an

Toumbado emé li fueio, emé li flour d'autouno.

E pièi en se descounsoulant,

Enjusqu'au claus di mort, de vèspre, la pourtèron....

E pièi?... E pièi, lis iue plourous,

Lou dimenche d'après, li jouine-ome plantèron

Contro aquelo crous, uno crous

Au cros de Veranet, que Louvisoun amavo

Tant e tant que n'en mouriguè !

Amo urouso qu'uno amo eilamount esperavo,

E qu'un bèl ange l'aduguè !

1845.

AUBADO DE LA MALAUTO

A MI SORRE TOUNETO E TERESINO

E lis ange disien : — Roso blanco e poulido,

Floureto dóu valoun maudi,

Laisso, laisso l'endré mounte sies espelido,

Eiçamount vène t'espandi.

O vierge, nosto Rèino, es amount que t'espèro ;

E nautre, avèn pieta de tu :

Venèn pèr avera dóu fangas de la terro

De perlo dóu cèu : ti vertu !

II

Quand Véranet revint, fidèle, des glas sonnaient. Hélas ! pour lui quel crève-cœur. Et de blanc, ce jour-là, les filles s'habillèrent pour une fête de la mort.

Et les jeunes filles, ce jour-là, tressèrent des couronnes pour une morte de vingt ans tombée avec les feuilles, avec les fleurs d'automne. Et puis, éplorées,

Au champ des morts, le soir, elles la portèrent... Et puis ? Et puis, en pleurant, le dimanche suivant, les jeunes hommes plantèrent près de cette croix une croix

Sur la tombe de Véranet, qui tant et tant aimait sa Louissette qu'il en mourut ! Ame heureuse qu'une autre âme attendait là-haut et qu'un ange lui amena.

1845.

L'AUBADE DE LA MALADE

A MES SŒURS ANTOINETTE ET THÉRÉSINE

Et les anges disaient : — Rose blanche et belle, fleurette d'une vallée maudite, laisse, laisse le pays où tu es éclos ; avec nous, viens t'épanouir. O vierge, notre reine est là-haut qui t'attend, et nous, nous avons pitié de toi, nous venons arracher à la boue de la terre les perles du ciel : tes vertus !

— Ausissès pas, ma bono maire ?
 Dis la malauto. Escoutas doune...
 — N'ausisse rên. Dorme, pechaire !
 Dis la vièio qu'es à geinou.
 — Oh ! qu'es amistouso, ma maire,
 Qu'es melicouso la cansoun
 Dis angeloun !

E lis ange disien : — Avèn fa ta courouno,
 O nosto sorre qu'aman tant !
 Pavèn mes douge estello ; e ta santo patrouno
 Vèn d'acaba toun velet blanc ;
 Dins lou palais de Diéu ta plaço es alestido :
 Duerbe tis alo, serafin !
 Vène, e te menaran béure à la font de vido
 Un amour que n'a ges de fin.

— Chut ! lis ange canton, ma maire ;
 Dis la malauto. Escoutas doune...
 — L'auro boufo. Dorme, pechaire !
 Dis la vièio qu'es à geinou.
 — Chut ! lis ange canton, ma maire :
 Qu'es melicouso la cansoun
 Dis angeloun !

E lis ange disien : — Nosto sorre es countèto,
 E, benurouso, vai parti !
 Vès sa fâci deja qu'èi touto trelusèto
 De la glòri dóu Paradi.
 Sa maire, a questo niue, se plagneira souleto,
 Souleto, se desoulara !
 Oh ! maï vendren la querre, e sus nòstis aletto
 Au cèu deman s'envoulara.

— Adessias ! adessias, ma maire !
 Dis la malauto ! Enca 'n poutoun !

— Vous n'entendez pas, bonne mère? dit la malade. Écoutez-donc. — Je n'entends rien, dors pauvrete, dit la vieille agenouillée. — Oh qu'elle est douce, ma mère, qu'elle est douce la chanson des anges !

Et les anges disaient : — Nous avons fait ta couronne, ô sœur que nous aimons tant ! Nous y avons mis des étoiles, et ta patronne vient d'achever ton voile blanc. Dans le palais de Dieu, ta place est préparée; ouvre tes ailes, séraphin ! Viens, nous te mènerons boire à la fontaine de vie un amour qui n'a pas de fin.

— Chut ! les anges chantent, ma mère, dit la malade, écoutez donc... — Le vent souffle, dors, pauvrete ! dit la mère agenouillée. — Chut ! les anges chantent, ma mère ; qu'elle est douce la chanson des anges !

Et les anges disaient : Notre sœur est contente, et, heureuse, elle va partir ! Voyez sa face déjà resplendissante de la gloire du paradis. Sa mère, cette nuit, se plaindra seule, seule elle se désolera. Oh ! mais nous viendrons la chercher, et sur nos ailes au ciel demain elle s'envolera.

— Adieu ! adieu, ma mère ! dit la malade, encore un baiser. — Qu'as-tu, mignonne ? qu'as-tu, pauvrete ?

— Qu'as, mignoto ? mai qu'as, pechaire !
Dis la vièio qu'es à geinoun.

— Adessias ! adessias, ma maire !

Deman ausirés la cansoun

Dis angeloun !

1845.

L'ITALIO

Rèino, t'an rauba ta courouno ;

An esclapa toun sèti d'or ;

E sies touto descounsoulado,

E gingoules dins ta doulour.

Toun mèstre, quand ie sounje ploure,

T'a pres ti pu nòblis enfant ;

Lis a fa soufri lou martire,

Car voulïen te descadena.

Roumo la santo, qu'èi ta maire,

T'aubourara, bello Italio !

Saras em' elo i pèd de Diéu.

Espèro, espèro ! Sus li pople

A tèm s o tard fau que dardaie

Lou soulèu de la liberta !

1847.

MISÈRI

Nèvo. Vène de vèire, eila, dins un cantoun,

— Que misèri, moun Diéu ! — uno maire doulènto ;

Un enfant au mamèu, agrouvado, à geinoun,

Demando un tros de pan, mourtinouso e mourènto.

dit la vieille agenouillée. — Adieu ! adieu, ma mère !
Demain, vous entendrez la chanson des anges.

1845.

L'ITALIE

Reine, on t'a dérobé ta couronne ; on a brisé ton trône d'or ; et tu te désoles et tu gémiss dans ta douleur.

Ton maître — à cette pensée je pleure — t'a pris tes plus nobles enfants, il leur a fait endurer le martyre parce qu'ils voulaient te délivrer de tes chaînes.

Rome la sainte, qui est ta mère, te relèvera, belle Italie ! Tu seras avec elle aux pieds de Dieu.

Espère, espère ! Sur les peuples, tôt ou tard il faut que respandisse le soleil de la liberté.

1847.

MISÈRE

Il neige. Je viens de voir, là, dans un coin, — quelle misère, mon Dieu ! — une mère accablée de tristesse, accroupie, à genoux, un enfant à la mamelle ; elle demande un morceau de pain, livide et mourante.

L'ai visto meigrinello e touto à-n-un mouloun
 Beisa de soun enfant la bouqueto risènto.
 Quand m'a di : Quaucarèn...., m'a faugu dire noun,
 Coume se pèr li paure aviéu l'amo enchaiènto !

Se i'ai respoundu noun, es que n'aviéu pa 'n sòu.
 Ai passa, vergougnous, en regardant lou sòu,
 E me siéu esbigna, tout gounfle de tristesso.

De naisse richè e drut, ah ! s'aviéu agu l'ur,
 Li paure aurién agu sa part de ma richesso,
 Auriéu di malurous aléuja lou malur !

1835.

UN MAU D'IUE

I

Uno damo, jouino, poulido
 E di coussudo, èro en chagrin :
 Avié de mai en mai la visto ennevoulido,
 Dòu mens se lou eresié. I'a proun de gènt ansin :
 Soun flouri de santa, mai à forço de crèire
 Que soun malaut, li soun ; e van au medecin.
 Adounc la jouino damo anè se faire vèire.
 Pèr lou capita bon, lou chausiguè sus vint :
 Tambèn, que bèu travai : N'en avié soun abounde.
 N'empielavo de louvidor !
 Quanto benedicioun pèr un entarro-mort !
 Es que n'en fasié tant parti pèr l'autre mounde !

II

Mai, nous amusen pa 'n camin.
 — Quand fuguè vers soun medecin,

Je l'ai vue, malingre et affaissée, baiser de son enfant la petite bouche riante. Quand elle m'a dit : « Donnez !... » il m'a fallu répondre : « Non », comme si les pauvres me laissaient l'âme insouciante !

Si j'ai répondu non, c'est que je n'avais rien. Je suis passé, honteux, baissant les yeux, et j'ai fui, le cœur gonfle de tristesse.

Si j'avais eu l'heur de naître riche et puissant, les pauvres auraient eu leur part de ma richesse, j'aurais des malheureux allégé le malheur.

1835.

UN MAL AUX YEUX

I

Une dame jeune, jolie et des cossues avait un chagrin. Sa vue allait s'ennuageant de plus en plus, du moins elle se l'imaginait. Bien des gens sont ainsi ; ils sont fleuris de santé, mais, à force de se croire malades, ils le sont et vont au médecin. Adoncques, la jeune dame en alla voir un. Pour ne point se tromper, elle le choisit sur vingt. Aussi quel travail ! il avait des malades à foison, et il entassait louis d'or sur louis d'or ! Quelle bénédiction pour les croque-morts ! C'est qu'il en faisait rudement partir pour l'autre monde !

II

Mais, ne nous amusons pas en route. Quand elle fut chez son médecin, madame expliqua le mal qui l'in-

Madamo ie diguè lou mau que l'enquietavo,
 E peréu ço que se sentié,
 Ço que bevié, ço que manjavo ;
 Faguè vèire sa lengo : — Aquelo malautié,
 Diguè lou medecin, es grèvo !
 Lou mau eisa se pren e maleisa se lèvo...
 Falié veni pulèu. — Se n'en pòu pas mourir ?
 — Noun ! Mai poudrias veni tuclo ;
 Tuclo sarié rên, mai avuglo !...
 — Avuglo ! — Mai pamens, iéu pode vous gari ;
 Soulamen, sara long. Fau que prengués paciènci.
 Emé lou tèms..., mi siuen .., li counsèu de la sciènci...,
 Cataplame..., regime..., enguènt.... *et cætera*,
 Vosto visto s'esclargira.
 E subre-tout, ges d'imprudènci !
 Basto ! tant faguè lou dóutour
 Que la pauro malauto aguè la tressusour :
 — E pèr me gari, que fau faire ?
 — Fau que vèngue vous vèire àu mens dous cop pèr
 E... s'amas de legi, fau que legigués gaire ; [jour ;
 Fau.... prene l'èr..., fau vous distraire :
 E fau béure.... sièis mes — bessai mens, belèu mai, —
 D'uno aigo que vous baiarai,
 Sèt à vue got pèr jour.... e sarés lèu garido.

III

Dounc, nosto malauto faguè
 Ço que lou medecin diguè :
 Beguè soun aigo, emai l'atrouvèsse marrido ;
 Mai tant, pecaire ! n'en beguè
 Qu'avié proun pòu souvènt de couva la pepido.
 Sa visto deguè bèn n'èstre un pau esclargido ?
 — L'aigo d'aquéu *sicut et nos*
 Èro coume un tassèu su 'no cambo de bos !

quiétait, ce qu'elle sentait, ce qu'elle mangeait et ce qu'elle buvait; elle fit voir sa langue : — Cette maladie est grave, dit le médecin. Le mal aisément se prend, malaisément se quitte... Il fallait venir plus tôt. — Se peut-il que j'en meure? — Non, mais vous pourriez devenir borgne...; borgne, ce ne serait encore rien, mais aveugle! — Aveugle! — Cependant, je puis, moi, vous guérir; ce sera long, voilà tout. Il faut prendre patience. Avec le temps, mes soins..., les conseils de la science..., cataplasmes..., régime..., onguents... *et cætera*, votre vue s'éclaircira. Et surtout point d'imprudences! Baste! Le docteur fit tant et si bien, que la pauvre malade fut remplie d'épouvante.— Et pour me guérir, que faut-il faire? — Il faut que je vienne vous voir au moins deux fois par jour; et..., si vous aimez la lecture, il faut ne lire guère; il faut... prendre l'air, il faut vous distraire, et il faut boire... pendant six mois, — peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, — sept à huit verres par jour d'une eau que je vous donnerai...; et vous serez bientôt guérie.

III

Notre malade fit donc ce que lui avait dit le médecin : elle but son eau, bien qu'elle la trouvât mauvaise; mais, la pauvre en but tant qu'elle avait peur souvent de couvrir la pépie... Sa vue dut bien en être un peu éclaircie? — L'eau de ce *sicut et nos* était comme un emplâtre sur une jambe de bois! Et le gueux entassait ses visites. — Eh bien! comment sommes-nous? — De mal en pis! — Vous

Pièi lou capoun venié pulèu tres fes que dos :

— Bèn ! coume sian ? — De pire en pire !

— Vous coson ? — Tant qu'es un martire !

— N'en aurés trop begu, belèu....

Acò provo, pamens, qu'avèn coume se dèu

Agarri voste mau, meme dins sa racino....

Aro fau... de lin en farino...

E... de moustardo... de la fino

Farés dous cataplame : un pèr chasque boutèu :

Lou fiò qu'es de-pèr-d'aut, descendra 'n bas, e lèu,

Veirés.... E pièi faudra.... vous bacina li gauto

'Mé d'aigo tousco.

— La malauto

Se bacino li gauto, envisco si boutèu....

Ah ! se noun se garis, sara pas de sa fauto !

IV

Lou remèdi noun óuperè,

E lou mau, pèr contro, empirè ;

E li vesito s'acampavon ,

E li louvidor descampavon.

— Tè ! dis un jour la damo.... Ah ! pèr aro ie siéu....

Moussu lou braguetian s'èi proun trufa de iéu !

Bon ! siéu garido ; e, pèr ma fisto !

Tóuti si poutitè m'an esclargi la visto !

Vau ie faire moun coumplimen,

E ie semoundre pagamen.

V

E cargo quatecant uno raubo estrassado,

Un mantèu plen de petassoun ;

Met à si pèd de tirassoun...

Finalamen, quand s'èi mascado,

cuisent-ils? — C'est un martyr! — Vous en aurez peut-être trop bu... Cela prouve, pourtant, que nous avons, comme il faut, attaqué votre mal même dans sa racine... Maintenant il faut... du lin en farine... et de la moutarde..., de la fine... ; vous en ferez deux cataplasmes, un pour chaque mollet : le feu qui est en haut, descendra par en bas, et, vite, vous verrez... Puis... il faudra vous bassiner les joues avec de l'eau tiède...

La malade se bassine les joues, englue ses mollets... Ah ! si elle ne guérit pas, ce ne sera pas de sa faute !

IV

Le remède n'opéra point ; et le mal par contre empira ; et le nombre des visites augmentait, et décampaient aussi les louis d'or.

— Tiens ! dit un jour la dame... je commence à comprendre... Monsieur le bateleur s'est assez moqué de moi ! Je suis guérie ; et, par ma foi ! tous ses médicaments m'ont éclairci la vue ! Je vais lui faire mes compliments et lui offrir ses honoraires.

V

Aussitôt, elle s'affuble d'une robe en lambeaux, d'un manteau rapiécé ; à ses pieds elle met des savates... Finalement, quand elle s'est déguisée, bésicles sur le nez, à la main un bâton, notre jeune vieille va chez

Bericle sus lou nas, à la man un bastoun,
 Nosto jouino vièio escrancado
 Vai vers lou medecin. Aqui, quand vèn soum tour...
 — Richo, passavo la proumiero ;
 Aro qu'es pauro, èi la darriero !
 Acó vai bèn... —

VI

— Moussu, vous doune lou bonjour !
 — Qu'avès, bravo femo ? — Uno imour.
 — E mounte ? — Sus lis iue. — Despièi ? — Uno mesado.
 — Fasès vèire... Acò 's rèn. Vòstis dous iue soum san.
 — Moussu, li trouvas pas rouge coume lou sang ?
 Me coson tant ! me coson tant !...
 Mai me vegués espeiandrado,
 L'an que vèn, en bèn m'esquichant,
 Pagariéu en bèl argènt blanc,
 Se d'aquéu marrit mau ère desbarrassado.
 — Acò 's pas rèn, vous dise. — Ah bèn ! moun medecin
 Bon Moussu, me parlo pa 'nsin...
 E, lou mastin, a de leituro !
 — E que dis ? — Que moun mau èi forço dangeirous !
 — Eh bèn ! iéu dise qu'es un ase de naturo !
 La damo tout-d'un-tèms descatan sa figuro :
 — Alor, ie fai, dóutour, parèis que l'ase ei vous !

PÈR LI PAURE

Sian au pu marrit de l'ivèr.
 Oh ! quand de malurous patisson !
 E li riche se devertisson,
 Dounon de bal e de councert.

son médecin. Là, son tour venu, — riche elle passait la première; elle est la dernière, maintenant qu'elle est pauvre ! mais cela va bien... —

VI

— Monsieur, je vous donne le bonjour ! — Qu'avez-vous, bonne femme ? — Une humeur. — Où done ? — Sur les yeux. — Depuis ? — Un mois. — Faites voir... Ce n'est rien. Vos deux yeux sont sains. — Monsieur, ne les trouvez-vous pas rouges comme le sang ? Ils me cuisent tellement ! Ils me cuisent tellement ! Quoique vous me voyiez déguenillée, l'an prochain, je pourrais, en me serrant le ventre, vous payer en bel argent blanc si j'étais débarrassée de ce mauvais mal. — Cela n'est rien, vous dis-je. — Eh bien ! mon médecin, bon Monsieur, ne me parle pas ainsi... et, le matin ! il a de la lecture ! — Et que dit-il ? — Que mon mal est très dangereux ! — Eh bien ! je dis, moi, qu'il est un âne de nature !

La dame aussitôt, découvrant son visage : « Alors, docteur, dit-elle, il paraît que l'âne c'est vous ! »

POUR LES PAUVRES

Nous sommes au plus mauvais de l'hiver. Combien de malheureux qui souffrent ! Et les riches se divertissent dans des concerts et dans des bals.

Se plouvino, se li vènt glaçon,
 Se nèvo, o richas ! que vous fai ?
 Sias assousta dins de palai
 Ounte li plesi vous espasjon.

Ai ! las ! moun Diéu ! quant n'i'en a pa,
 Dóu tèm s que voste or se degaio,
 Qu'an fam, e sus un pau de paio
 Se couchon sènso avé soupa !

Lou galoi vounvoun qu'à touto ouro
 A voste entour li plesi fan,
 Estoufo lou crid de la fam.
 — La fam à voste lindau plouro :

Urous dóu mounde, agués pieta !
 Lou bèn que lou bon Diéu vous mando
 Es pèr lou paure que demando,
 Pèr que fagués de carita.

Dounas-ie doune de voste abounde :
 Es coume vous de car e d'os ;
 Empourtarés que quatre post
 Quand partirés d'aqueste mounde !

1836.

LI QUATRE RIRE DOU VIÈI

I

Un rèire qu'avié nounanto an,
 Èro, pechaire ! à l'agounio ;
 La campano fasié din-dan,
 Din-dan !... A soun entour plouravo sa famiho.
 Vaqui que lou doulènt richounejè tres fe :
 L'einat de sis enfant ié demandè perqué.

S'il pleut, si les vents sont glacés, s'il neige, ô riches, que vous importe ? Vous êtes abrités dans des palais où le plaisir vous récréé.

Hélas ! mon Dieu ! qu'ils sont nombreux, pendant que vous prodiguez votre or, ceux qui ont faim, et qui, sur un peu de paille, se couchent sans avoir soupé !

Le gai murmure qu'à toute heure font autour de vous les plaisirs étouffe le cri de la faim. La faim crie à votre seuil :

Heureux du monde, ayez pitié ! Le bien que le bon Dieu vous envoie est pour le pauvre qui implore, pour que vous fassiez la charité.

Donnez-lui donc une part de votre abondance : il est comme vous de chair et d'os ; et vous n'emporterez que quatre planches quand vous partirez de ce monde !

1836.

LES QUATRE RIRES DU VIEILLARD

I

Un aïeul, il avait nonante ans, était à l'agonie ; la cloche sonnait lugubrement ; autour de lui pleurait sa famille. Voilà que le malade sourit par trois fois. L'aîné de ses fils lui demanda pourquoi.

II

Ai vist, diguè lou vièi, ai vist, dins ma pensado
 Ço que soun li plesi d'aquest mounde : fumado !
 Li plesi, mis enfant, passon coume li flour,
 E quand n'en samenas, de que sort ? — de douleur !
 Li joio d'aquest mounde ? oh ! leissas-me lou dire,
 M'an fa pieta, m'a faugu rire !

III

E pièi, pâuris enfant, quand me siéu rapela
 Lis angouisso d'aquesto vido,
 E la crous ounte l'ome èi sèmpre clavela,
 Ounte de-longo a set, e crido...,
 En sounjant que moun amo à Diéu vai s'envoula,
 Mis enfant, leissas-me vous dire
 Que de plesi m'a faugu rire !

IV

E pièi, bravis enfant, quand ai sounja ` la Mort
 Que destaco l'amo dóu cor,
 E met fin à noste martire ;
 La Mort, ange que sauvo e que l'ome maudis,
 E que nous meno en Paradis !
 Mis enfant..., mis enfant..., leissas-me vous lou dire..
 Iéu de bonur... m'a faugu rire !...

V

Pèr la darriero fès alor lou vièi riguè,
 E dins la pas de Diéu, urous, s'endourmiguè !

II

— J'ai vu, dit le vieillard, j'ai vu dans ma pensée ce que sont les plaisirs du monde : fumée ! Les plaisirs, mes enfants, passent comme les fleurs, et quand vous en semez, que récoltez-vous ? la douleur ! Les joies de ce monde, laissez-moi vous le dire, m'ont fait pitié. Il m'a fallu rire.

III

Et puis, pauvres enfants, quand je me suis rappelé les angoisses de cette vie et la croix où l'homme est sans cesse attaché, où toujours il a soif, où toujours il soupire, en songeant que mon âme va s'envoler vers Dieu, mes enfants, laissez-moi vous le dire : de plaisir il m'a fallu rire.

IV

Enfin, quand j'ai songé à la mort qui détache l'âme du corps et met fin à notre souffrance, la mort, ange qui sauve et que l'homme maudit, et qui nous mène en paradis, mes enfants, mes enfants, laissez-moi vous le dire : de bonheur il m'a fallu rire.

V

Pour la dernière fois, alors, le vieillard sourit et dans la paix de Dieu, heureux, il s'endormit.

NE-NE, SOM, SOM

Bastian, car-saladié..., venié bèn en famiho :

O meravìho !

N'avié quatorge ! — Un jour sagatè tres poucèu.

Coume n'es pas un gargamèu,

Fai un brisoun de contro-bando :

N'en declaro que dous, e li pendoulo au cro.

Mai li gabelou, traito bando,

Aguèron lèu senti l'òudour de tout eicò :

Aquéli bèu Messiés porton, pèr soun usage,

Un nas de chin de casso au mitan dóu visage.

Bastian tapè pas bèn soun fiò ;

Lou fum lou trahiguè, vai-t-en faire lanlèro !

Davans la tufo e la coulèro

Di gabelou manjo-proufié,

Paure controbandié,

Saubras ço que n'en coui de gasta lou mestié !

Èro niue ; de Bastian la porto èro tancado,

Quand tout-d'un-cop : Pan ! pan ! — Quau es aqui ? — Durbès.

Noste car-saladié, qu'èro pas niais, sabès,

Coumprenguè quau venié ie douna serenado.

Faguè 'no bèbo de gibous,

Se sentiguè lou quiéu paious !

Estoufavo si tron ! maudissié sa journado !

Au parfum deviné la flour dóu coumplimen.

Sacrejavo ! — Pan ! pan ! — Tron d'un goi ! un moumen !

Ie sian, ie sian !... Sa tèsto èro desmemouriado.

Couquinas de bon sort ! queto salo bugado !

Queto ensalado mau triado !...

Noste paure esmougu cerquè, tournè, virè....

Aganto un di tres porc, e pièi, zóu dins lou brè.

NE-NE, SOM, SOM

Bastien le charcutier venait bien en famille... ô merveille ! quatorze enfants ! — Un jour il tua trois pourceaux. Comme il n'est pas sot, il fait un brin de contrebande : il n'en déclare que deux et les suspend au croc. Mais les gabelous, triste bande, eurent bientôt flairé l'affaire : ces beaux messieurs portent d'habitude un nez de chien de chasse au milieu de la figure. Bastien ne couvrit pas assez son feu, la fumée le trahit, va te faire *lanlaire*, pauvre contrebandier ! devant la colère des gabelous mange-profits, tu sauras ce qu'il en cuit de gâter le métier !

Il était nuit. La porte de Bastien était fermée quand tout-à-coup : Pan ! pan ! — Qui est là ? — Ouvrez ! — Notre charcutier qui n'était pas un naïf, comme vous savez, devina qui venait lui donner cette sérénade. Il fit une grimace de bossu, se sentant le cul pailleux. Étouffant ses jurons, il maudissait sa journée. Au parfum il devina la fleur du compliment. Il saurait ! — Pan ! pan ! — « Tonnerre de sort ! un moment ! nous y sommes. » Il perdait la tête. « Coquin de bon sort ! Quelle sale lessive, quelle salade mal triée ! » Notre homme chercha, tourna, vira... ; enfin il saisit un des trois porcs, et, vlan ! dans le berceau.

Urous de sa bono pensado,
Embrassè lou poucèu que venié de coucha.

Lou brès n'èro cacalucha !

La couquinarié 's atapado,
Sian bèn. — Jè, vai durbi. Jè duerb :

— Eh bèn ! venian

Pèr marca li tres porc qu'a sagata Bastian.

— Li tres porc ?... Mai intras, dis Jè, qu'èi pas bedigo.

E nòsti tres furet furon dins la boutigo.

Trovon Mèste Bastian qu'èro eilalin au foun :

Que fasié ? Lou gusas bressavo !

Endourmié soun poucèu em'aquelo cansoun

Que ma nourriço me cantavo :

Ne-ne, som, som,

Vène, vène tout-de-long...

— Que diàussi me voulès pèr veni d'aquesto ouro ?

Sias d'espeio-crestian ! Vesès qu'ai pas lesi :

Margoutoun a lou mau, e moun marmouset plouro....

Venès deman matin, e me farés plesi.

Bastian souto si pèd sentié 'n nis de fournigo....

E li tres galapian respondon : Ato ! bèn !

Pèr marca ti tres porc fau pièi pas tant de tèm !

Veguen, lou pichot dor, anen dins la boutigo.

— Que cantas ? Mi tres porc ? Vous an encigala ?

Me voulès reviha moun cadèu ?... Malapèsto !

Coume i'anas ! De dous, ah ! n'y'a bèn un de rèsto :

La car se vèn pas plus, e me faudra sala.

Bòni gènt que vous sias ! risès de ma misèri...

Me roumpès lou cocot ! *Ne-ne... ne-ne, som, som...*

Anas pluma de rabo, arlèri !

Vène, vène tout-de-long....

Ravi de sa bonne pensée, il embrassa le pourceau qu'il venait de coucher. Le berceau était plein. La ruse ainsi couverte, — Jè, va ouvrir ! — L'enfant ouvre :

— Eh bien ! nous venions pour marquer les trois pores que Bastien a tués. — Les trois pores?... Mais, entrez donc, dit Jè, qui n'est pas non plus un innocent. Et nos trois furets furettent dans la boutique. Ils trouvent maître Bastien dans le fond. Que faisait-il ? Le guensard berçait. Il endormait son pourceau avec cette chanson que chantent les nourrices :

*Ne-ne, som, som,
Vène, vène, tout-de-long.*

Que diantre me voulez-vous pour venir à cette heure ? Écorche-chrétiens que vous êtes, vous voyez bien que je n'ai pas le temps : Margoton est au mal d'enfant, et mon marmouset pleure. Revenez demain matin, vous me ferez plaisir. — Bastien sentait des fourmis dans ses pieds. Les trois pendards lui répondirent : — Allons-donc ! pour marquer tes trois pores il ne faut puis pas si longtemps. Le petit dort, allons dans la boutique. — Que me chantez-vous là ? Mes trois pores ? On vous a fait souler. — Prenez garde, vous allez réveiller mon poupard. — Malapeste ! comme vous y allez ! de deux il y en a un de trop : le lard ne se vend plus, et il va me falloir saler. Bonnes gens que vous êtes, vous vous riez de ma misère et me rompez la tête : *Ne-ne, som, som...*

Allez donc plumer des raves, farceurs !

Vène, vène, tout-de-long.

— Sian pas vengu, Bastian, pèr pinta toun armàri,
 E pèr marcandeja' li peto de ti gàrri....;
 Mantenèn qu'as tres porc, provo-nous lou countràri.
 — Oh ! vole bèn Mai quau bressara Bastianet ?

Jè vèn d'ana douna au bestiàri.

Quint de vous-àutri dous voudra canta *Ne-ne ?*
 Veguen, fasen lou fur, d'abord qu'èi necessàri....

E Janet, lou pu laid, se semound pèr bressa....

— Au mens, ie fai Bastian, fau pas lou caressa,
 Moun bèu ! Se moun nistoun vesié ta sacro mino,
 N'en plourarié vue jour e n'aúrié la vermino !

— N'agues pas pòu... E Jan canto : *Ne-ne, som, som,*
Vène, vène tout-de-long !

Em'un plan-bagasso bressavo,

E soun long nas fanfougnejavo ;

Mai tambèn, Bastianet dourmié coume un esclop :
 Em'un cant coume aquéu quau farié pas nonò ?

Basto ! l'autre e Bastian tournèron e virèron ;
 Trouvèron que dous porc, coume poudès pensa.
 E nè, li dous gabian en sourtènt s'escusèron.

— Janet, marido-te : sables tant bèn bressa,
 Faguè Bastian .. Messiés, que Diéu vous acoumpagne !

Diéu vous mantèngue la santa !

Adessias... — E se plòu, que la plueio vous bagne ! —
 En engaugnant Janet se meteguè 'canta :

— N'en sorte emé li braio neto... —

Ne-ne, som-som,

Vène, vène tout-de-long !

— Se ie croumpave ùni luneto ! —

La som a vougu veni...

Moun poucèu a bèn dourmi !

— Bastien, nous ne sommes pas venus pour peindre ton armoire ou marchander les crottes de tes rats... Nous soutenons que tu as trois porcs ; prouve donc le contraire. — Je veux bien, mais qui bercera Bastianet ? Jè est allé donner aux bêtes. Lequel de vous deux voudra chanter *ne-ne* ? Allons ! faisons la fouille, puisque vous le voulez ainsi ! Et Janet, le plus laid, s'offre pour bercer. — Au moins, dit Bastien, ne t'avise pas de le caresser, mon beau. Si mon petit voyait ta grotesque figure, il en pleurerait huit jours et en aurait les vers. — N'aie pas peur. — Et Jean chante :

*Ne-ne, som, som,
Vène, vène, tout-de-long.*

Il berçait ainsi patiemment et son long nez faisait musique. Aussi Bastianet dormait comme un sabot : avec un chant pareil qui n'aurait pas dormi ?

Baste ! l'autre et Bastien tournèrent, furetèrent et ne trouvèrent que deux porcs, comme vous pouvez penser. Et, penauds, les deux gabelous s'excusèrent en sortant. — Jeannot, tu peux te marier, tu berces à merveille, dit Bastien ; messieurs, que Dieu vous accompagne et vous conserve la santé, adieu !... et s'il pleut, que la pluie vous mouille !

Et contrefaisant Janet il se mit à chanter :

*J'en sors avec les culottes nettes,
Ne-ne, som, som,
Vène, vène, tout-de-long.*

— Si je lui achetais une paire de luncttes ! —

*La som a vougu veni,
Moun poucèu a bèn dourmi.*

LOU MARTEGAU

Un pau-de-sèn de Martegau

Que n'avié jamai vist lou soulèu que d'un trau,
 En se gratant lou su, dis un jour à sa maire :
 — Maire, escoutas un pau : sabès en qu'ai sounja ?
 Ai sounja, gus de sort ! que franc d'èstre patiaire,
 Falié 'n pau viaja.

Lou sabès mies que iéu, siéu bon que pèr manja ;
 Lou dimenche, se vau au cabaret, m'empegue ;
 Sabe ni A ni B ; me dison : Badalas !
 Miano me vòu plus ! me dis : Gargamelas !...
 Hòu ! i'a pas de mitan, fau sourti dóu Martegue !...
 — E pièi ounte anaras d'aqui, grand testoulas !
 — Ounte anarai ? Perdiéu ! farai moun tour de Franço ;
 Vesès, quau a de bras, de sèn e de travai
 De-longo pòu gagna lou pan e la pitanço.
 Vous esmógués pas tant, me n'en pòutirarai !
 Siéu un pau manescau, apouncharai de riho...
 Pas pu tard que deman, siblarai dins Marsiho ;
 E veirai, tournarai...
 Farai moun tour de Franço, e me desgroussirai.

Partiguè... Velaqui subre la Canebiero
 — Oh ! quelou mounde èi grand ! quénti mouloun degènt !
 Moun paure Sant Jousè, quéti lóngui carriero !
 Boudiéu ! quant de boutigo ! — Urous quau a d'argènt,
 De bèus escut tin-tin pèr acheta sa fiero !
 Oi ! tóuti lis oustau porton soun escritèu !
 O tron-de-noum-d'un-voi ! ma maire, qu'acò's bèu '...
 Vaqui ço qu'èi pamens d'èstre de gârgamèu !
 Urous quau saup legi, quau pòu, sènsò vergougno,
 Intra, dire : Bonjour, quand me vendrés eiçò ?

LE MARTÉGAL

Un peu-de-sens de Martégal qui n'avait jamais vu le soleil que par un trou, en se grattant le front, dit un jour à sa mère : « Mère, écoutez un peu : savez-vous ce que j'ai pensé ? J'ai pensé, gueux de sort ! qu'à moins d'être marchand de chiffes, il faut un peu voyager. Vous le savez mieux que moi, je ne suis capable que de manger ; le dimanche, si je vais au cabaret, je m'enivre ; je ne sais ni A ni B ; on m'appelle lourdaud ! Miane ne me veut plus, elle m'appelle grand badaud ! Ma foi, pas de milieu, il faut sortir du Martigue ! — Et puis, où iras-tu de là, gros bêta ? — Où j'irai ? pardi ! je ferai mon tour de France ; voyez-vous, quiconque a des bras, du bon sens et du travail peut toujours gagner la pitance et le pain. Ne vous effrayez pas, je saurai m'en tirer ! Je suis un peu maréchal, je façonnerai des socs de charrue... Pas plus tard que demain, je sifflerai dans Marseille ; là je verrai, je tournerai..., je ferai mon tour de France et me dégrossirai.

Il partit... Le voilà sur la Canebière.— « Oh ! que le monde est grand ! quelle foule de gens ! Mon pauvre saint Joseph ! quelles longues rues ! Bon Dieu ! que de boutiques ! Heureux celui qui a de l'argent, de beaux écus sonnants pour acheter sa foire ! Tiens ! toutes les maisons portent leur écriteau ! Oh ! *tronde-nom-d'un-goï* ! ma mère, que c'est beau ! Voilà ce que c'est pourtant que d'être un ignorant ! Heureux qui sait lire et qui peut, sans vergogne, entrer, dire : « Bonjour, combien me vendrez-vous ça ? Vendez-

Vendès-m'aqul, pourgès-m'acò !
 Se ma maire vesié tant de bèlli besougnò,
 Oh ! coume crese en Diéu,
 Emé tout soun bon-sèn, badarié coume iéu !

Ansin lou Martegau coume un lesert badavo ;
 Davans tóuti lis escritèu,
 Li man darrié lou quiéu, coume un plo se plantavo,
 E'm'acò relucavo en disént : — Qu'acò 's bèu,
 Moun paure Sant Jousé !...

— Mai si dènt s'aloungavon,

Car desempièi qu'èro arriva
 N'avié rèn mes dins lou gava.

Coume un tambour si tripo rampelavon.

— Bèn ! es eiei que sian !... Hòu ! tron-de-noum-de-sort !

Diguè lou Martegau, se manjas pas, sias mort :

Anen au cabaret ! se ie fai bono vido.

S'agante la lignoto... ah bèn ! tant de fichu !

D'ourdinàri, se saup qu'en taulo prouvesido,

Se vous embriagas, acoto es pèr dessu.

Autant lèu fa que di ; s'envai dre vers l'auberjo :

— Bonjour, fasès manja ? — Tambèn, respoudeguè

Uno chàmbriero, grand flamberjo

Que fasié besuscla 'no liasso de gros-bè.

— Vole faire un repas de trento sòu pèr tèsto ;

Despachas-vous, Messiés, siéu tout anequeli.

Adusès-me d'abord la soupo e lou boulit :

Dounas-vous siuen au mens, m'adugués pas li rèsto.

Lou Martegau se bouto en fèsto,
 S'entaulo. Velaqui que manjo di dos man :

Avalo, gabian !

Quente galapian !

moi ceci, donnez-moi cela ! » Si ma mère voyait tant de belles choses, oh ! comme je crois en Dieu, avec tout son bon sens, elle resterait bouche bée, comme moi ! ».

Ainsi le Martégal béait comme un lézard ; les mains derrière le dos, planté comme un poteau, il reluquait les enseignes, disant : « Que c'est beau ! mon pauvre saint Joseph ! »

Mais ses dents s'allongeaient, car, depuis son arrivée, il n'avait rien mis dans la panse. Ses entrailles, comme un tambour, battaient le rappel. — Bien ! Voici où nous en sommes ! Oh ! tonnerre-de-nom-de-sort ! dit le Martégal, si on ne mange pas on meurt : allons au cabaret, on y fait bonne chère ! Si je me grise... ah bien ! tant de fichu ! D'ordinaire on sait qu'à une table bien pourvue, si on se soule, c'est par dessus le marché.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; il s'en va droit à l'auberge. — Bonjour, vous donnez à manger ? — Mais oui, répondit une servante, longue comme une perche, qui flambait une brochette de gros-becs. — Je veux faire un repas à trente sous par tête ; dépêchez-vous, messieurs, je suis exténué ; apportez-moi d'abord la soupe et le bouilli : faites bien attention, au moins, n'apportez pas des restes.

Le Martégal se met en fête, il s'attable. Le voilà qui mange des deux mains. Avale, goulu ! Quel goinfre ! Il fallait voir comme il broyait, il en coupait des tranches ! il faisait des morceaux comme le poing, et il fallait voir

Falié vèire coume trissavo !

Ah ! n'en chaplavo de taioun !

Fasié de tros coume lou poung !

Falié vèire coume chimavo.

E tant que durè lou repas,

Noste galavard quinquè pas :

Lou prouvèrbi lou dis : — Davans la ravello,

Perd lou moucèu touto fedo que bèlo. —

Fai uno buerbo à n'en creba !

Cargo sa mièjo guèto... O bon Diéu ! quento gounflo !

A la fin s'aubourè...

— Mai i'a quaucun que rounflo !

Diguè lou gargamèu : alor fasès coucha ?

— Tambèn fasèn coucha ; mai, i'a ni lie ni brèssu ;

Tout es pres, bèu Moussu ; sian, ma fisto ! esquicha

Coume li femo à la counfèssu.

— Quand lou tron de Diéu ie sarié,

N'an pas mes dous dins chasque lié ?

— Que si ! Capitas pas, coumpaire :

Dins chasque lie i'a dous couchaire...

Mai soulamen eilamoundaut,

Souto li téule de l'oustau,

I'a, sus uno vièio paiasso,

Un laid mouro qu'èi tout soulet :

Se voulès jaire em'èu, i'aura 'ncaro uno plaço ;

Moun bèu Moussu, n'avès qu'à lou voulé.

— Eh ! que m'enchau, vejan ! que siegue blanc o mouro,

Mai que iéu dorme mi sèt ouro.

Li mouro destenchuron pa.

Li gusas de varlet, que levavon la taulo,

Entendènt aquelo paraulo,

Se diguèron : Fau l'atrappa.

Pèr acò, diguè Jan, veici de-que fau faire :

comme il buvait ! Tant que dura le repas, notre glouton ne souffla mot. Le proverbe le dit : « Devant la plante, perd le morceau toute brebis qui bêle. » — Il se fait une bedaine à crever et se sôle plus d'à-moitié... Bon Dieu ! quelle ripaille !... A la fin, il se lève...

— Mais il y a quelqu'un qui ronfle, dit notre bènêt : alors vous faites coucher ? — Oui, nous faisons coucher aussi ; mais il n'y a ni lit ni couchette. Tout est pris, beau monsieur, nous sommes, ma fiste ! serrés comme les femmes à confesse. — Quand le tonnerre de Dieu y serait, on n'en a pas mis deux dans chaque lit ? — Que si ! Vous tombez mal, compère : dans chaque lit il y a deux coucheurs... Cependant, là-haut, sous les toits, il y a sur une vieille paillasse un moricaud qui est tout seul : si vous voulez coucher avec lui, il y aura encore une place. Mon beau monsieur, vous n'avez qu'un mot à dire. — Et que m'importe à moi qu'il soit blane ou noir, pourvu que je dorme mes sept heures ! Les nègres ne déteignent pas.

Les gueusards de valets qui levaient le couvert, entendant cette parole, se dirent : « Il faut lui faire une farce. — Pour cela, dit Jean, voici ce que nous allons faire : frottons un torchon au ventre de la poêle. puis...

Freten un patouias au quiéu de la sartan ;
 Pièi... me cargue dóu rèsto : intrarai plan, bèn plan,
 Ounte rounflara lou manjaire,
 E lou sabounarai !
 Veirés coume l'adoubarai.

Diguen qu'en brandouiant lou badau escalavo
 Em'un varlet que lou menavo au lie
 Ounte lou negre roupihavo....

Quand se bouto à brama de-long dis escalié :
 — Hòu ! que ? l'oste ! deman me vole leva d'ouro ...
 Siéu iéu, lou Martegau que coucho emé lou mouro ;
 Faudra me reviha, quisès ? fau pas manca...
 — E quouro ? — Eiça sus li tres ouro,
 Tre que lou gau fara cacaraca....

Es dins la chambro. Aquì tre qu'a leva sa blodo,
 — Lou finocho ! — s'envai, avans de s'atapa,
 Vèire se l'African destenchurarié pa :
 E rede coume un buto-rodò,
 Passo soun pichot det, d'aise, subre lou nas
 Dóu mouracho, que dor ! .. que dor coume un soucas !
 — An ! destenchuron pas, faguè lou cambarado.
 Couchen-se lèu. Se signo ; e quand s'es empaia,
 S'endor... Trento tambour l'aurien pas reviha.

 Veici qu'au bout d'uno passado,
 Emé soun patouias Jan lou sabounè tant
 Que te lou meteguè coume un quiéu de sartan !

L'endeman de matin, entre que Misè l'Aubo
 Aguè mes si debas, sa couifo emé sa raubo,
 Jan vers lou mascara mounto : — Que ? hòu ! ie dis,
 Revihas-vous lèu, cadedis !

 Ei tres ouro sounado.
 — Verai ? dis lou darut coucha de tout soun long,

je me charge du reste : j'entrerai doucement, bien doucement dans la chambre où ronflera notre goinfre, et je le savonnerai ! Vous verrez comme je vais le façonner. »

Disons qu'en trébuchant le lourdaud grimpaît, précédé d'un valet qui le menait au lit où dormait le nègre, lorsqu'il se met à crier le long de l'escalier : — Holà ! qué ! l'hôte ? demain je veux me lever de bonne heure. Je suis moi, le Martégal qui couche avec le maure ; il faudra m'éveiller, entendez-vous ? n'y manquez pas ! — Et quand ? — Vers les trois heures, dès que le coq fera *cacaraca*.

Le voici dans la chambre. Là, après avoir quitté sa blouse, — le finaud ! — il va voir avant de se coucher si l'Africain ne déteindrait pas ; et raide comme une borne, il passe son petit doigt avec précaution sur le nez du moricaud qui dort, qui dort comme une souche. — Allons ! ils ne déteignent pas, fit le camarade. Couchons-nous vite ; il fait le signe de la croix, et dès qu'il est allongé, s'endort... : trente tambours ne l'eussent pas réveillé. Voici qu'au bout d'un moment, Jean, avec son torchon vous le savonne tellement qu'il le rendit pareil au cul d'une poêle.

Le lendemain matin, dès que Demoiselle l'Aurore eut mis ses bas, sa coiffe et sa robe, Jean monte chez le nègre : — Qué ! Holà ! dit-il au barbouillé, hâtez-vous de vous éveiller, cadedis ! C'est trois heures sonnées. — Vrai ? dit le brave garçon, couché tout de son long, et qui, durant toute la nuit, n'avait fait qu'un

Que n'avié fa rên qu'uno courdurado,
 Malan de noum de sort ! aviéu encaro som !...
 Gramaci ! siéu countènt qu'agués pas manca l'ouro.

Pièi badaio, e s'estiro, e se grato, e s'aubouro,
 E sauto au sòu dóu lie ;
 S'embraio, escampo d'aigo e cargo si soulié ;
 Pièi aganto lou lume, e s'envai à la glaço
 Pèr vèire... se soun nas a pas chanja de plaço !...
 Ah ! quand noste droulas se vèi dins lou mirau,
 Negre coume un darboun !

— Dison di Martegau !...

Segur aquéli gènt sabon panca sis ouro,
 Prenon li figo pèr d'amouro ;
 L'aviéu bèn toujours di qu'acò m'arribarié !
 Pèr me reviha jéu an reviha lou mouro !
 E s'acaté mai dins soun lié.

1847.

L'IRLANDO

O Pople, ausès la voues de l'Irlando que plouro :
 — Vous que passas sus lou camin,
 Regardas : que doulour èi pariero à la miéuno ?
 E res vèn pèr me counsoula !

Siéu véuso ; e mis enfant à moun entour patisson,
 E sus moun sen moron de fam !
 Moun front suso de sang, e trime pèr un mèstre
 Que s'engraisso de mi susour !

Quand ie cride : De pan ! moun mèstre me bacello !
 Me desole au mitan de moun grand cementèri...
 Moun Diéu, n'ai panca proun soufert ?

long somme, malan de Dieu ! j'avais encore sommeil !
Merci ! je suis content que vous n'ayez pas manqué
l'heure.

Puis il bâille, s'étire, se gratte, se dresse et saute
du lit. Il passe ses culottes, se soulage le ventre et
met ses souliers. Puis il prend la lampe et va droit
au miroir pour voir... si son nez n'a pas changé de
place. Ah ! quand notre gars se voit dans la glace
noir comme une taupe : — Ah ! dit-il, on parle des
Martégaux !... Mais ces pauvres gens ne savent pas en-
core leur *Pater*, ils prennent les figues pour des mù-
res ; je l'avais toujours dit que ça m'arriverait !

Pour me réveiller moi, ils ont réveillé le nègre !

Et il s'enfonça de nouveau dans le lit.

1847.

L'IRLANDE

O peuples, écoutez la voix de l'Irlande qui pleure :
— Vous qui passez sur le chemin, regardez : quelle
douleur est pareille à la mienne ? Et personne ne
vient pour me consoler !

Je suis veuve, et mes enfants souffrent autour de
moi et sur mon sein meurent de faim ! Mon front sue
le sang et je peine pour un maître qui s'engraisse
de ma sueur !

Quand je crie : Du pain ! mon maître me frappe !
Je me désole au milieu de mon vaste cimetière...
Mon Dieu, n'ai-je pas encore souffert assez ?

Ai ! leissas-vous touca pèr lou Sant que vous mande.*
De mi nemi, Segnour, embrenigas la tèsto...

Eh ! que fasès de vòsti tron ?

1847.

LOU PAURE

I

Fasié fre ; lou mistran bramavo ;

La darriero fueio toumbavo.

Tout mourié dins lou champ ; plus de flour dins li prat !

Que tempèsto ! — Un vièi caminavo ;

De mounte venié, mounte anavo,

Lou paure vièi espeindra ?

— A la porto di mas lou malurous plouravo,

Disié : Durbès, qu'ai fam ! Agués pieta de iéu !

Un tros de pan, au noum de Diéu !

E dins li mas lou paure intravo ;

E pèr éu lou fiò s'empuravo,

Sus la taulo pèr éu la touaio s'estendié....

Dou Paradis lou vièi parlavo,

E soun iue blu beluguejavo !

E sèmpre lou mas se durbié,

Quand subre lou lindau lou sant ome plouravo,

Que disié : Bèllis amo, agués pieta de iéu !

Un tros de pan, au noum de Diéu !

La regalido petejavo,

E lou vièi paure se caufavo ;

E l'enfant de l'oustau, lèu, lèu qu'à si geinoun,

* O'Connell, mort lou 15 de mai 1847.

Ah ! laissez-vous toucher par l'âme sainte que je vous envoie. De mes ennemis, Seigneur, écrasez la tête... Eh ! que faites-vous de votre tonnerre ?

1847.

LE PAUVRE

I

Il faisait froid ; le mistral hurlait ; la dernière feuille tombait. Tout mourait dans les champs : dans les prés plus de fleurs !... Quelle tempête ! — Un vieillard cheminait. D'où venait il, où allait-il, le pauvre vieux en haillons ? — A la porte des mas le malheureux pleurait, disant : Ouvrez, j'ai faim ! Ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

Et dans les mas le pauvre entrait : pour lui on attisait le feu, et pour lui sur la table on étendait la nappe. Le vieillard parlait du Paradis, et son œil bleu étincelait ! Et la porte du mas toujours s'ouvrait quand sur le seuil le saint homme pleurait, disant : Belles âmes, ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu !

La régalade pétillait au foyer, et le vieux mendiant se réchauffait ; et l'enfant de la maison, vite, vite, se suspendait à ses genoux, et câlin, lui deman-

Pichot diable, se pendoulavo ;
 Lèu qu'emé biais ie demandavo
 Un galant conte e de poutoun.

Ah ! li maire durbien quand lou bon vièi plouravo,
 Que disié sus la porto : Agués pieta de iéu !
 Un tros de pan, au noum de Diéu !

'Mé sa barbo l'enfant jougavo ;
 E lou rèire poutounejavu

Li gauto de l'enfant e soun front blanquinèu.
 E quand, de fes, lou vièi countavo
 Un conte d'autre-tèms, anavo
 Sèmpre de pu bèu en pu bèu !

Tambèn l'enfant risié quand lou paure plouravo,
 Que disié : Quaucarèn ! agués pieta de iéu !
 Un tros de pan, au noum de Diéu !

Tambèn quand lou vièi s'enanavo,
 L'enfant, acantouna, fougnavo... '

Lou poulit vièi prenié sa biasso e soun bastoun,
 Sa coucourdo pleno, e pregavo !
 Emé sa man, que tremoulavo,
 Dounavo la benedicioun....

Pièi su 'n autre lindau lou brave ome plouravo :
 Bèllis amo, fasié, prenès pieta de iéu !
 Un tros de pan, au noum de Diéu !

E Diéu, qu'amo li paure, amavo
 Lou mas ounte lou vièi manjavu,

Lou pan que benesis la santo carita,
 Lou mas que souvènt l'assoustavo ;
 E d'amout lou bon Diéu mandavo,
 Dins l'an, forço prousperita

En quau fasié de bèn au rèire que plouravo,
 E disié : Quaucarèn ! agués pieta de iéu !
 Un tros de pan, au noum de Diéu !

dait un joli conte et des baisers. Ah ! les mères ouvraient quand le bon vieillard pleurait, disant sur la porte : « Ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu ! »

Avec la barbe de l'aïeul l'enfant jouait ; et l'aïeul baisait les joues de l'enfant et son front blanc. Et quand, parfois, le vieillard disait un conte d'ancien temps, c'était toujours de plus en plus beau. Aussi, l'enfant riait quand le pauvre pleurait, disant : « Ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu ! »

Et, quand le vieillard partait, l'enfant restait boudé. Le beau vieillard prenait sa besace et son bâton, sa gourde pleine, et il priait ! De sa main tremblante, il donnait la bénédiction... Puis, sur un autre seuil, le brave homme pleurait : « Belles âmes, ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu ! »

Et Dieu, qui aime les pauvres, aimait le mas où le vieillard mangeait le pain de la charité, le mas qui parfois l'abritait ; et le bon Dieu envoyait de là-haut, dans l'année, grande prospérité à ceux qui faisaient du bien à l'aïeul qui pleurait, disant : « Ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu ! »

II

Fasie fre ; lou mistrau bramavo ;
 La darriero fueio toumbavo.
 Dins lou champ tout mourié ; ges de flour dins li prat... ;
 Sus lou gèu un vièi trantraïavo.
 Pèr aquelo auro, mounte anavo,
 Lou paure vièi espeïandra ?
 Au lindau d'un castèu lou malurous plouravo
 E disié : Bèllis amo, agués pieta de iéu !
 Un tros de pan, au noum de Diéu !

Èro un castèu qu'esbarlugavo :
 Un riche se ie gougaiavo ;
 Sus si couissin de sedo, urous, s'espoumpissié ;
 Venié de manja : soumihavo ;
 Lou crid dóu paure l'enfetavo ;
 Lou riche en soumihant disié :
 Ie bandisse mi chin !... E lou paure plouravo,
 Disié, pecaire : Ai fam ! agués pieta de iéu !
 Un tros de pan, au noum de Diéu !

III

— Passère, e lou castèu brulavo.
 Lou fiò de Diéu lou devouravo.
 Ausiguère de crid...., lou riche èro dedin !
 E l'auro sèmpre s'encagnavo
 Sus lou palais que cracinavo...
 Malur ! avien bandi li chin !
 Boutas-vous à geinoun : lou paure que plouravo,
 Que disié sur la porto : Agués pieta de iéu !
 — A geinoun ! èro lou bon Diéu !

II

Il faisait froid ; le mistral hurlait ; la dernière feuille tombait. Tout mourait dans les champs ; plus de fleurs dans les prés. Sur le givre un vieillard allait, trébuchant. Par ce temps, où allait-il le pauvre vieux dépenaillé ? Sur le seuil d'un château, le malheureux pleurait, disant : « Belles âmes, ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu ! »

C'était un château éblouissant. Un riche y était en gogaille. Sur ses coussins de soie, heureux, il se prélassait ; il venait de manger : il sommeillait ; le cri du pauvre l'obsédait ; le riche en sommeillant disait : « Contre lui je déchaîne mes chiens ! » Et le pauvre pleurait, disant, hélas : « J'ai faim ! ayez pitié de moi ! un morceau de pain, au nom de Dieu ! »

III

Je passai, et le château était en flammes ; le feu de Dieu le dévorait. J'entendis des cris...., le riche était dedans ! Et le vent toujours s'acharnait sur le palais qui craquait... Malheur ! on avait déchainé les chiens ! Mettez-vous à genoux : le pauvre qui pleurait, qui disait sur la porte : « Ayez pitié de moi ! » mettez-vous à genoux ! c'était le bon Dieu !

MUSO, ADIÉU

Muso, vène sus mi geinoun ;
An ! vène lèu, tëndro amigueto !
Iéu te farai enca 'n poutoun,
Enca 'n poutoun sus ta bouqueto.

I'a plus de flour... Ah ! n'as bèn proun
Dins toun faudau, dins ti maneto !
Vène, e sus l'or de ti péu blound
Te metrai ti *margarideto*.

Fau pièi que nous diguen adiéu,
E que t'enanes liuen de iéu,
Pèr te faire vèire, o ma mio !

Escouto bèn : quand te diran :
— E de quau sies, poulido enfant ?
Responde-ie : — De Roumaniho.

Avignoun, ótobre, 1847.



MUSE, ADIEU

Muse, viens sur mes genoux ; allons ! viens vite, petite amie ! Je te ferai encore un baiser, encore un baiser sur tes lèvres.

Il n'y a plus de fleurs..., tu en as bien assez dans ton tablier, dans tes petites mains ! Viens, et sur l'or de tes cheveux blonds je poserai tes pâquerettes.

Il faut, puis, que nous nous disions adieu, et que tu t'en ailles loin de moi te faire voir, ô mon amie !

Écoute bien : Quand on te dira : — De qui es-tu, jolie enfant ? Réponds-leur : De Roumanille.

1847.



LI SOUNJARELLO

LI SOUNJARELLO

1852

LI SOUNJARELLO

I

Es dimenche, e peréu la fèsto dóu vilage :

A mena joio, au roumavage,

Li jouine e li vièi soun en trin.

L'aureto de la mar, que bluiejo eilalin,

Boulego plan-plan lou fuiage.

E chatouno e jouvènt danson souto l'oumbrage,

Au brut galoi dóu tambourin,

N'i'a dos que danson pas... Soun pamens bèn poulido,

Bloundo coume un fiéu d'or : Leleto e Margarido,

Tóuti dos dins la flour de si dès-e-vuech an...

Eh! que i'enchau la danso? amon mies èstre au champ,

Margarido e Leleto,

Dins un draïou perdu s'espasseja souleto,

E parla... de si amourous.

Leleto èi touto rejouïdo ;

Oh! mai, la pauro Margarido

Cline soun front de nèu, e sis iue soun plourous,

Pecaire! èi touto endoulourido.

LES RÊVEUSES

1852

LES RÊVEUSES

I

C'est dimanche et c'est la fête du village. Au *romavage* les jeunes et les vieux sont en train de se livrer à la joie. La brise de la mer, qui bleuit là-bas, balance doucement le feuillage, et jeunes filles et jouvenceaux dansent à l'ombre au bruit joyeux du tambourin.

Il y en a deux qui ne dansent pas..., elles sont pourtant bien jolies, blondes comme un fil d'or : Lelette et Marguerite, toutes deux dans la fleur de leurs dix-huit ans... Et que leur importe la danse ? elles aiment mieux être aux champs, s'en aller seulettes dans un sentier perdu et parler... de leurs amoureux. Lelette est toute réjouie ; oh ! mais la pauvre Marguerite penche son front de neige et ses yeux sont en pleurs. Pauvrette, elle est toute endolorie.

L'amourous de Leleto es un brave marin
 Que, i'a tout-aro un an, s'enanè peralin,
 E dins sis adessias, ie jurè, man levado,
 De reveni, dins mens d'un an,
 L'adurre blanco nòvio i pèd dóu capelan;
 E de sa longo travessado
 Tournara dins tres jour, e la poutounara;
 Em'elo pèr Sant-Jan éu se maridara :
 Vaqui perqué Leleto èi tant reviscoulado.

Lou bèu de Margarido es un brave massoun,
 Lou cepoun de sa maire, un perlet de garçoun
 Qu'au dessus de si forço es esta travaiaire.
 Aro es au founs d'un lie pèr lou mau aclapa ;
 La Mort, qu'èi lesto à l'arrapa,
 Se tèn à l'espèro !... e sa maire
 Crèi qu'emé de poutoun un enfant se gari ! .
 Lou malaut repepio e sono Margarido.
 I'an adu lou bon Diéu, a qu'à bada-mourri :
 Vaqui perqué la chato èi touto endoulourido.

II

LELETO.

Margarido, emé tu feniriéu pèr ploura !
 Anen, vai ! seco ti lagremo ;
 Vai ! segur, se n'en tirara ;
 Coume iéu de Pauloun, de Glaude saras femo.

MARGARIDO.

Oh ! coume voudriéu l'avé pas couneigu !
 Tè ! desolo-te, Margarido !
 Sa mort sara ma mort, car sa vido èi ma vido.
 Ai ! tant founs dins moun cor l'espino a pougnegu
 Que jamai n'en sarai garido !

L' amoureux de Lelette est un brave marin qui, il y a bientôt un an, s'en alla par là-bas, et qui dans ses adieux lui jura, main levée, de revenir, dans moins d'un an, l'amener blanche épousée aux pieds du prêtre ; et de sa longue traversée il retournera dans trois jours, et il la couvrira de baisers et, vienne la Saint-Jean, ils se marieront. Voilà pourquoi Lelette est si joyeuse.

L'ami de Marguerite est un brave maçon, le soutien de sa mère, la perle des garçons, qui a travaillé au delà de ses forces. A présent il est au fond d'un lit, vaincu par le mal ; la mort qui est prête à le prendre se tient là et l'attend..., et sa mère croit qu'avec des baisers un enfant se guérit!... Le malade délire et appelle Marguerite. Il va rendre le dernier soupir : on lui a apporté le bon Dieu. Voilà pourquoi la jeune fille est toute endolorie.

II

LELETTE.

Marguerite, avec toi, je finirais par pleurer, allons, sèche tes larmes. Bien sûr il guérira, et de Claude tu seras la femme, comme je serai celle de Paul.

MARGUERITE.

Comme je voudrais ne pas l'avoir connu ! Ah ! déssole-toi, Marguerite ! Sa mort sera ma mort, car sa vie c'est ma vie. Hélas ! dans le fond de mon cœur, si profondément est entrée l'épine que jamais je n'en guérirai.

LELETO.

Toun Glaude èi jouine e d'un bon sang,
 E Diéu, ma mio, es un bon paire :
 Pòu pas vougué prene un enfant
 Que fai tant besoun à sa maire.
 En que sièr de te maucoura ?
 Te fara mau de tant ploura !

Escouto que te digue : a questo niue passado,
 Se sabiés, Margarido ! ai sounja...

MARGARIDO.

Iéu tambèn !

LELETO.

E moun soungé me dis que tout anara bèn :
 Aniue, de blanc ère abihado ;
 Aviéu d'estello d'or la tèsto courounado ;
 Un vòu d'enfantounet, poulit coume lou jour,
 Dins un jardin de rèi m'acampavon de flour ;
 E pièi, quand n'avien de faudado,
 Lis enfant, chacun à soun tour,
 Me li jitavon à pougnao ;
 Pièi fasièn, ajougù, lou brande à moun entour.
 Dóu tèms que lis un virouïavon
 Coume à l'entour d'un ile un galant parpaioun,
 N'i'en avié d'autre que cantavon
 Enca mies que l'ourgueno à la benedicioun !
 Éres aqui peréu, ma bono Margarido :
 De ma vido e mi jour t'aviéu vist tant poulido !...
 Subran, d'aquélis enfantoun

A fugi coume un lamp touto la rilambello...
 Ai plus res vist que tu, que m'as di : — Ve Pauloun,
 Que, tresanant d'amour de te vèire tant bello,
 De liuen, emé la man, te mando de poutoun ! —

LELETTE.

Ton Claude est jeune et d'un sang vigoureux, et Dieu, amie, est un bon père. Il ne peut pas vouloir prendre à sa mère un enfant dont elle a tant besoin. Pourquoi te désoler ? tu te feras mal à tant pleurer ! Écoute, Marguerite, je vais te dire : si tu savais, cette nuit j'ai eu un songe...

MARGUERITE.

Moi aussi !

LELETTE.

Et mon songe me dit que tout finira bien : cette nuit, j'étais habillée de blanc, j'avais la tête couronnée d'étoiles d'or ; un essaim de petits enfants, jolis comme le jour, dans un jardin de roi, me cueillaient des fleurs ; puis, quand ils en avaient des brassées, chacun à leur tour, ils me les jetaient à pleines mains ; puis, joueurs, ils m'entouraient de leur ronde. Tandis que les uns tournoyaient comme autour d'un lys les papillons, il y en avait d'autres qui chantaient mieux encore que les orgues à la bénédiction. Tu étais là, toi aussi, Marguerite ; de ma vie je ne t'avais vue si jolie ! Tout à coup, de ces enfants l'essaim a fui comme un tourbillon ; je n'ai plus vu que toi, qui m'as dit : Vois Paul qui, tressaillant d'amour en te voyant si belle, de loin avec la main t'envoie des baisers !

MARGARIDO.

La bounasso souvènt anóuncio la tempèsto...
 Ço que te fai gau, me fai pòu !
 Quand, la niue, nosto amo es en fèsto,
 Souvènt, lou jour, èi dins lou dòu !
 Ai ! pauro ! iéu peréu de blanc ère abihado.
 Aviéu mes sus moun front de brout de jaussemin;
 Coume uno nòvio urouso ère escarrabihado,
 E de la santo glèiso avian pres lou camin ;
 Pèr nous vèire passa li chato s'acampavon :
 Legissien dins mis iue lou bonur de moun cor,
 E coume pèr Nouvè li campano sounavon...
 Aviéu Glaude à moun bras..., pale coume la Mort !
 Anavian à la messo, e la noço èro bello ;
 De dous en dous caminavian...
 Mai... moun soungé a feni que tout-bèu-just erian
 Sus lou lindau de la capello !...

III

Pechaire ! ansin disié Margarido en plourant...
 Soun pantai acaba, la doulènto amourouso
 Met si man sus soun front... D'enterin, pietadouso,
 Uno campano qu'es à brand,
 Pèr Glaude agounisant
 Sono., balin... balan !...

Es dimenche, e peréu la fèsto dóu vilage :
 A mena joio, au roumavage,
 Li jouine e li viéi soun en trin.
 L'aureto de la mar, que bluiejo eilalin,
 Boulego plan-plan lou fuiage,
 E chatouno e jouvènt danson souto l'oumbrage,
 Au brut galoi dóu tambourin.¹

MARGUERITE.

Beau temps souvent annonce la tempête... ce qui te réjouit me fait peur ! Quand notre âme est en fête la nuit, souvent, le jour, elle est en deuil. Ah ! pauvre ! moi aussi j'étais habillée de blanc, j'avais mis sur mon front des branches de jasmin ; comme une mariée j'étais toute radieuse, et de l'église nous prenions le chemin ; des groupes de jeunes filles nous regardaient passer, elles lisaient dans mes yeux le bonheur de mon cœur, et, comme pour Noël, les cloches sonnaient... J'avais Claude à mon bras, pâle comme la mort ! Nous allions à la messe, et la noce était belle. Deux à deux nous allions ; mais... mon songe a fini alors que nous étions à peine au seuil de la chapelle.

III

Ainsi parlait Marguerite en pleurant. Son rêve achevé, l'amoureuse attristée met ses mains sur son front... tandis que, à volées, la cloche dolente sonne *balin, balan* pour son Claude qui agonise.

C'est dimanche et c'est aussi la fête du village. Au *romavage* les jeunes et les vieux sont en train de se livrer à la joie. De la mer, qui bleuit là-bas, la brise balance doucement le feuillage. Et jeunes filles et jouvenceaux dansent à l'ombre au bruit joyeux du tambourin.

IV

TRES JOUR APRÈS

La primo aubo blanquejo, e l'alén dóu matin,
 Enterin que l'aucèu en piéutant se revihó,
 Raubo i flour si prefum, fai vounvouna li pin
 Coume un jouine eissame d'abiho...
 Leleto s'èi levado uno ouro davans jour ;
 Ve-la! ve-la que duerb l'èstro de sa chambreto ;
 Espinchas : emé sa dourgueto,
 De si vas, en cantant, arroso li floureto,
 Touto enebriado d'amour :

V

— Quand la roso èi flourido,
 Fau que siegue culido ..
 Ah! ah!
 Couifo-me bèn, Dideto,
 Lanla!
 E siegues pas pateto.

D'aut! d'aut! tambourin,
 Boutas-vous en trin!

Despachen-nous, Gatouno,
 Mete-me ma courouno.

 Ah! ah!
 Vai lèu vèire, Melio,
 Lanla!
 Se lou curat s'abiho.

D'aut! d'aut! tambourin,
 Boutas-vous en trin!

IV

TROIS JOURS APRÈS

La prime aube apparaît blanche, et pendant que l'oiseau, en gazouillant, s'éveille, l'haleine du matin prend aux fleurs leurs parfums, fait murmurer les pins comme un jeune essaim d'abeilles. Lelette s'est levée une heure avant le jour; la voilà qui ouvre la fenêtre de sa chambre. Regardez, avec sa cruche elle arrose, en chantant, les fleurs de ses vases, toute enivrée d'amour.

V

— Quand la rose est fleurie, il faut qu'elle soit cueillie, ah ! ah ! coiffe-moi bien, Didette, lan, la ! et ne sois pas lambine.

En avant, tambourins, mettez-vous en train !

Dépêchons-nous, Gatone, mets-moi ma couronne, ah ! ah ! va vite voir, Mélie, lan, la ! si le curé s'apprête.

En avant, tambourins, mettez-vous en train !

Coume atroves, Nourado,
La crous que m'a dounado ?

Ah ! ah !

Ah ! que vai èstre bello,

Lanla !

Su 'n fichu de dentello !

D'aut ! d'aut ! tambourin,
Boutas-vous en trin !

— Lou capèn sus l'auriho,
Lou nòvi vers sa mio,

Ah ! ah !

Vèn, e se fan bouqueto,

Lanla !

E pièi uno babeto...

D'aut ! d'aut ! tambourin,
Boutas-vous en trin !

Contro la chaminèio,
La grand, urouso vièio,

Ah ! ah !

Tout en disènt sis ouro,

Lanla !

De joio ris e plouro.

D'aut ! d'aut ! tambourin,
Boutas-vous en trin !

An atuba li cierge
A l'autar de la Vierge,

Ah ! ah !

An ! parten pèr la messo,

Lanla !...

— Que la nòvio èi bèn messo .

D'aut ! d'aut ! tambourin,
Boutas-vous en trin ! *

* Veguès la musico à la fin dóu vou'ume.

Comment trouves-tu, Norade, la croix qu'il ma donnée ? ah ! ah ! Qu'elle sera belle, lan, la ! sur un fichu de dentelle !

En avant, tambourins, mettez-vous en train !

Le chapeau sur l'oreille, le marié vers sa mie, ah ! ah ! vient ; leurs bouches se rapprochent, lan, la ! et puis tendres baisers.

En avant, tambourins, mettez-vous en train !

Près de la cheminée l'aïeule, heureuse vieille, ah ! ah ! tout en disant ses heures, lan, la ! rit et pleure de joie.

En avant, tambourins, mettez-vous en train !

On a allumé les cierges à l'autel de la Vierge, ah ! ah ! vite, partons pour la messe, lan, la ! que la mariée est bien mise !

En avant, tambourins, mettez-vous en train ! *

* Voir la musique à la fin du volume.

VI

— Mai, d'ouunte vèn qu'ansin Leleto cacalejo,
E coume un perdigau s'èi levado matin?

— Sus la grando mar que bluiejo,
Eilalin, vesès pas quaucarèn que pounchejo,
E que blanquejo...

Aperalin ?

— Bèn ! èi lou bastimen de Pauloun, lou marin,
Qu'arribo de sa travessado.

Pèr un arribamen queto bello journado !
Que lou cèu èi risènt e coume l'èr èi siau,
E qu'es gai lou piéu-piéu di jóuini dindouletto !

La mar luis coume un mirau ;
I'aleno tout-bèu just lou ventoulet que fau
Pèr adurre Pauloun dins li bras de Leleto.

VII

— Boufo pu ferme, aureto : aduse-me-lou lèu...
Qu'èi dounc marrit d'èstre amourouso,
Dis la chato !... Ah ! s'aviéu lis alo d'un aucèu,
Iéu dins un vira-d'iue coume sariéu urouso !

Dindouletto, parlas-me d'éu :
En traversant la mar, aurias pas vist moun bèu ?
Subre si mast bessai avès fa la pausetto.
Es que vous a rèn di de sa mio Leleto?...

Acò se m'èro pas fidèu!...

Pamens plouravo tant quand me leissè souletto,
Que me dounè la crous de sa maire, e l'anèu...
Mai que dise ? siéu folo !... Anas lèu, dindouletto,

Anas-ie piéuta moun bonjour ;

Pourtas-ie sus vòstis aletto

Moun làngui, mi poutoun e mi souspir d'amour...

VI

Mais d'où vient que Lelette ainsi chante, joyeuse, et qu'elle s'est levée, comme un perdreau, de grand matin? — Sur la grande mer qui bleuit là-bas vous ne voyez pas quelque chose qui apparaît, un point blanc là-bas, là-bas? Eh bien! c'est le bâtiment de Paul le marin, qui arrive de sa traversée.

Pour une arrivée, quel beau jour! que le ciel est riant et comme l'air est calme, et qu'il est gai le *piéu-piéu* des hirondelles! La mer brille comme un miroir, il y souffle tout juste la brise qu'il faut pour amener Paul dans les bras de Lelette.

VII

— Brise, souffle plus fort, amène-le-moi vite. Que c'est donc mauvais d'être amoureuse! dit la jeune fille. Ah! si j'avais les ailes d'un oiseau, moi, dans un clin d'œil comme je serais heureuse!

Hirondelles, parlez-moi de lui. En traversant la mer, n'auriez-vous pas vu celui que j'aime? Sur les mâts de son vaisseau peut-être vous êtes-vous posées; est-ce qu'il ne vous a rien dit de sa mie Lelette? Ah ça! s'il ne m'était pas fidèle? Il pleurerait cependant quand il me laissa seule, quand il me donna la croix et l'anneau! Mais qu'est-ce que je dis? je suis folle! Allez vite, hirondelles, allez lui chanter mon bonjour. Portez-lui sur vos ailes mon languir, mes baisers et mes soupirs d'amour...

Digas-ie que l'espère, o bràvi dindouletto!
 Pauloun, que m'amo e qu'ame tant,
 D'aquesto ouro, oh! n'en siéu seguro,
 Espinchant d'aquest caire, aplanta sur l'avan,
 Es d'avis, coume iéu, que caminon trop plan...

VIII

Leleto de si flour s'envai à sa courduro,
 E de sa courduro à si flour...
 E s'asseto, e s'aubouro... Ah! pauro! es touto en aio ;
 Ço que courduro, lou degaio ;
 A plus sa tèsto à-n-elo : èi touto à soun amour,
 D'amour èi touto trefoulido !

IX

Mai chut! quaucun mounto... Quau èi?...
 Ai! malur! Glaude es mort!...

LELETO.

Qu'es acò, Margarido ?

MARGARIDO.

Aujourd'nei es lou jour lou plus bèu de ma vido,
 E siéu mai urouso qu'un rèi!...
 Ai courregu pèr te lou dire....

LELETO.

Glaude vai mies?...

MARGARIDO.

Glaude èi sauva!
 Tout mon bonur perdu lou vène d'atrouva...
 Avès mes fin à moun martire :
 Gramaci! gramaci, moun Diéu,
 Pèr éu, pèr iéu e pèr sa maire!

dites-lui que je l'attends, gentilles hirondelles ! Paul qui m'aime et que j'aime tant, à cette heure, oh ! j'en suis sûre, regardant par ici, debout à l'avant, est d'avis comme moi qu'ils vont trop lentement.

VIII

Lelette de ses fleurs s'en va à sa couture, et de sa couture à ses fleurs ; elle s'assied, elle se lève. Ah ! pauvrete, elle est en grand émoi : ce qu'elle coud, elle le gâte ; elle n'a plus sa tête à elle ; elle est toute à son amour, d'amour elle est affolée.

IX

Mais chut ! Quelqu'un monte, qui est-ce ? Ah ! malheur ! Claude serait-il mort ?

LELETTE.

Qu'y a-t-il, Marguerite ?

MARGUERITE.

Aujourd'hui, c'est le plus beau jour de ma vie, je suis plus heureuse qu'un roi, j'ai couru pour te le dire.

LELETTE.

Claude va mieux ?

MARGUERITE.

Claude est sauvé, tout mon bonheur perdu je viens de le retrouver. Vous avez mis fin à mon martyre, merci, mon Dieu ! merci pour moi, pour lui et pour sa mère !

LELETO.

Diéu, Margarido, es un bon paire ;
L'autre vèspre, te lou disiéu...

MARGARIDO.

Que! ma migo, aquéu paure agnèu
Fasié rèn que parla de iéu,
Quand repepiavo, pecaire!

LELETO.

Toun bonur me fai gau!... Mai que dises dóu miéu?...

MARGARIDO.

A desbarca, parai?

LELETO.

Noun, pancaro...

MARGARIDO.

Oi!... E quouro?

LELETO.

Ma bello, dins dos o tres ouro.
Ai lou cor trevira! quénti tresanamen!
Tè! veses aquéu bastimen?

MARGARIDO.

Es aquéu?...

LELETO.

De Pauloun!

MARGARIDO.

Quéti bèni brassado!
Ah! fau pas s'estouna se, coume un perdigau,
Tant bon matin te sies levado,
Se te sies tant bèn aliscado!...
Anen! vèngue lou bèu : la bello èi pimparado!
E... vendren lèu cerca la nôvio à soun oustau?

LELETTE.

Dieu, Marguerite, est un bon père, l'autre soir je te le disais.

MARGUERITE.

Dis donc, amie, ce pauvre agneau ne parlait que de moi pendant qu'il délirait !

LELETTE.

Ton bonheur me rend heureuse. Mais, que dis-tu du mien?...

MARGUERITE.

Il a débarqué, n'est-ce pas?

LELETTE.

Non, pas encore.

MARGUERITE.

Ah! et quand?

LELETTE.

Ma belle, dans quelques heures. Mon cœur fait tic-tac, quels tressaillements! Tiens, tu vois ce navire?

MARGUERITE.

C'est celui-là ?

LELETTE.

Celui de Paul.

MARGUERITE.

Quelles bonnes embrassades! Ah! il ne faut pas s'étonner si, comme un perdreau, tu t'es levée matin, si tu t'es si bien parée. Ah! qu'il vienne vite l'aimé, la belle est pimpante, et nous viendrons vite chercher la mariée à la maison ?

LELETO.

Travaiaive, quand sies intrado,
 A moun abihage nouviau.
 Margarido, sies envitado :
 l'aura de noço. Lougaren
 Un parèu de tambourinaire :
 Es que Pauloun es un dansaire!
 E souto l'óume dansaren!...

MARGARIDO.

E Glaude sara moun menaire!...

LELETO.

Eto-mai!... E pièi, quand prendras touu calignaire,
 Sara mai fèsto, e n'en saren...

X

E l'aguè, pèr San-Jan, uno noço au vilage,
 E se dansè souto l'oumbrage,
 Au brut galoi dóu tambourin...
 Ah! fuguè pas pèr lou mariage
 De Leleto emé soun marin ;

Mai pèr aquèu de Margarido,
 Qu'espousè Glaude, lou massoun....
 Ie manquè Leleto e Pauloun!
 E la nòvio, en dansant, èro apensamentido.

Car Pauloun... ah' pecaire! à bord,
 Dins la travessado, èro mort
 D'uno grosso fèbre malino...
 l'aure Leleto, quente sort!...

LELETTE.

Quand tu es entrée, je travaillais à ma robe de nocé. Marguerite, tu es invitée, on fera belle noce, nous aurons des tambourins. C'est que Paul est un fameux danseur ! et nous danserons sous l'ormeau !

MARGUERITE.

Et Claude sera mon cavalier...

LELETTE.

Certainement. Et quand, toi, tu épouseras ton amoureux, ce sera fête encore, et nous en serons.

X

Il y eut, pour Saint-Jean, une noce au village. Et l'on dansa à l'ombre au bruit joyeux du tambourin. Ah ! ce ne fut pas pour le mariage de Lelette et de son marin ;

Mais ce fut pour celui de Marguerite, qui épousa Claude le maçon. Il y manqua Lelette et Paul, et la mariée en dansant était pensive,

Car Paul, hélas ! pendant la traversée était mort, à bord, d'une fièvre maligne. Pauvre Lelette ! quel lugubre sort !

XI

Long-tèms venguè ploura de-long de la marino ;
E jusqu'à soun trespasamen,
Anè vèire, de liuen, veni li bastimen...
Rèn ie pousquè jamai leva soun pensamen ;
Tant founs dintre soun cor èro intrado l'espino !

Sant-Roumié, 11 d'abriéu, 1852.



XI

Longtemps elle vint pleurer au bord de la mer, et jusqu'à sa mort elle alla voir de loin l'arrivée des bâtiments... Rien ne put lui enlever ses tristes pensées, si profonde en son cœur était entrée l'épine!

Saint-Remy, 11 avril 1852.



FLOUR DE SÀUVI

FLOUR DE SÀUVI

1850-1863

A JAN REBOUL, DE NIMES

Reboul, ai proun canta roso e margarideto,
Si front poutouneja pèr lis mòlis aureto,
Lou vòu de parpaïoun que ie viro à l'entour ;
Proun ma muso, en jougant long de la ribo en flour,
Lou matin dins l'eigagno a bagna sa raubeto.

Aro qu'ai mi tres crous, emé lou gros pessu,
Que quàuqui flo de nèu blanquejon sus mou su,
Devriéu dire adessias à la muso ajouguido
Qu'es vengudo flouri lou printèms de ma vido,
E plus cueie de mot qu'apouncharien pa'n fus,
Car es un jo d'enfant. — Mai, se la man me prus,
— Quand avès fa de vers n'en voulès toujours faire, —
D'escriéure tèms-en-tèms la lengo de ma maire,
Devrien, mi vers, bounias coume un parla de vièi,
D'Aquéu qu'es eilamout fasènt ama la lèi,
Reviéuda la vertu dins lou cor de mi fraire.

1853.

FLEURS DE SAUGE

1850-1863

A JEAN REBOUL, DE NIMES

Reboul, j'ai assez chanté roses et pâquerettes et leurs fronts caressés par les douces brises et l'essaim des papillons qui voltige à l'entour ; assez ma Muse, jouant long de la rive en fleurs, a mouillé sa robe dans la rosée du matin.

Maintenant que j'ai dépassé la trentaine, que quelques flocons de neige blanchissent ma tête, je devrais dire adieu à la Muse folâtre qui est venue fleurir le printemps de ma vie, et ne plus cueillir des mots qui ne servent à rien, ce sont là jeux d'enfant. Mais si la main me démange (quand on a fait des vers on veut en faire encore), si j'éprouve le besoin d'écrire de temps en temps la langue de ma mère, mes vers devraient, bons et doux comme le parler d'un vieillard, faire aimer la loi de Celui qui est là-haut et raviver la vertu dans le cœur de mes frères.

1853.

LOU PARTAGE

I

Veici ço qu'autre-tèms mè countavo ma grand :

Mèste Pèire, un bon vièi qu'avié si nounanto an,
 Qu'avié trima touto sa vido,
 Dóumaci qu'à si tres enfant

Voulié pousqué leissa la biasso aprouvesido :
 Qu'auqui bon tros de terro é qu'auqui milo franc,
 — Vesènt qu'à soun calèu la mecho èro gausido,
 Que li darrié degout de soun òli, plan-plan
 S'abenavon, — un jour acampè sis enfant,
 Em'acò ie diguè :

— Mis enfant, siéu dins l'age!...

Noste fen es de sègo : esperan lou segage ;
 Quand l'aglan es madur, fau que toumbe, l'aglan...
 Es tèms, o jamai noun, que sounjen au partage.

Avans que d'èstre au despampage,

Partejen, e coume se dèu,

Pèr pas vous enfanga dins quauque pleidejage :
 Es que... li tribunau n'an arrouina de bèu !

De mou bèn ai fa tres moussèu,

E tóuti tres egau, dóu mies qu'ai pouscu faire.

Tu, Trefume, prendras acò.

— Sias trop bon ! gramaci, moun paire!

— Glaude, crese qu'eiçò fara bèn toun afaire.

— Moun paire, gramaci, siéu ravi de moun flo.

— E tu, Francés, vaqui toun lot.

LE PARTAGE

I

Voici ce qu'autrefois me contait mère-grand :

Maitre Pierre, un bon vieillard qui avait ses nonante ans, qui avait trimé toute sa vie, pour pouvoir laisser à ses trois enfants la besace garnie : quelques beaux lopins de terre et quelques mille francs, voyant qu'à son calcil la mèche était usée, que les dernières gouttes de son huile, lentement, s'en allaient, réunit un jour ses fils et leur dit :

— Mes enfants, je suis dans l'âge : notre foin est prêt à faucher, nous attendons la fauchaison ; quand le gland est mûr, il faut que le gland tombe. C'est le moment, ou jamais, de penser au partage ; avant la chute des feuilles partageons, et de façon équitable, pour ne pas vous embourber dans quelque procès, car... les tribunaux en ont ruiné pas mal !

De mon bien j'ai fait trois parts, et toutes trois égales aussi bien que j'ai pu. Toi, Trophime, tu prendras ceci. — Vous êtes trop bon, merci, mon père ! — Claude, je crois que cela fera bien ton affaire. — Mon père, merci, je suis enchanté de ma part. — Et toi, François, voici ton lot. — Merci, père. — Êtes-vous

— Gramaci, paire! — Sias countènt dóu partejaire?
 — Paire, mai que countènt! — Eh bèn! embrassen-nous,
 E touto la vido amas-vous
 Coume dèvon s'ama de fraire!

Acò di, paire e fiéu s'embrasson en plourant...

— A prepaus! faguè lou bon paire;
 Me rèsto quaucarèn : uno crous à diamant,
 Jouiéu rare, segur! Me coustè cinq-cènt franc,
 Mai aro es impagable : èro de vosto maire!
 Pèr quau sara la crous?

— Paire, pèr quau voudrés,
 Respoundeguèron touti tres.
 — La partejarian proun, mai faudrié la vèndre!...
 Veiei ço qu'èi, enfant : lou tout èi de s'entèndre :
 Aquéu trésor, noun lou vendrai ;
 Quint que siegue de vous a dre de ie pretèndre ;
 A l'un di tres lou dounarai,
 Mai... lou dèu merita.

— Digas lèu, que fau faire
 Pèr gagna lou tresor de nosto pauro maire?
 — Pau de causo, enfant : me dirés
 Ço qu'avès fa de mies despièi que sias en vido,
 Chascun uno bono obro ; e pièi iéu, sus li tres,
 Chausirai la plus bello e dounarai lou pres,
 La crous : e ve-la! qu'èi poulido!
 Se n'en fai plus gens coume acò.
 Vès, mis amis, coume lampejo!
 Mai qu'uno estello beluguejo...
 Pèr aquelo, segur, es pas de quiéu de got!
 Lou juge, mis enfant, es preste à vous entèndre :
 Veguen, à tu, Trefume.

contents du partageur ? — Père, plus que contents. —
— Eh ! bien, embrassons-nous, et toute votre vie aimez-vous comme doivent s'aimer des frères !

Cela dit, le père et les fils s'embrassent émus...

— A propos, fit le père, il me reste une chose : une croix de diamant, joyau rare, bien sûr ! Elle me coûta cinq cents francs, mais maintenant elle est impayable : elle a appartenu à votre mère ! Pour qui sera la croix ? — Père, pour qui vous voudrez, répondirent-ils tous trois. — Nous pourrions bien la partager : mais il faudrait la vendre ! Voici ce que j'ai pensé, enfants ; nous allons nous entendre. Ce trésor, je ne le vendrai pas. Chacun de vous peut y prétendre ; je le donnerai à l'un des trois ; mais... il doit le mériter...

— Dites vite ce qu'il faut faire pour gagner le joyau de notre pauvre mère ? — Peu de chose, enfants : Vous allez me dire ce que vous avez fait de mieux en votre vie, chacun dira sa bonne œuvre, et puis, moi, sur les trois, je choisirai la plus belle, et je donnerai le prix, la croix : la voilà ! est-elle jolie ! on n'en fait plus de pareilles. Voyez, mes amis, comme elle brille ! Elle est plus scintillante qu'une étoile. Celle-là, sûrement, n'est pas en cul de bouteille ! Le juge, mes enfants, est prêt à vous entendre. Voyons, à toi, Trophime.

II

— Éro l'autre divèndre

Entre dos e tres de matin ;
Anave à Maussano pèr rèndre
Cinq-cènt franc à Moussu Martin.

Un brave ome, vesès : pren que lou vint-e-cinq !
Partiguère trop lèu, dirès : vouliéu, moun paire,
Arresta de gros frès : me n'en anavon faire.

Siéu pancaro à mitan camin,
Que tres gusas, — que fau pamens èstre canaio ! —
De darrié 'no muraio

Sorton, e pièi me fan ansin :

— Ti sòu, o ta vido !...

N'aguère l'amo espavourdido,
Pensas un pau ! — Siéu qu'un pacan !
Ai uno femo e sièis enfant !

— Ti sòu, o ta vido !...

E tres fusiéu carga m'èron braca davan !
Tres contro un, que voulès ? baie mi cinq-cènt franc,
E s'esbignon. Alor, iéu m'entourne en plourant :
— Tè, Trefume, vai-t'en estrassa la levado !
Aganto toun bechas, reprene toun eissado...
Dins uno ouro as perdu l'espargne de dous ans !...

Ma tèsto èro destimbourelado.

A ma plaço, n'i'aurié que se sarien tua...

Bèn ! diguère au bon Diéu : *Fiat voluntas tua !*

Ço que lou diable a pres, lou bon Diéu pòu lou rèndre.

Es alor que, — quau lou creirié ? —

Trove un carnet : lou duerbe... Éro plen de papié.

Paire, coume ai toujours sachu metre à proufié

Ço qu'enfant à l'escolo ai agu biais d'apprendre,

Li legisse... e qu'ai dins li man ?

Bèu dès bihet de banco, en tout dès milo franc !

II

C'était vendredi dernier, entre deux et trois heures du matin ; j'allais à Maussane pour rendre cinq cents francs à Monsieur Martin, un brave homme, voyez-vous : il ne prend que le vingt-cinq ! Je partis trop tôt, direz-vous, mon père : je voulais arrêter de gros frais que l'on était prêt à me faire. Je ne suis pas plus tôt à moitié chemin, que trois gueusards — faut-il être canaille, pourtant ! — sortent de derrière un mur et me disent : — Tes sous, ou ta vie ! — Je fus épouvanté, pensez donc ! — Je ne suis qu'un paysan, j'ai une femme et six enfants ! — Tes sous, ou ta vie ! Et trois fusils chargés furent braqués sur moi. Trois contre un, que faire ? je donne mes cinq cents francs, et les voleurs disparaissent. Alors, je retourne, pleurant. — Va, Trophime, va te déchirer la peau ! saisis ta bêche, reprends ta houë... Dans une heure, tu as perdu les économies de deux ans !

J'en perdais la tête. A ma place, il en est qui se seraient tués... Eh bien ! je dis au bon Dieu : *Fiat voluntas tua!* Ce que le diable a pris le bon Dieu peut le rendre. C'est alors que, — qui le croirait ? — je trouve un carnet, je l'ouvre : il était rempli de papiers, père, et comme j'ai su mettre à profit ce qu'enfant à l'école j'eus le talent d'apprendre, je les lis... et qu'ai-je dans les mains ? dix beaux billets de banque, en tout dix mille francs ! dix mille

Dès milo fran tin-tin, à prendre
 Vers lou proumié banquié vengu !
 O grando santo Crous! lou bèu mouloun d'escut!
 — E que n'en fas, dis lou vièi esmougu ?

— Cerque, atrove lou mèstre e courre ic lou rèndre.

— Trefume, dis lou paire, as fa ço qu'as degu :
 Garda ço qu'èi pas nostre es uno obro de gu...
 A tu, Glaude.

III

— L'autre an, la campano sounavo
 Uno niue. Dan! dan! Qu'es acò ?
 Escoute : lou mounde bramavo :
 — Venès lèu ! au secours ! au fiò !... —
 Es pa'n soungé ! vite m'auboure,
 M'abihe à mita; parte, courre,
 E dins un saut siéu sus lou liò.
 Tout un oustau brulavo... Oh ! quéntis espetacle !
 Pèr l'amoussa falié 'n miracle!
 Ie carrejavian d'aigo à bro ..
 Oh ! mai, veici que, tout-d'un-cop,
 Lou Dur, qu'èro quiha sus uno escalo, crido :
 — Lèu ! lèu ! de secours ! Margarido,
 Margarido, la grand, es enca dins l'oustau !...
 Iéu intre, mounte, siéu dins li membre d'en aut :
 Atrove dins lou fum la vièio estavanido...
 La cargue sus l'espalo e ie sauve la vido '...
 Lou membre s'aclapè quand l'aguère sourtido.

— Osco ! diguè lou vièi. As agi, moun enfant,
 En brave ciéutadin e coume un bon crestian...
 E tu, Francés, qu'as à me dire ?

francs sonnants à prendre chez le premier banquier venu ! O grande sainte croix ! les belles piles d'écus ! — Et qu'en fais-tu ? dit le vieillard plein d'anxiété. — Je cherche, je trouve le maître et je cours le lui rendre.

— Trophime, dit le père, tu as fait ton devoir : garder ce qui n'est pas nôtre est une acte de gueux. — A toi, Claude.

III

— L'an dernier, la cloche sonnait pendant la nuit : *dan ! dan !* qu'est-ce ? J'écoute : la foule criait : — Venez vite ! au secours ! au feu ! — Ce n'est pas un rêve ; aussitôt je me lève, je m'habille à moitié, je pars, je cours, et dans un saut, je suis sur les lieux. Toute une maison brûlait. Oh ! quel tableau ! Pour l'éteindre il eût fallu un miracle ; nous charrions l'eau à brocs... Mais voici que tout à coup le Dur, qui était au hant d'une échelle, crie : — Vite ! vite ! du secours ! Marguerite l'aïeule, est encore dans la maison. — J'entre, je monte ; me voilà dans l'appartement d'en haut ; je trouve dans la fumée l'aïeule évanouie ; je l'emporte sur mon épaule et lui sauve la vie ! A peine l'avais-je sortie, que la toiture s'effondra.

— Bien ! dit le vieillard, tu as agi, mon enfant, en brave citoyen et comme un bon chrétien... Et toi, François, qu'as-tu à me dire ?

IV

— Iéu, ai un enemi mourtau ;
 Dis enemi segur counvendrias qu'es lou pire,
 Se sabias qu'es aquéu Coulau
 Que l'an passa... Vau mies rèn dire !...
 E coupén court. Un jour, — crese qu'èro un dilun —
 Anave à Barbentano acheta de plantun
 Pèr faire quàuquis ourtoulaiò.
 Iéu, Coulau e soun fraire, — aqui mai que n'i'a-v-un ! —
 Nous trouverian ensèn dintre la barco-à-traïo.
 Iéu noun sai coume se faguè,
 Lou tout èi que Coulau, — belèu aguè 'n lourdige, —
 Dins l'aigo s'aprefoundiguè.
 La Durènço, — aroundaut avié fa quanque aurige, —
 Escumavo, ferouno ; e coume un vent-terrau
 Rounflavo... Lou paure Coulau
 Sabié pas nada, se negavo...
 Coume uno rusco d'aubre en Arle s'enanavo...
 Soun fraire, mut, lou regardavo
 Pale coume un desentarra.

 De-que fau iéu ? me precipite,
 E vers lou negadis, zón ! nade, nade vite !
 Es eici que fau s'estira !
 Nade, nade !... E quand l'ai, veici ço que m'arribo :
 Éu m'arrapo en desespera,
 Coume uno serp au còu m'entourtouïo li bra...
 Quand de si bras de ferre enfin me siéu tira,
 L'agante pèr li péu e l'aduse à la ribo.

 — A tu la crous, Francés ! Lou pu bèu, mis ami,
 Ah ! velaqui :
 Es de faire de bèu, meme à sis enemi.

IV

— Moi, j'ai un ennemi mortel ; vous conviendriez sûrement que c'est le pire des ennemis, si vous saviez que c'est ce Nicolas qui, l'an passé..., il vaut mieux ne rien dire... et coupons court. Un jour. — je crois que c'était un lundi, — j'allais à Barbentane acheter quelques jeunes plants pour faire un peu de jardinage. Moi, Nicolas et son frère — en voilà un encore !... — nous nous trouvâmes ensemble dans la barque à traïlle. Je ne sais comment cela se fit, mais le fait est que Nicolas, — peut-être eut-il un étourdissement, — se laissa tomber dans l'eau. La Durance, — en amont il avait dû faire quelque orage, — écumait, furieuse, et ronflait comme un ouragan... Le pauvre Nicolas ne savait pas nager, il se noyait... Comme une écorce d'arbre à la dérive il s'en allait vers Arles. Son frère, muet, le regardait, pâle comme un désenterré.

Qu'est-ce que je fais, moi? je me jette à l'eau, et, vers le noyé, je nage en toute hâte... C'est ici qu'il faut faire force. Je nage, je nage !... et quand je le tiens, voilà qu'il me saisit en désespéré, m'entoure le cou de ses bras comme d'un serpent... Quand de ses bras de fer enfin j'ai pu me délivrer, je le saisis par les cheveux et je l'amène sur la rive.

— A toi la croix, François ; le plus beau, mes enfants, ah ! le voilà ! c'est de faire du bien, même à ses ennemis.

CANSOUN DE NOÇO

PER LOU MARIAGE DÓU FELIBRE TEODOR AUBANÈU

Èr : *Touro-louro-louro ! lou gau canto...* de Saboly.

Lagadigadèu ! dèu ! li Felibre
 Soun en aio en aquest jour...
 D'aut ! que lou tambourin vibre !
 Vague de faire l'amour !
 Bèus amoureux,
 Bequetas-vous !
 E d'enterin,
 Zou ! un refrin !

Nouvieto ! novieto !
 Urouso emé toun nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

Lagadigadèu ! dèu ! Jousefino
 Vèn de prendre Teodor !
 L'uno es uno perlo fino,
 L'autre vau soun pesant d'or :
 Diéu fai li gènt,
 E pièi ensèn
 Sa santo man
 Li joun amant...

Nouvieto ! novieto !
 Urouso emé toun nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

CHANSON DE NOCE

POUR LE MARIAGE DU FÉLIBRE THÉODORE AUBANEL

Air : *Touro-louro-louro ! lou gau canto...* de Saboly.

Lagadigadèu ! dèu ! les félibres sont en joie aujourd'hui ! allons ! que le tambourin vibre ! Allons ! et faites l'amour ! Beaux amoureux becquettez-vous ! et cependant, *zou*, un refrain !

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues...

Lagadigadèu ! dèu ! Joséphine vient de prendre Théodore ; l'une est une perle fine, l'autre vaut son pesant d'or : Dieu fait les gens, et puis ensemble sa sainte main les joint, amants...

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues.

Lagadigadèu! dèu! tout boutouno,
 Tout boutouno e tout flouris;
 Tout flouris e se poutouno,
 Tout se poutouno e se ris :

Alen de Mai,
 Aleno mai,
 Brèssò la flour
 De sis amour...

Nouvieto ! novieto !
 Urouso emé touu nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

Lagadigadèu! se pèr courouno,
 A tant de flour lou printèm,
 Es pèr que, vèngue l'autouno,
 L'ague de bèu fru pendènt :

A toun mamèu
 Lèu un agnèu,
 Fru benura,
 Pendoulara...

Nouvieto ! novieto !
 Urouso emé touu nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

Lagadigadèu! dèu! tèndre amaire,
 — Quand la maire èi sus sis iòu, —
 Pèr espasseja la maire,
 De-que fai lou roussignòu ?

Pèr l'encanta
 Fai que canta :
 Tèndre Aubanèu,
 Faras coume éu...

Lagadigadèu ! dèu ! toute plante boutonne et fleurit ; tout fleurit et se baise ; tout se baise et se sourit : haleine de mai, haleine [encore, berce la fleur de leurs amours.

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues.

Lagadigadèu ! si pour couronne le printemps a tant de fleurs, c'est pour que, vienne l'automne, il y ait de beaux fruits pendants : à ton sein bientôt un enfantelet, fruit béni, sera suspendu...

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues.

Lagadigadèu ! dèu ! tendre amant, quand la mère couve ses œufs, pour égayer la mère, que fait le rossignol ? Pour l'enchanter il chante sans cesse : tendre Aubanel, tu feras comme lui...

Nouvieto ! nouvieto !
 Urouso emé toun nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

Lagadigadèu ! dèu ! la candèlo,
 Fau doune toujours la teni,
 E manja de regardello
 E de-longo èstre avani,
 Quand vâutri dous,
 Manjas, urous
 Coume de rèi,
 Moussèu d'elèi !

Nouvieto ! nouvieto !
 Urouso emé toun nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

Lagadigadèu ! dèu ! la carrello,
 Quand n'est pas vouncho, se plan :
 Vougnès-me la cantarello
 Emé de rouge o de blanc !
 Zou ! dins li got !
 Beven un cop
 A la santa
 Di marida !...

Nouvieto ! nouvieto !
 Urouso emé toun nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

Ladigadigadèu ! dèu ! la mouralo,
 — Fau toujours n'en metre un brout —
 Es que ma pauro cigalo
 A, pecaire, un mirau rout !

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues.

Lagadigadèu ! dèu ! la chandelle, il faut donc toujours la tenir, et manger... du regard et être affamé sans cesse, quand vous autres deux mangez, heureux comme des rois, morceaux friands !

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues.

Lagadigadèu ! dèu ! la roue, quand elle n'est pas ointe, se plaint : oignez-moi la chanterelle avec du rouge ou du blanc. *Zôu !* dans les verres ! buvons un coup à la santé des mariés !

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues.

Lagadigadèu ! dèu ! la morale, — il faut toujours en mettre un brin, — c'est que ma pauvre cigale a un

Eh bèn! pamen
 Urousamen
 Acabara,
 E te dira :

Nouvièto ! nouvièto !
 Urouso emé toun nòvie au bras,
 Fas gau, e nous fas
 Lingueto.

17 d'Abrièu, 1861.

DIDETO

I

— Dideto, feniras de trapeja lou blad !
 Sies touto en aio!... As proun culi, long di valat,
 Courbo-dono e margarideto.
 N'en as ti pléni man, ma chato ! n'en as proun...
 An ! vène, e te farai dansa sus mi geinoun ;
 An ! vène lèu, vène, Dideto !

Au mirau de tis iue me vole miraia ;
 Vole, moun perdigau, te faire babiha,
 Poutouna ti gauto redouno,
 Toun front blanc coume un ile, e lis, e tant poulit !
 Courre lèu, e di flour que vènes de culi,
 Te trenarai uno courouno.

II

Oubeïssènt, l'enfant trapejè plus lou blad ;
 Culiguè plus i ribo e de-long di valat
 Courbo-dono e margarideto.

miroir crevé ! Eh bien ! pourtant elle achèvera sa chanson et te dira :

Mariée, gentille mariée ! heureuse avec ton fiancé au bras, tu es ravissante et tu nous nargues.

17 avril 1861.

DIDETTE

I

— Didette, finiras-tu de piétiner le blé ? Tu es toute en émoi !... Tu as assez cueilli, le long des ruisseaux, narcisses et pâquerettes. Tu en as les mains pleines, fillette, c'est assez... Allons ! viens et je te ferai danser sur mes genoux : hâte-toi, viens, Didette !

Au miroir de tes yeux je veux me mirer ; je veux, mon perdreau, te faire babiller, je veux baiser tes joues rondelettes, ton front blanc comme un lys, et pur, et si joli ! Accours, et, des fleurs que tu viens de cueillir, je te tresserai une couronne.

II

Obéissante, l'enfant cessa de piétiner les blés ; elle cessa de cueillir, sur la rive des ruisseaux, narcisses et pâquerettes ; et bientôt sur mes genoux elle vint

E, lèu sus mi geinoun venguè, cacalejant ;
 E trenère, di flour qu'avié dintre si man,
 Uno courouno pèr Dideto...

Mai vaqui que subran sa maire la sounè :
 Lèsto coume un cabret, Dideto s'enanè,
 Quand proun l'aguère poutounado.
 Si péu, rous coume l'or, jougavon dins lou vènt.
 — Vène au champ desempièi m'espasseja souvent ;
 Ah ! despièi, l'ai plus courounado !

III

Car Diéu n'a pas vougu qu'aquéu perlet d'enfant
 Dins la fango eiçavau couchèsse si pèd blanc :
 Dideto amount s'es enanado.
 Aro li flour que cuei se passisson jamai...
 Li jito i pèd de Diéu, e la Vierge ie fai
 De caranchouno e de brassado.

1840.

L'AIGLO E LOU QUINSOUN

A M. DE FALLOUX.

Un matin, — la primo aubo à peno blanquejavo, —
 Escoundu peralin dins l'oumbro d'un valoun,
 Urous coume un peïssoun dins l'aigo, un auceloun
 Pèr l'aureto bressa, su 'n brout d'éuse piétuvo.

Sus lou cresten d'un moure, uno aiglo, que sounjavo
 A 'spandi si grands alo, à mounta peramount,
 De l'aucèu vouladis ausissié la cansoun,
 E soun pichot piéu-piéu tant-pièi-mai i'agradavo,

labillarde et rieuse ; et je tressai, avec les fleurs qu'elle avait dans les mains, une couronne pour Didette.

Mais voilà que soudain sa mère l'appela ; rapide comme un chevreau, Didette s'en alla, quand je l'eus baisée. Ses cheveux, roux comme l'or, jouaient dans le vent... Depuis, je viens aux champs me promener souvent ; las ! depuis je ne l'ai plus couronnée !

III

Car Dieu n'a pas voulu que cette perle d'enfant souillât ses pieds blancs dans la fange ici-bas. Didette là haut s'en est allée... Maintenant les fleurs qu'elle cueille ne se flétriront jamais... Elle les jette aux pieds de Dieu, et la Vierge lui fait des baisers et des caresses.

1840.

L'AIGLE ET LE PINSON

A M. DE FALLOUX.

Un matin, — l'aube à peine se levait blanche, — caché dans l'ombre d'un vallon, et heureux comme un poisson dans l'eau, un oiselet, balancé par la brise, chantait sur une branche d'yeuse.

Sur la cime d'un mont, un aigle, qui songeait à déployer ses grandes ailes et à monter vers le ciel, écoutait la chanson de l'oiseau, et son petit gazouillis le ravissait tellement,

Tant que l'aiglo venguè ie dire : — Se vouliés,
Eiçamout de toun cant tu me regalariés :
Vène !... Subre moun alo, an ! pauso toun aletto. —

Sieguè di, sieguè fa. L'anceloun dins li niéu
Subran, afrejouli, piéuté sa cansouneto...
Bon Moussu, vous sias l'aiglo, e lou quinsoun es ié u.

1851.

LA FAU MARIDA

Véuse, e municipau de sa pauro coumuno,
Fièr de si quâuqui picaïoun,
Un pacan, qu'avié fa sa pichoto fourtuno
Dins lou negòci di cardoun,
Vivié, cano à la man, dintre soun vilajoun.

N'avié plus qu'un enfant, jouineto damisello,
Fresco coume la roso, e bello !
Bello, car... ie fasien vint-e-cinq milo franc !
Èro tout just-à-n-aquel age
Que, quand ie parlon de mariage,
Chato vèn roujo e ris : avié dès-e-sèt an.
Madeloun risié pas : pecaire souspiravo...
Besoun d'ama devèn tourmen !
Ai ! pauro ! avié de pensamen,
E niuech-e-jour revassejavo ;
E niuech-e-jour peréu soun bon paire sounjavo
A-n-un poulit establiment.

Coume devié, la chato, èstre rên man doutado,
A la vilo, au couvènt, long-tèms l'avien gardado :

Tellement que l'aigle vint lui dire : « Si tu voulais, là-haut tu me charmerais par ton chant... Viens ! Sur mon aile, allons, pose ta petite aile ! »

Sitôt dit, sitôt fait. L'oiselet, dans les nues soudain, malgré le froid, chanta sa chansonnette... Bon Monsieur, vous êtes l'aigle, et le pinson c'est moi.

1851.

IL FAUT LA MARIER

Veuf et municipal de sa petite commune, fier de ses quelques picaillons, un paysan, qui avait amassé une petite fortune dans le commerce des chardons, vivait, canne à la main, dans son village.

Il n'avait plus qu'une enfant, jeune demoiselle, fraîche comme une rose, et jolie ! jolie, car... il lui donnait vingt-cinq mille francs de dot ! Elle était juste à l'âge où, lorsqu'on lui parle de mariage, une jeune fille devient rouge et sourit : elle avait dix-sept ans. Madelon ne riait pas : la pauvre enfant soupirait... Besoin d'aimer devient tourment. Hélas ! nuit et jour elle rêvait, et nuit et jour aussi son bon père songeait à un beau mariage.

Comme la fille devait être assez bien dotée, au couvent de la ville on l'avait tenue longtemps : pen-

Bèu cinq an, pulèu mai que men.
 Si que l'avien bèn educado !
 Parlavo coume un libre : e pièi, en escrivènt,
 Sa man sus lou papié courrié coume lou vènt.
 Faliè la vèire quand dansavo !
 E legissié... quau saup tout ço que legissié !...
 Pièi, ço qu'avié legi, de cor lou redisié.
 Quéti poun fin quand courduravo !
 Li poulit bouquet, quand broudavo !
 Falié vèire si det quand èro au clavecin !
 L'avié goust de l'ausi, quand roussignoulejavo !
 E soun paire, coume badavo !
 Vès ! l'avien tout après... eiceta lou latin.

— Un perlet coume acò dèu faire un bon mariage,
 Disié noste ome. An ! lèu, vèngue un jouvènt coussu :
 A grando damo bèu moussu !
 Ei pas, de tout segur, dins un trau de vilage
 Qu'atroubarai ço que me fau.
 Es qu'ai bèn educa tant richo damisello
 Pèr quauque pèd-terrous o quauque mestierau ?
 Pèr Danis, un pacan ? pèr Jan, un manescan ?
 Fau à noste toupin uno autre curbecello ;
 N'i'a prouvesioun en vilo : anen-ie, Madeloun,
 E chausiren sus lou mouloun. —

Faguèron Sant-Miquèu. — A la vilo, arrentèron
 De grands e bèus apartamen,
 E li moublèron richamen...
 Ah ! se devino proun lou trin que ie menèron !
 Èro toujour fèsto à l'oustau.
 Lis interès se despensèron,
 Embrequèron lou capitau !
 Tambèn, pèr lou toupin n'aguè de curbecello !

dant cinq belles années, plutôt plus que moins. Aussi était-elle bien éduquée ! Elle parlait comme un livre ; et puis, en écrivant, sa main sur le papier courait comme le vent ! Il fallait la voir quand elle dansait ! Et elle lisait... qui sait tout ce qu'elle lisait... ? Puis, ce qu'elle avait lu, elle le redisait par cœur... Quels petits points, lorsqu'elle cousait ! les jolis bouquets lorsqu'elle brodait ! Il fallait voir ses doigts quand elle était au clavecin ! c'était un charme de l'ouïr, quand elle chantait ! et son père restait bouche bée... Bref, on lui avait tout appris, excepté le latin.

— Une perle pareille doit faire un bon mariage, disait notre homme. Allons, vienne bientôt un jeune homme cossu ; à grande dame, beau monsieur. Ce n'est sûrement pas dans un trou de village que je trouverai ce qu'il me faut. Est-ce que j'ai si bien éduqué tant riche demoiselle pour un manant, pour un ouvrier ? pour Denis, un paysan ? pour Jean, un inaréchal ? Il faut à notre pot un autre couvercle ; à la ville il s'en trouve à foison : Madelon, allons-y, et nous choisirons dans le nombre.

Ils déménagèrent. Ils louèrent à la ville de grands et beaux appartements, et richement les meublèrent... Ah ! l'on devine bien le train qu'il s'y mena ! C'était fête sans cesse à la maison. Les intérêts furent dépensés, et l'on entama le capital. Aussi, pour le pot y en eut-il des couvercles ! Un essaim de papillons

Un vòu de parpaioun, lusènt à faire gau,
 Amourous fouligand,
 Sèmpre voulastrejavo à l'entour de la bello.
 Quand èro à sa fenèstro, ah! n'i'avié de jouvènt
 Que fasien de vai e de vèn!

Sus touto aquelo ribambello
 De bèus e tëndris amourous,
 N'i'aguè qu'un soul, pamens, que fuguè proun urous
 Pèr gatiha lou cor de nosto pichounello.
 Quint fuguè? — Casimer!

— Iéu lou vole e l'aurai!
 Se me lou refusas, paire, lou raubarai!
 — Mai t'an enmasca, pauro drolo!
 N'a rèn que si vingt ounglo. — Eh! paire, que me fai!
 L'ame! dounas-me-lou, senoun me tuarai!
 L'ame, l'ame que n'en siéu folo!...
 Iéu lou vole e l'aurai!... N'ame qu'éu... es feni! —

Lou paire, bono gènt, pousquè plus ie teni :
 Ie donné Casimer... qu'èro un sauto-regolo!
 Sauto-regolo, acò n'es rèn :
 Gourrinejo de-longo, e jogo, e fai riboto;
 Engauto Madeloun e ie manjo sa doto,
 Aquéu brutau galo-bon-tèm!

Ah! qu'aurié bèn mies vauqu faire
 D'aquelo pauro chato uno femó d'oustau!
 — Pèr ome aguèsse-ti, se dis trop tard soun paire,
 Un brave pèd-terrous, quauque bon mestieran,
 O Danis, lou pacan, o Jan, lou manescan!...
 Aubourès pas la fiho au-dessus de la maire.

brillants à ravir, amoureux folichons, tournaient sans cesse autour de la belle. Si elle était à sa fenêtre, ah ! que de jeunes gens qui faisaient le va-et-vient !

Sur toute cette ribambelle d'amoureux beaux et tendres, il n'y en eut qu'un, pourtant, qui fut assez heureux pour chatouiller le cœur de notre petite. Et qui donc ? — Casimir !

— Je le veux, et je l'aurai ! Si vous me le refusez, père, nous nous enlèverons ! — Mais, on t'a ensorcelée, pauvre fille ! Il n'a que ses vingt ongles. — Eh ! père, que m'importe ? Je l'aime ! donnez-le-moi, sinon je me tuerai ! Je l'aime, je l'aime, j'en suis folle. Je le veux et je l'aurai !... Je n'aime que lui... c'est fini !...

Le père, un bonhomme, ne put plus y tenir... Il lui donna Casimir, qui était un saute-rigole. Saute-rigole, cela n'est rien : il est sans cesse en débauche, il joue, fait ribote ; il frappe Madelon et lui mange sa dot, ce brutal garnement !

Ah ! qu'il eût mieux valu faire de cette pauvre enfant une femme d'intérieur ! Plût à Dieu, disait trop tard son père, qu'elle eût pour mari un brave paysan, quelque bon ouvrier, ou Denis, le travailleur de terre, ou Jean, le maréchal !... N'élevez pas la fille au-dessus de la mère !...

A JUSTINO, ARLATENCO

Coumandes em'un biais tant fin
 Que fau óubeĩ. — Vos que fague
 De vers pèr tu ? Vos qu'estravague
 A quaranto an?... Se n'avièu vint !

Em'aquéu biais, que tant agrado,
 Quand pareiguères l'autre jour,
 Veguère se clina li flour
 Davans la Rèino de la prado.

O, rèino sies ; e ta bèuta
 S'espandis, tout just espelido.
 Iéu que n'ai vist de tant poulido,
 Davans tu fuguère espanta !

Ah ! se i'a de femo adourablo,
 Vènon d'Arle ; e vaqui perqué
 Te dounère coume un bouquet
 Un noum que vòu dire *amirablo* :

T'enanaves, Justino : — Adiéu !
 Adiéu, Mirèio ! — te diguère ;
 E tu partido, m'envenguère,
 Tèsto souto e tout pensatiéu.

— Sies uno *Mirèio*, o Justino,
 Me disiéu... Ai ! paure ! es cousènt
 Que m'empachon d'èstre un Vincènt
 Li quatre crous qu'ai sus l'esquino !

Moutfavet, 17 d'Avoust 1861.

A L'ARLÉSIENNE JUSTINE

Tu commandes avec une telle grâce qu'il faut obéir. Tu veux que je fasse des vers pour toi? Tu veux que je divague à quarante ans?... Si j'en avais vingt!...

Avec cette grâce qui charme, quand tu parus l'autre jour, je vis s'incliner les fleurs devant la Reine de la prairie.

Oui, tu es Reine, et ta beauté s'épanouit, à peine éclose; moi qui en ai vu de si charmantes, devant toi je fus frappé d'étonnement.

Ah! s'il est des femmes adorables, elles viennent d'Arles; voilà pourquoi je te donnai comme un bouquet un nom qui signifie *admirable*.

Tu parlais, Justine. — Adieu, adieu, Mireille! Je te dis, et toi partie, je revins tête penchée et soucieux.

— Tu es une Mireille, ô Justine, me disais-je. Las! hélas! la peine cuisante! Elles m'empêchent d'être un Vincent les *quatre croix* * que je porte.

* Quarante ans.

PAURIHO E CARITA

I

Iéu vène vous parla de la santo pauriho.
 La pauriho! aquéu mot fai veni lou desgoust
 En aquéli qu'an pas la carita... Mai vous,
 Vous, mis ami, que vosto auriho
 S'es barrado jamai i crid di malurous;
 Qu'avès un cor tan pietadous,
 Uno man secourablo à tóuti lis auvèri,
 Que di lóngui doulour sabès lou long rousàri,
 Em'atencioun m'anas ausi :
 Parla de la pauriho es vous faire plesi !

II

Es necite segur que n'en parlen, mi fraire :
 L'ivèr e si counglas, si plouvino e sa nèu,
 De la pauriho es lou bourrèu !
 Sian au gros de l'ivèr... Plagnen aquéli maire
 Que, quand si pauris enfantoun
 Ie demandon de pan, podon baia, pecaire !
 Que de lagremo e de poutoun !
 E vous, vièi escranca, que sias en un mouloun,
 Que tremoulas coume la sagno,
 Quand i bord de l'estang lou vèn-terrau s'encagno,
 Subre vòsti man niaiso avès bèu à boufa !...
 Dins l'oustau i'a pa 'no buscaio !
 S'encaro avias, pèr vous caufa,
 Lou cagnard, au soulèu, de-long d'uno muraio,
 Que vous ie tirassarias lèu !...
 — Toumbo de pouverin, i'a pa'n rai de soulèu! —

MISÈRE ET CHARITÉ

I

Je viens, moi, vous parler de la misère sainte.

La misère ! ce mot donne le dégoût à ceux qui ne sont point charitables... Mais, vous, mes amis, vous dont l'oreille ne fut jamais sourde aux cris des malheureux, vous qui avez un cœur sensible à la pitié, une main secourable pour toutes les infortunes, qui connaissez le long rosaire des longues douleurs, avec attention, vous allez m'écouter. Parler des pauvres c'est vous plaire.

II

Il faut en parler, frères. L'hiver avec ses verglas, sa bruine et sa neige, est le rude martyr des pauvres ! Nous sommes au plus rude de l'hiver..., plaignons ces pauvres mères, qui, lorsque leurs pauvres enfantelets leur demandent du pain, ne peuvent, hélas ! leur donner que des larmes et des baisers !

Et vous, vieillards courbés, qui tremblez comme les roseaux, quand aux bords de l'étang s'acharne le mistral, sur vos mains glacées vous avez beau souffler ! A la maison pas une bûche : encore si vous aviez, pour vous réchauffer, un abri au soleil le long d'une muraille, comme vous vous y traîneriez vite !... Il bruine, pas un rayon de soleil !

E vous, malaut doulènt aclapa sus la paio,
 Que n'avès qu'à bada-mouri,
 Dins vòsti frejoulun coume devès soufri !
 S'encaro la mort èro lèsto
 A lèu veni vous amaga!...
 Mai sias pas proun un bèu sega :
 Quand vous vèi, dis : Deman ! e pièi viro la tèsto !

III

Ai ! ai ! Segnour, moun Diéu ! tout acò fai pieta !...
 Pèr bonur avès mes, contro aquélis espino,
 Uno flour que mor pas, uno roso divino
 Que ie dison la Carita !

Eici coume es reviscoulado,
 Aquelo flour dóu Paradis !
 Gràci i benedicioun d'uno man venerado*,
 Eici s'aubouro e s'expandis ;
 La vilo d'Avignoun n'en es touto embaumado ;
 Soun baume escarrabiho e garis li malaut,
 E quand a reviéuda tant d'amo magagnado,
 Mouto, coume l'encèns, apereilamoundaut !...

IV

— O santo Carita, qu'as de tant gràndis alo,
 Ounte tant de paciènt se vènon assousta,
 Rèsto eici pèr lou paure : ajudo-ie pourta
 La crous que maco sis espalo.

Destousco li richas, prene-lèi à-de-rèng,
 E prègo, ah ! prègo-lèi de douna quaucarèn
 Pèr li malurous que patisson ;

* Mounseigne Debelay, archevesque d'Avignoun.

Et vous, malades dolents, cloués sur vos grabats, qui êtes près de rendre le dernier soupir, dans vos frissons de froid, que vous devez souffrir ! Si encore la mort était prête à vous emporter !... Mais vous n'êtes pas une assez belle fauchée ; quand elle vous voit, elle dit : Demain ! et puis tourne la tête !

III

Hélas ! Seigneur, mon Dieu, que cela fait pitié ! Par bonheur, vous avez mis près de ces épines une fleur qui ne meurt pas, une divine rose qu'on appelle la Charité !

Ici, comme elle est fraîche et vive cette fleur du Paradis ! Grâce aux bénédictions d'une main vénérée, ici elle grandit et s'épanouit. Avignon en est embaumé ; son baume réveille et guérit les malades, et quand elle a ravivé tant d'âmes meurtries, elle monte, comme l'encens, là haut, là haut !

IV

— O sainte Charité, qui as de si grandes ailes où tant de souffrants viennent chercher abri, reste ici pour le pauvre, aide-le à porter la croix qui meurtrit ses épaules.

Trouve les riches, prends-les tous, et prie-les de donner pour les malheureux qui pâtissent ; dis-leur

Digo-ie qu'eilamount s'acampon un tresor ;
 Pèl ange, digo-ie, pèr atendri soun cor,
 Coume li paure reboullisson !

Pièi, santo Carita, serafin amistous,
 Qu'as un tant poulit rire e de cop d'iue tant dous,
 Entrèvo-te, ma bello, e vanego à touto ouro,
 Vai-t'en seca li plour pertout ounte se plouro.
 Aqel enfant es nus e vai mouri de fam :
 Porto-ie de raubeto, aduse-ie de pan ;
 Eila, su'n serpihas i'a 'no chato malauto :
 La fèbre i'a passi li roso de si gauto ;
 Sa maire d'escondoun fai que se desoula :
 Anen ! assolo l'uno, e l'autro garis-la.
 Un vièi afrejouli tremolo dins un caire :
 Souto toun alo caudo escaufo-lou, pecaire !...
 Vai pertout ounte i'a de mourimen de cor,
 Baio à l'amo soun pan, baio soun pan au cors ..
 O santo Carita, duerbe ti grândis alo,
 Espandisse-lei bèn sus nosto Soucieta,
 Car tóuti, fin que d'un, voulèn nous i'assousta ;
 Voulèn trouva de paure, e i'ajuda pourta
 Li crous que macon sis espalo !

1850.

LI REINARD E LOU FELIBRIGE

Mort de fam, un reinard, souto uno grando touno,
 Sautavo, prenènt vanc, pèr pousqué davera
 De rasin. Auriàs di que lis avien daura.

Oh ! la bello frucho d'autouno !

S'espetavon, de tant qu'èron plen e madur.

An ! zóu ! sauto, sauto, voulur !

S'au mens avié lou bou pèr ie faire esquineto !

que là haut ils amassent un trésor ; bel ange, dis-leur, pour attendrir leur cœur, ce qu'endurent les pauvres !

Puis, sainte Charité, séraphin ami, au sourire consolateur, au regard si doux, prodigue-toi, ma belle, et ne cesse d'aller ; va sécher les pleurs partout où l'on pleure. Cet enfant est nu et va mourir de faim ! Porte-lui des robes, donne-lui du pain. Là bas, sur ses haillons, une fille est malade : la fièvre a flétrie les roses de ses joues ; sa mère se cache pour pleurer : eh bien ! console l'une, et l'autre guéris-la. Un vieillard frileux tremble dans un coin : sous ton aile chaude, réchauffe-le ! Va partout où il y a des blessures aux cœurs ; donne à l'âme son pain, donne son pain au corps.

O sainte Charité, déploie tes grandes ailes sur notre Société, car tous, nous voulons nous y abriter ; tous nous voulons trouver les malheureux et les aider à porter les croix qui blessent leurs épaules !

1850.

LE RENARD ET LE FÉLIBRIGE

Mourant de faim, un renard, sous une grande treille sautait, prenant son élan pour pouvoir atteindre des raisins. Il semblait qu'on les avait dorés. Oh ! les beaux fruits d'automne ! Ils éclataient, tant ils étaient pleins et mûrs. Allons ! saute ! saute, voleur ! S'il avait eu le bouc pour faire courte-échelle !

Aguè bèu prene vanc, aguè bèu èstre fin :
 Averè pas li gros rasin,
 Li long rasin tant rous que ie fasièn lingueto.
 En s'esbignant diguè : — Vendrai un pau pu tard ..
 Que soun encaro verd e bon pèr de goujard ! —

La touno, qu'èi ? lou Felibrige.
 Ah ! s'aviéu mai de meichantige,
 Vous noumariéu bèn li reinard.

1857.

SE N'EN FASIAN UN AVOUCAT

Un jour, un meinagié que ie disien Sauvaire
 A sa femo venguè : — Nanoun, siéu en soucit.
 — Qu'as ? — Giloun es grandet : sabe pas que n'en faire.
 Siéu à moun aise, dóumaci
 Sian esta tóuti dous abarous, espargnaire.
 Esquichen-nous un pau pèr buta noste enfant.
 Vaudrié-ti pas mies que fuguèsse... noutàri,
 Qu'un pèd-terrous e qu'un pacan ?
 — Bèn ! iéu, amariéu mai n'en faire un capelan.
 — Pèr rebouli de fam e mouri segoundàri ?
 Crèi-me, Nanoun, sarié pecat !...
 Se n'en fasian un avoucat,
 Femo, aurié mestié d'or : i'a tant de pleidejaire !
 Es que... noste Giloun es finocho e barjaire !
 Nous rebèco pas mau : saubrié bèn rebecca !
 — As resoun dis la maire, auren un avoucat.
 E noun mouriren sus la paio !

Tan fa, tant va ! Giloun, lendeman de matin,
 Sus li banc de l'escolo anè gausi de braio ;

Il eut beau prendre son élan, il eut beau chercher ruse, il n'atteignit pas les beaux raisins, les beaux raisins dorés qui lui faisaient envie.

En s'éloignant, il dit : — Je reviendrai plus tard... Ils sont trop verts et bons pour des goujats.

La treille, qu'est-ce que c'est?... le Félibrige.

Ah! si j'étais plus méchant, je vous les nommerais les renards.

1857.

SI NOUS EN FAISONS UN AVOCAT

Un jour un ménager — il avait nom Sauvaire — dit ainsi à sa femme : — Nanon, je suis soucieux. — Qu'as-tu ? — Gilon est grandelet ; je ne sais quoi faire de lui. Je suis à mon aise, Dieu merci ! ayant été tous deux épargnants, travailleurs ; si nous nous saignons un peu pour pousser notre enfant. Ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût notaire plutôt qu'un pied-terreux, un paysan ? — Bien ! moi, j'aimerais mieux en faire un curé. — Pour souffrir de la faim et mourir vicaire ? Crois-moi, Nanon, ce serait péché !... Si nous en faisons un avocat, femme, il aurait un métier d'or : il y a tant de plaideurs ! C'est que notre Gilon est un finaud, et beau parleur ! il ne nous réplique pas mal, il saurait bien répliquer ! — Tu as raison, dit la mère, nous aurons un avocat, et nous ne mourrons pas sur la paille.

Sitôt dit, sitôt fait ! Le lendemain matin, Gilon, sur les banes de l'école, alla user des culottes. Pendant

Mastegué, bêu vuech an, de grè 'mé de latin ;
 Se gavè de geougrafio,
 D'augèbro e de filousoufio...

Quand uno fes sachè que tres e dous fan cinq,
 Que *Rosa* vòu dire *la Roso*...
 Envisca de vers e de proso,
 S'entournè fièr dins soun amèu
 Ounte l'esperavon soun paire
 E sa maire,
 Qu'avien que lis os e la pèu :
 S'èron tant esquicha, pecaire!...

Sauvaire labouravo, e noste muscadèu
 Se frisavo au mentoun ùni sèt à vue péu,
 Sus l'auriho toujours pourtavo lou capèu,
 E de tóuti li chato èro lou calignaire!

Oh! maï Giloun èro panca
 Un avocat!

Partigué pèr Paris... Esquicho-te, Sauvaire !
 An! bràvi gènt, fau rustica !
 Voste drole es un travaiaire !
 Estúdio li cinq code... en dansant la polka !
 E pièi, tóuti li quingenado,
 Uno letro venié : *Je suis un brave enfant...*
Faites-moi le plaisir d'envoyer de l'argent...
 Veguen, encaro uno esquichado !

Fau vous dire pamens qu'à cha cènt, dous cènt franc.
 Uno pichoto vigno es bèn lèu avalado ;
 E pièi, fauguè vèndre lou prat,
 E pièi... dis amourié la poulido plantado !
 Basto ! ie restè rèn... que lis iue pèr ploura !

huit belles années il rumina du grec et du latin ; il se gava de géographie, d'algèbre et de philosophie...

Quand une fois il sut que trois et deux font cinq, que *Rosa* signifie *la Rose*, saturé de prose et de vers, il retourna fier dans son village où l'attendaient son père et sa mère qui n'avaient plus que les os et la peau... Hélas ! ils s'étaient tant saignés !

Sauvaire labourait, et notre muscadin se frisait au menton quelque sept à huit poils ; sur l'oreille, crânement il portait le chapeau, et il était l'amoureux de toutes les jeunes filles.

Ah ! mais Gilon n'était pas encore un avocat !

Il partit pour Paris... Serre-toi le ventre, Sauvaire ! Allons, braves gens, travaillez vos champs, votre fils est un bûcheur ! il étudie les cinq codes en dansant la polka. Et puis, tous les quinze jours une lettre arrivait : « Je suis un brave enfant, faites-moi le plaisir d'envoyer de l'argent. » Allons, encore une saignée.

Il faut vous dire cependant que, cent francs à cent francs, une petite vigne est bientôt avalée ; puis il fallut vendre le pré ; ensuite la jolie plantation de mûriers. Bast ! il ne leur resta rien... que les yeux pour pleurer.

— Eh bèn ! fasié Nanoun, te lou disiéu, Sauvaire !
 — De que ploures, bestiasso ? auren un avoucat.
 Femo, aura mestié d'or : i'a tant de pleidejaire !...
 E Giloun, que fasié ? dansavo la polka !

L'esperèron long-tèms, mai en van l'esperèron,
 E noun veguèron que l'ussié
 Que mascarè forço papié !...

E, paure coume Jo, li dous vièi s'enanèron,
 Lis iue tóuti plourous, lou cor endoulouri.
 Pecaire ! à l'espitau Nanoun anè mourii...
 L'avoucat se tuè. Lou malurous Sauvaire,
 La biasso sus l'esquino, un bastoun à la man,
 Disié de porto en porto en demandant soun pan :

— Aubourés pas lou fiéu au-dessus de soun paire.
 1851.

BIHET

« Brave Jousè, vai-t'en dire au Felibre de
 « la Couloumbo qu'arribarai dissate, à
 « vuech ouro de vèspre, em'un vòu de
 « poulidis Arlatenco.... que pinte sus
 « papié, bèn acoulourido. Vendras li
 « querre pèr li chabi.... »

B. LAURENS.

O Felibre de la Couloumbo,
 Es à iéu que la favo toumbo :
 Bonaventur Laurèns m'a 'scri.

Me dis que treno uno courouno
 De bèllis e bràvi chatouno,
 Que vènon tout-just de flouri.

— Eh! bien! faisait Nanon, je te le disais, Sauvvaire! — Pourquoi pleurer, grosse bête? Nous aurons un avocat. Femme, il aura un métier d'or : il y a tant de plaideurs! — Et Gilon, que faisait-il? Il dansait la polka.

On l'attendit longtemps, mais c'est en vain qu'on attendit; il ne vint que l'huissier qui barbouilla force papiers... Et, pauvres comme Job, les deux vieux s'en allèrent, les yeux en larmes, le cœur meurtri. Nanon, la pauvre, alla mourir à l'hôpital... L'avocat se tua. Le malheureux Sauvvaire, la besace sur le dos, un bâton à la main, disait de porte en porte en demandant son pain :

— N'élevez pas le fils au-dessus de son père!

1851.

BILLET

« Brave Joseph, va-t-en dire au Félibre de
 « la Colombe que j'arriverai samedi à 8
 « heures du soir avec un essaim de belles
 « Arlésiennes..., que je peins sur papier
 « avec de charmantes couleurs. Tu vien-
 « dras les prendre pour les placer... »

B. LAURENS.

O Félibre de la Colombe, c'est à moi que tombe la fève : Bonaventure Laurens m'écrit.

Il me dit qu'il tresse une couronne de belles et charmantes fillettes qui viennent à peine de fleu-

Vou que n'en pare ma boutigo,
 E d'aqui fagon la coutigo
 Au cor de tout paure venènt.

Sara doune dissate que vèn,
 Apereïça vers li vuech ouro,
 Que s'acamparan li tourtouro
 A toun pijounié bèn-fasènt.
 Reçaupras nòsti damisello
 Emé toun biais tout sourrisènt.

E lou barrulaire Laurèn,
 Que la passo toujours tant bello,
 Laurèns, flour dis espeiandra,
 A soun ase metra la bardo ;
 En aquelo ouro arribara,*
 A mens que plòugue d'alabardo !

Pos doune, Felibre, dire lèu
 A ta cousiniero Babèu
 Que recoumande à ti pouleto
 De faire d'iou pèr l'oumeleto.

E Roumaniho di Jardin,
 Que, coume uno pauro mourgueto,
 Es, pechaire ! toujours dedin
 Lou cruvèu de sa boutigueto,
 Vendra, se pòu, tasta toun vin.

rir. Il veut que j'en pare ma boutique et que là elles chatouillent le cœur de tout pauvre venant.

Ce sera donc samedi prochain, par là vers les huit heures, que les tourterelles arriveront à ton pigeonnier hospitalier. Tu recevras ces demoiselles avec ta grâce avenante.

Et Laurens le vagabond, qui la passe toujours si belle, Laurens, fleur des dépenaillés, à son âne mettra le bât et arrivera à l'heure dite, à moins qu'il ne pleuve des hallebardes.

Tu peux donc, ô félibre, dire vite à ta cuisinière Babel de recommander à ses poules de faire des œufs pour l'omelette.

Et Roumanille des Jardins, qui comme une nonnette est toujours dans la coquille de sa boutique, viendra, s'il se peut, goûter ton vin.

OH ! LA BELLO JOURNADO ! *

QUAND MOUN AMI F. G. SE MARIDÉ 'MÉ JULIANO P.
DE CAVAIOUN

D'aut ! touto la taulado !
Beven à la santa
De noste marida
E de sa maridado !

Un vièi e sant libre nous dis
Que noste proumié paire
Dins lou bonur dóu Paradis
Sabié plus de-que faire.
Badaïavo, avié som :
Ie mancavo quicon...

D'aut ! touto la taulado.
Beven à la santa
De noste marida
E de sa maridado !

Noste rèire s'endourmigué :
Enterin Diéu vihavo ;
Lou bèu présent que ie fagué
Dóu tèms que soumihavo !
Quand fuguè reviéuda,
S'atrouvé marida.

Oh ! la bello journado !
Beven à la santa
De noste marida
E de sa maridado !

* Èr dóu novè *l'Enfantoun*. (A. Dau.)

OH! LA BELLE JOURNÉE! *

QUAND MON AMI F. G. SE MARIA AVEC JULIENNE P.
DE CAVAILLON

Allons! toute la tablée! buvons à la santé de
notre marié et de sa mariée!

Un vieux et saint livre nous dit que notre pre-
mier père, dans le bonheur du Paradis, ne savait
plus quoi faire; il bâillait, il avait sommeil; il lui
manquait quelque chose...

Allons! toute la tablée! buvons à la santé de
notre marié et de sa mariée!

Notre aïeul s'endormit; cependant, Dieu veillait;
le beau présent qu'il lui fit, pendant qu'il sommeil-
lait! Quand il revint à lui, il se trouva marié.

Oh! la belle journée! buvons à la santé de notre
marié et de sa mariée.

(*) Musique de Dau, air de l'*Enfantoun*.

Dempièi la vido de garçoun
 Es pleno de magagno :
 Ah ! Fèli, qu'as agu resoun
 De prene uno coumpagno !
 Pèr que sieguen urous
 Diéu vòu que fuguen dous.

D'aut ! touto la taulado !
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

Dins vosto barco tóuti dous,
 Basto la passés bello !
 Qu'un ventihoun amistadous
 Boufe dins vosto velo !
 Diéu vòus garde toustèm
 San, urous e countènt !

Oh ! la bello journado !
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

Que l'Amour vous veje à gogò
 De sa douço clareto,
 Vinet que ris dins voste got,
 E que nous fai lingueto !
 Diéu lou vòu, chourlas dur !
 Bevès, e bevès pur !

Zóu ! beven à rasado,
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

Depuis, la vie de garçon est pleine d'amertume. Ah! Félix, que tu as eu raison de prendre une compagne! Pour être heureux, Dieu veut que nous soyons deux!

Allons! toute la tablée! buvons à la santé de notre marié et de sa mariée.

Dans votre barque, tous deux, puissiez-vous la passer belle! Qu'un zéphir favorable souffle dans votre voile! Dieu vous garde toujours sains, heureux et contents!

Oh! la belle journée! buvons à la santé de notre marié et de sa mariée.

Que l'Amour vous verse à gogo son doux claret, vin qui rit dans vos verres et qui nous fait envie... Dieu le veut, buvez dur! buvez, et buvez pur!

Allons, buvons à rasades! Buvons à la santé de notre marié et de sa mariée!

Rèn que de sounja, paure iéu !
 Au vin d'aquelo souco,
 L'aigo, mi bèus ami de Diéu !
 Me n'en vèn à la bouco,
 Tant me boutas en goust
 De faire coume vous !

Oh ! la bello journado !
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

Sias dous, aro ; vai bèn ansin :
 Mai que, dins l'embarcage,
 Fugués un jour tres, quatre, cinq...,
 Pèr acoumpli lou viage...
 Hòu ! pièi, au mai sarés,
 Bèu nòvie, au mai rirés !

D'aut ! touto la taulado !
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

Agon, aquéli que vendran,
 Lou bon cor de soun paire !
 Agon l'ounour de si vièi grand,
 Li vertu de sa maire !
 Pousqués n'i'en dire autant
 Quand se maridaran !

Oh ! la bello journado !
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

Rien qu'en songeant, pauvre moi ! au vin de cette souche, l'eau, mes beaux amis de Dieu, m'en vient à la bouche, tant vous me donnez le désir de faire comme vous !

Oh ! la belle journée ! buvons à la santé de notre marié et de sa mariée !

Vous êtes deux, maintenant ; cela va bien ainsi... Mais, dans la barque puissiez-vous un jour être trois, quatre, cinq... Et puis, pour accomplir le voyage, beaux mariés, plus nombreux vous serez, plus vous rirez !

Allons ! toute la tablée ! buvons à la santé de notre marié et de sa mariée !

Qu'ils aient, ceux qui viendront, le bon cœur de leur père ! qu'ils aient l'honneur de leurs aïeux, les vertus de leur mère ; puissiez-vous leur en dire autant quand ils se marieront !

Oh ! la belle journée ! buvons à la santé de notre marié et de sa mariée !

Aquéu que n'a fa la cansoun
 Es garçoun e troubaire ·
 Que ie prus d'aganta 'n meloun
 D'aqueste bon terraire !
 Segur, sèns lou tasta,
 De pas s'encoucourda !

Zòu ! beven à rasado !
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

MOURALO

Avès vist lou coumençamen,
 Vejeici la finalo...
 Pèr acaba lou coumplimen,
 Bouten-ie la mouralo :
 — Quau vòu un bon meloun,
 Que vèngue à Cavaïoun ! —

Oh ! la bello journado !
 D'aut ! touto la taulado !
 Zòu ! beven à rasado,
 Beven à la santa
 De noste marida
 E de sa maridado !

Cavaïoun, 1855.

ESPERIT REQUIEN

A-N-ARMAND DE PONTMARTIN

I

Quand l'eigagno de Mai perlejo sus li flour,
 Que, sus si pecoulet, li flour requenquihado

Celui qui a fait la chanson est garçon et célibre... quelle démangeaison il a de saisir un melon de ce bon terroir, bien sûr, avant d'y goûter, de ne pas se tromper.

Allons ! buvons à rasade ! buvons à la santé de notre marié et de sa mariée.

MORALE

Vous avez vu le commencement, voici la fin .. Pour achever le compliment, mettons-y la morale :

— Que celui qui veut un bon melon, s'en vienne à Cavaillon !

Oh ! la belle journée ! allons ! toute la tablée ! buvons à rasade, buvons à la santé de notre marié et de sa mariée.

1855.

ESPRIT REQUIEN

A ARMAND DE PONTMARTIN

I

Quand la rosée de Mai sur les fleurs met ses perles,
quand sur leurs tiges menues les fleurs, ravivées aux

I poutoun de l'aureto escampon soun oudour,
 L'abiho, pèr faire soun tour,
 A la primo aubo es revihado ;
 E velaqui que part, touto escarrabihado...
 Pèr acampa de mèu coume es afeciounado,
 E coume es galoi lou vounvoun
 De la bono travaiarello!
 E vague de voula de la colo au valoun!
 E li flour que chausis soun toujours li plus bello.
 Glenarello de Mai,
 Que peno e que travail,
 Parai ?
 Quand de vèn e de vai,
 Pèr empli ta garbello !

II

Es pas tout d'acampa, fau carreja lou fai,
 Fau l'adurre à la cabaneto...
 Regardas nosto abiho : es lasso que noun-sai !
 Sus l'île, sus la roso e la margarideto,
 Quand a de mourimen de cor,
 Fau que, de tèms en tèms, pause sis alo d'or :
 Es tant liuencho, la cabaneto !...
 Basto ! a tant acampa, tant vanega, paureto !
 Qu'aclapado de soun tresor,
 Dins li fueio d'uno floureto,
 S'escound, s'amoulouno, s'endor,
 E mor !

III

Es ansin, bon Requien, que ma Muso plouravo,
 Que, souleto, revassejavo,
 Enca tristo de toun adiéu,
 Quand, dóu mitan di flour, ta bello amo mountavo
 Vers Diéu !

baisers de la brise, répandent leurs parfums, l'abeille, pour faire sa tournée, à la prime aube se réveille, et la voilà qui part, vive et alerte...

A recueillir du miel qu'elle est affectionnée ! et comme il est joyeux le bourdonnement de la travailleuse ! Elle ne cesse de voler de la colline au vallon ! Et les fleurs qu'elle choisit sont toujours les plus belles. Glaneuse de Mai, quelle peine et quel travail, n'est-ce pas ? que de va-et-vient pour emplir ta ruche !

II

Il ne suffit pas d'amasser, il faut porter le fardeau, il faut l'amener à la maisonnette. Regardez notre abeille : elle est harassée de fatigue. Sur le lys, sur la rose ou la marguerite, lorsque son cœur défaille il faut, de temps en temps, qu'elle repose ses ailes d'or : elle est bien loin la ruche ! Enfin elle a tant amassé, tant fait de va-et-vient, la pauvrete ! qu'accablée par son trésor, dans les pétales d'une fleur elle se cache, se pelotonne, s'endort et meurt !

III

C'est ainsi, bon Requien, que ma Muse pleurait, que dans sa solitude elle rêvait, triste encore de ton adieu, quand, du milieu des fleurs, ta belle âme montait vers Dieu !

LA FADO DE CANCABÈU

I

Veici ço qu'èi, Madamisello :
 Anave e veniéu, l'autre jour,
 Acampant de vers e de flour
 A l'entour de vosto Capello. *

Deforo de voste castèu,
 Vous veguère à la vesperado,
 E me semblè vèire la Fado
 Que fai reflouri *Cancabèu* !

Madamisello, ai dins mis ouro
 Un image, e qu'èi bèn galant !
 Ounte un ange meno un enfant.
 L'ange sourris e l'enfant plouro ;

Lou grand assolo lou pichot
 En ie fasènt vèire uno estello :
 Eh bèn ! ma noblo damisello,
 Dimenche, fasiais coume acò :

Bono, vous, autant que poulido,
 Plan-plan menavias pèr la man
 Uno pauro chato, un enfant.
 Erias coume elo enfantoulido !

* Ansin se noumo lou castèu de M. de R^{...}, basti sus la colo que ie dison *Cancabèu*.

LA FÉE DE CANCEBEL

I

Voici le fait, Mademoiselle : j'allais et venais, l'autre jour, cueillant des vers et des fleurs autour de votre Chapelle*.

Au dehors de votre château, je vous vis à la vesprée, et il me sembla voir la Fée qui fait refleurir Cancabel.

Mademoiselle, j'ai, dans mon livre d'Heures, une image, elle est bien jolie ! un ange conduit un enfant ; l'ange sourit et l'enfant pleure ;

Le grand console le petit en lui montrant une étoile. Eh bien ! ma noble demoiselle, dimanche vous faisiez ainsi.

Bonne, vous, autant que jolie, lentement vous meniez par la main une pauvre fille, une enfant. Vous aviez l'air enfantin comme elle !

* Nom du château sur la colline de *Cancabel*.

Em' elo cacalejavias :
 Fasias gau d'ausi, gau de vèire !
 E la lengo de nòsti rèire
 Es la lengo que parlavias !

Sus vòsti bouco melicouso
 Un poutoun dóu vènt la prenié :
 Chasco paraulo me venié
 L'uno mai que l'autro amistouso.

Enterin sus lou miógranié
 Lou roussignòu sèmpre cantavo :
 Lou Felibre noun l'escoutavo :
 Èi vous souleto qu'entendíé

Tambèn, vous la redirié touto,
 Vosto gènto counvèrsacioun :
 Recassavo tout d'escoundoun ;
 N'en perdegue pas uno gouto.

II

A l'entour dóu Mas di Poumié,
 Long d'uno aigo cascadeleto,
 Manco pas de *margarideto*
 Dins li jardin de Sant-Roumié !

Vous n'en semounde uno nouvello ;
 Sus cènt l'ai chausido pèr vous :
 Se l'atrouvas de voste goust,
 A mis iue sara la plus bello.

Adessias, perdoun, gramaci !...
 Avès un parla qu'èi tant tendre
 Que voudriéu bèn vous entendre
 Quand legirès eiçò-d'eici !

Sant-Roumié, 1854.

Vous riez avec elle : c'était un charme de vous entendre, un charme de vous voir ! et la langue de nos aïeux était la langue que vous parliez !

Cueillies sur vos lèvres mélodieuses par un baiser du vent, vos paroles m'arrivaient, plus douces les unes que les autres.

Cependant sur le grenadier le rossignol chantait : le Félibre ne l'écoutait point : c'est vous seule qu'il entendait !

Aussi, pourrait-il vous répéter toutes vos gentilles paroles ; il les recueillait en cachette et il n'en perdait pas une.

II

A l'entour du mas des Pommiers, près d'une source bruissante, il ne manque pas de pâquerettes dans les jardins de Saint-Remy.

Je vous en offre une nouvelle ; sur cent je l'ai choisie pour vous : si elle vous plaît, à mes yeux elle sera la plus belle.

Adieu, pardon, merci ! Vous avez un parler si tendre que je voudrais bien vous entendre lorsque vous lirez ceci !

MISÈ MOUSTELO

Un jour, Misè Moustelo intrè dins la boutigo
 De soun vesin, un sarraïé.
 M'anas dire : — Que ie fasié?
 Vesès, coume, parèis, n'avié pas l'enterigo,
 La bestiolo mourdié, mourdié
 Uno limo. Ah! pechaire!... E si maisso estrassado
 Saunavon qu'èro uno pieta!
 — N'ai devouri, disié, tout-aro la mita...
 Encaro un cop de dènt, e vai èstre acabado.
 Tant rousiguè, la pau-de-sèn!
 Que gausiguè tóuti si dènt.

Felibre, mis ami, n'i'a tant que fan coume elo!...
 N'en sabe dous o tres que soun proun dessena
 Pèr s'amoula li dènt subre noste Armana. *
 An! zóu! sus nosto limo encagnas-vous, moustelo!
 1856.

MÈSTE COULAU E SI TRES DROLE

I

Lou bon Mèste Coulau, qu'èro adeja dins l'age,
 Mai que, pamens, menavo encaro un gros meinage,
 E lou menavo bèn, car èro dins lou siéu,
 Un Dimenche après vèspro, en venènt dóu vilage,
 Rescountrè soun jouine, Matiéu;
 — Dise jouine, qu'avié si dès an de mariage :

* *Armana Prouvençau.*

DAME BELETTE

Un jour, dame Belette entra dans la boutique d'un serrurier. Vous allez dire : Qu'y faisait-elle ? Il paraît, comme vous allez voir, qu'elle n'avait pas mal aux dents : la bestiole mordait, mordait une lime. Ah ! pauvrete. Et ses gencives déchirées saignaient que c'était pitié ! — J'en ai dévoré, disait-elle, bientôt la moitié... Encore un coup de dent, et elle sera achevée... Tant elle rongea, la pauvre innocente ! qu'elle y usa toutes ses dents.

Félibres, mes amis, ils sont bien quelques-uns qui font comme elle. J'en connais deux ou trois qui sont assez naïfs pour aiguïser leurs dents sur notre *Armana*. Allons ! zôu ! sur notre lime, acharnez-vous, belettes !...

1856.

MAITRE NICOLAS ET SES TROIS FILS

I

Le bon Maître Nicolas, déjà avancé en âge, mais qui, cependant, menait encore un gros ménage, et le menait bien, car il était dans ses terres, un dimanche après vêpres, en revenant du village, rencontra son fils le jeune, Mathieu, — je dis jeune, qu'il avait bien ses dix ans de mariage :

— Coume sian, paire? — Bèn. E tu? — Noun se pòu miéu.

— E la noro? — Pas mau. — E Glaude? e Bourtoutmiéu?

— Hòu! trisson coume de rassaire...

Que voulès que vous digue, paire?

Fasès-vous vèire : avès un marrit tussihouu!

— Acò's pata-pas rèn... un pauquet d'artisoun.

— Vous l'ai di i'a proun tèms, sias d'age à plus rèn faire.

Ah! paire, s'ère vous! lèu que me desfariéu

De moun bèn, e lou baiariéu

A mi drole, pèr part egalo.

Éli travaïarien e li regardariéu.

— E iéu, diguè lou vièi, quand auriéu la fringalo,

Davans l'armari dansariéu!

E dins uno mesado auriéu vira de palo!

Ah! siéu pas tant darut! — Mai vous recatarian,

E basto, bèn Diéu! que durèsse!

Nous prenès dounc pèr de Bóumian?

Di moussèu li pu fin, paire, vous nourririan.

Anas! pèr que lou péu toujours vous lusiguèsse,

Pèr que jamai rèn nous manquèsse

La niéu meme, quand lou fougùesse,

Sarian tres que labourarian!

— Moun drole, acò 's bèn di, respoudegùè lou paire!

Diéu t'a mes dins lou pitre un cor

D'or!

Em'un cor coume acò jamai viras de caire!...

Es clar que, tóuti tres, sias de bon travaïaire...

Aquesto niue, ie sounjarai :

La niue porto counsèu. Veirai.

M'es avis qu'acò pòu se faire,

E que vous, coume iéu, vous n'atroubarias bèn.

Toco aqui! Dimeneche que vèn,

Vous espère : venès au mas, tu 'mé ti fraire. —

— Comment vous portez-vous, père ? — Bien. Et toi ? — On ne peut mieux. — Et la bru ? — Pas mal. — Et Claude, et Bertomicieux ? — Ilo ! ils mangent comme des scieurs de long... Que vous dirai-je, père, il faudrait voir un médecin : vous avez là une mauvaise petite toux. — C'est moins que rien..., un peu d'artison. — Je vous l'ai dit depuis longtemps, vous êtes d'âge à cesser de travailler. Ah ! père, si j'étais vous, que je me débarrasserais vite de mon bien et le donnerais à mes fils, par parts égales ! Eux travailleraient et moi je les regarderais. — Eh ! dit le vieux, moi, quand j'aurais la fringale, je danserais devant l'armoire, et dans peu de temps je serais en terre. Ah ! je ne suis pas si naïf ! — Mais nous vous logerions chez nous, et plutôt à Dieu que cela durât ! Nous prenez-vous pour des bohémiens ? Des morceaux les plus fins, père, nous vous régalerions. Allez ! pour que toujours vous eussiez mine réjouie, pour que de rien vous ne manquiez, la nuit même, s'il le fallait, nous serions trois à labourer !

— Mon fils, c'est bien parlé, répondit le père. Dieu t'a mis dans la poitrine un cœur d'or. Avec un cœur pareil on marche toujours droit. Il est certain que tous les trois vous êtes de bons travailleurs. Cette nuit j'y penserai : la nuit porte conseil. Je verrai. Il m'est avis que cela peut se faire et que vous, comme moi, vous en trouveriez bien. Touche la main ! Dimanche prochain, je vous attends : venez au mas, toi et tes frères.

II

Fuguèron lèu sus pèd lou Dimenche matin !
 Pèr i'arriba pulèu bouton si soulié prim,
 E parton tóuti tres, la vèsto sus l'espalo.
 Brulavon lou camin :
 Aurias di qu'avien d'alo !

Bèn ! pamens s'encalèron léu,
 Car, coume fasien lou partage
 De la vigno, dóu prat, dóu claus e dóu meinage,
 E que cadun voulié pèr éu
 Agrafa lou pu gros moussèu,
 Se matrassèron lou carage.
 D'aquéli pau-de-sèn ! s'estrassèron la pèu !

A la fin, en renant vers soun paire arribèron,
 Lou nas ensaunousi, tóutis endemounia ;
 E souto la triho atroubèron,
 Relucant d'auceloun, que venié d'engabia,
 Lou bon vièi, qu'avié mes pèr acò si luneto.

III

— Paire, bèn lou bonjour ! Eh ! toucas la paleta.
 De-que fasès aqui de bèu ?
 — Espinchave aquélis aucèu.
 Su 'quéu sause Claudoun lis a rauba, lou laire,
 — Quand disès dis enfant, an pas mai de pieta ! —
 A soun paire à sa pauro maire,
 Tout-bèu-just au moumen que s'anavon quita :
 Tambèn, trancon lou cor : entendès-lèi piéuta,..
 Chut ! que la maire vèn i'adurre la becado.
 Enfant, regardas-la : coume es afeciounado !
 Ah ! qu'uno maire fai de bèn !
 N'en fai pèr dès ! Soun alo es jamai alassado ;

II

Ils furent vite sur pied le dimanche au matin ! Pour arriver plus tôt, ils mettent leurs souliers minces et partent tous les trois, la veste sur l'épaule. Ils brûlaient le chemin : on aurait dit qu'ils avaient des ailes.

Et pourtant ils s'arrêtèrent bientôt, car, comme ils faisaient entre eux le partage de la vigne, du pré, de l'enclos, de la ferme, et que chacun voulait pour soi attraper la plus grosse part, ils se meurtrirent la figure. Ces insensés se déchirèrent la peau !

Enfin, en maugréant, ils arrivèrent chez leur père, le nez ensanglanté, pareils à des démons ; et, sous la treille, ils trouvèrent, regardant des oiselets qu'il venait d'encager, le bon vieillard, qui avait mis pour cela ses bésicles.

III

— Père, bien le bonjour ! Eh ! touchez donc la main. Que faites-vous là de beau ? — Je regardais ces oiseaux. Sur le saule Claudon, le brigand ! les a ravis (quand on parle des enfants ! ils n'ont pas de pitié !) à leur père, à leur pauvre mère, tout juste au moment où ils allaient partir... Aussi cela vous fend le cœur : entendez-les crier... Chut ! la mère vient leur apporter la becquée. Enfants, regardez-la : quel zèle, quelle ardeur ! Ah ! qu'une mère fait du bien ! elle en fait pour dix, son aile n'est jamais lasse. Elle

E vague de bousca pèr si bèus innoucènt !
 Elo que de countùnio es d'un rèñ esfraiado,
 Vuei es esfraiado de rèñ...

Dempièi que siéu eici, n'a fa de vái-e-vèn
 Pèr prene siuen de sa nisado !

Vaqui lou paire : èi sèmpe en l'èr ;
 Vès, coume voulastrejo à l'entour de la triho :
 Vai aqui, volo eila, viro, tourno, chauriho ;
 A toujours l'iue dubert
 Sus touto la famiho !

— Acò's bèu, lou sabèn ; mai acò's pas nouvèu,
 Faguè l'einat, Bastian. Que sièr de dire, paire ?
 Bessai que farian mies de regla noste afaire,
 Car pièi sian pas vengu... pèr countempla d'aucèu !

— Ah ! voulès de nouvèu ? Eh bèn ! leissas-me faire.

IV

Em'un fielat lou vièi aganto alor la maire,
 E lou paire peréu ;
 De la presoun d'aran tout-d'un-tèms duerb la porto,
 E frrou ! li passeroun s'envolon en piéutant,
 Sèmble qu'un diable lis emporto !
 Lou vièi met li parènt ounte èron lis enfant,
 E de la gabi, cra ! la porto es mai barrado.

V

— Eh bèn ! qu'arribara ? faguè lou cadet, Jan.

— Veirés, li jouine i vièi adurran la becado,
 Diguè Mèste Coulau, e lis emboucaran.

 Pèr acò faire soun proun grand...
 Se n'an pas de biais aro, eh ! quouro n'en auran ?

est toujours en quête pour ses beaux innocents. Elle qui d'habitude est effrayée d'un rien, aujourd'hui de rien n'a frayeur. Depuis que je suis là combien n'a-t-elle pas fait de va-et-vient pour prendre soin de sa nichée !

Voici le père : il est toujours en l'air ; voyez comme il volète autour de la treille ; il vient d'ici, vole de là, tourne, fait le guet, a toujours l'œil ouvert sur toute sa famille.

— C'est beau, nous le savons ; mais ce n'est pas nouveau, dit l'ainé, Bastien. A quoi cela sert-il, père ? Nous ferions mieux peut-être de régler notre affaire, car enfin nous ne sommes pas venus... pour contempler des oiseaux !

— Ah ! vous voulez du nouveau ? Eh bien ! laissez-moi faire.

IV

Avec un filet, alors, le vieillard prend la mère et le père aussi. De la prison grillée il ouvre aussitôt la porte, et frou ! les jeunes moineaux s'envolent en piaillant : il semble qu'un diable les emporte ! Le vieux met alors les parents où étaient les petits, et, crac ! la porte de la cage est à nouveau fermée.

V

— Eh bien ! qu'advient-il ? dit le cadet, Jean.
— Vous verrez, les jeunes apporteront aux vieux la becquée, répondit maître Nicolas et leur mettront le morceau à la bouche ; ils sont assez grands pour ce faire... S'ils n'ont pas encore ce savoir, eh ! quand donc l'auront-ils ?

— Sant ome que sias ! voulès rire ?
 M'es avis qu'acò's pas de dire.
 Aisso ! anas, li vièi patiran.
 Esperarès long-tèm, s'esperas que vendran ! —

E nòsti galagu galejavon soun paire !
 — Paire e maire alor mouriran
 De la malo mort : de la fam ?
 Eto-mai ! — Bèn ! n'i'a proun : acò règlo l'afaire.
 Adessias ! Vendrés un autre an...

Un paire, mis ami, nourririé cènt enfant,
 Cènt enfant nourririen pa'n paire !
 1855.

LA TOURTOURO D'ADOFÉ DÓUMAS

I

O, iéu peréu te cantarai,
 Te cantarai, pauro tourtouro !
 Quau t'a còuneigudo te plouro,
 O, iéu peréu te plourarai,
 Pauro tourtouro ! Emé toun mèstre,
 Dempieù vint an, sian còuneissènt,
 E despieù vint an sian ensèn
 Ami que se pòu pas mai l'èstre !
 Es éu qu'amè lou bèu proumié
 Li bèu proumié vers que piéutave,
 Margarideto qu'acampave
 De-long dóu Riau, à Sant-Roumié.

— Saint homme que vous êtes ! vous voulez rire ? Il m'est avis que voilà des paroles bien ridicules. Allez ! allez ! les vieux pâtiront, et vous attendrez longtemps si vous attendez qu'ils reviennent.

Et nos gueusards se riaient de leur père.

— Père et mère alors mourront de la male mort, de la faim ? — Certes oui ! — Bien ! c'est assez : notre affaire est réglée. Adieu, vous reviendrez l'an prochain...

Un père, mes amis, nourrirait cent enfants ; cent enfants ne nourriraient pas un père !

1855.

LA TOURTERELLE D'ADOLPHE DUMAS

I

Oui, je te chanterai, moi aussi, je te chanterai, pauvre tourterelle ! qui t'a connue te pleure, oui, moi aussi, je te pleurerai,

Pauvre tourterelle ! Depuis vingt ans, ton maître et moi nous nous sommes connus, et depuis vingt ans nous sommes amis tellement qu'on ne peut l'être davantage !

C'est lui qui, le premier, aima les premiers vers que j'ai chantés, *Pâquerettes* que je cueillais le long du Rial, à Saint-Remy.

Èu de Paris, iéu de Prouvènço,
 Nous sian desempièi escouta ;
 De tout ço que l'un a canta,
 L'autre n'a garda souvenènço,

Poulido bèsti dóu bon Diéu,
 O, iéu peréu t'ai couneigudo :
 Un jour m'as fa la bèn-vençudo :
 Quau pòu te ploura mai que iéu ?

Quand, l'an passa, se reveguèron,
 Après s'èstre bèn tant languì !
 Pauro tourtouro, ères aqui
 Quand li dous ami s'embrassèron.

M'aviès jamai vist dins l'oustau,
 E pamens me recouneiguères ;
 Quau èro aqui ? lou devinères,
 Tre me veire sus lou lindau.

E trefouliguèron tis alo
 Quand nous veguères tresana ;
 Venguères, pèr me poutouna,
 Te pausa subre moun espalo.

Nous entendre te fasié gau !
 Tis iue de gènt beluguejavon,
 Enterin que cacalejavon
 Vers francés e vers prouvençau.

S'à nòsti plour, s'à noste rire
 Apoundiés toun doulènt murmur,
 Pauro tourtouro, ah ! de-segur,
 Deviés coumprene noste dire.

Lui de Paris, moi de Provence, depuis nous nous sommes écoutés ; de tout ce que l'un a chanté, l'autre a gardé la souvenance.

Jolie petite bête du bon Dieu, oui, moi aussi je t'ai connue : un jour tu m'as fait la bienvenue ; qui peut te pleurer plus que moi ?

Quand, l'an passé, ils se revirent, après une trop longue absence, pauvre tourterelle, tu étais là quand les deux amis s'embrassèrent.

Jamais encore tu ne m'avais vu dans ta maison, et pourtant tu me reconnus ; qui était là ? Tu le devinas dès que tu me vis sur le seuil.

Et tes ailes tressaillirent lorsque tu nous vis heureux ; tu vins, pour me baiser, te poser sur mon épaule.

Nous entendre te donnait joie ! Tes yeux humains pétillaient, pendant que chantaient vers français et vers provençaux.

Si à nos pleurs, si à notre rire tu mêlais ton dolent murmure, pauvre tourterelle, ah ! sûrement tu devais comprendre notre langage.

E de si bouco e de si man,
 A mi bouco, a mi man voulaves;
 Quand nous teisavian, souspiraves;
 Te teisaves quand parlavian.

E te pausères su 'no branco;
 E nous-autre disian de vers...
 Dins li fueio de l'aubre verd
 Vesiéu lusi toun alo blanco,

Pauro tourtouro! En te vesènt
 Quasimen me fasiés encreïre
 Qu'es Anacreon, noste rèire,
 Que t'avié mandado en presènt,

En presènt à l'urous Felibre,
 Au pouèto apensamenti,
 E que, de-countùnio, i'as di
 Ço que dis tant bèn dins si libre!...

II

Bèn! Adofe, perqu'es ansin,
 Perqué, dins noste paure mounde,
 Fau de plour avé noste abounde;
 Perqué fau que tout prengue fin;

Perqué fau qu'uno marrido ouro
 Vèngue ennegri lou pu bèu jour,
 Que se passigon lis amour,
 Que moron e flour et tourtouro,

Tène-te dounc counsouladis...
 E quau saup se s'èi pa'nvoulado
 Pèr t'adurre, dins ti niuechado,
 Lou rampau verd de Paradis?

Et de ses lèvres et de ses mains, à mes lèvres, à mes mains tu volais ; si nous nous taisions, tu soupirais ; tu te taisais quand nous parlions.

Et tu te posas sur une branche ; et nous disions des vers... Dans les feuilles vertes de l'arbre je voyais briller ton aile blanche,

Pauvre tourterelle ! A te voir tu me faisais croire que c'est Anacréon, notre aïeul, qui t'avait envoyée en présent,

En présent à l'heureux félibre, au poète mélancolique, et que c'est toi qui lui disais ce qu'il dit de si beau dans ses vers.

II

Eh bien ! Adolphe, c'est ainsi. Puisqu'il faut, dans ce pauvre monde, avoir chacun sa part de pleurs ; puisqu'il faut que tout plaisir prenne fin ;

Puisqu'il faut qu'une heure mauvaise vienne attrister un beau jour, que les amours se flétrissent et que meurent fleurs et tourterelles,

Tiens-toi donc consolé. Qui sait si elle ne s'est pas envolée pour t'apporter, la nuit, un rameau vert du Paradis.

LA ROSO

Ai vist la roso adematin
 Touto bello e fresco espendido.
 De-vèspre, l'ai visto passido!
 En aqueste mounde es ansin :
 Tout pren fin.

E sènt encaro bon la roso quand èi morto.
 O Crestian, quand la Mort t'emporto,
 Tu peréu laisses après tu
 Lou dous prefum de ti vertu.

1858.

A MADAMISELLE E. T***

QUE JOGO TANT BÈN DOU CLAVECIN

Quand sus lou clavecin vòsti det sautourlejon,
 Que, souto vòsti det, tant d'èr requis perlejon;
 E quand, de vous ausi, tóuti, sènso muta,
 Sian aqui davans vous que badan, espanta,
 Iéu lou sabe perqué, Felibresso amistouso,
 Aubouras amoundaut vosto caro amourouso,
 Sabe perqué 'pelis voste rire tant dous :

Es qu'un bèu cherubi descènd dóu cèu vers vous,
 Vous regardo emé d'iue que d'amour beluguejon,
 Et sus vous espendis sis alo que fouguejon.
 Em'aquel esperit vous parlas cor à cor,
 E sa bouco vous ris en vous disènt : Ma sor!

LA ROSE

J'ai vu la rose, ce matin, toute belle et fraîche épanouie. Ce soir, je l'ai vue flétrie ! En ce monde, il en est ainsi : tout prend fin.

Et elle sent encore bon, la rose, quand elle est morte.
O Chrétien, quand la mort t'emporte, toi aussi tu laisses après toi le doux parfum de tes vertus.

1858.

A MADEMOISELLE E. T***

QUI JOUE SI BIEN DU CLAVECIN

Quand vos doigts courent sur le clavecin, quand sous vos doigts perlent tant de mélodies exquisés, quand à vous écouter tous nous sommes là muets, éblouis, étonnés : moi je sais pourquoi, félibresse amie, vous levez vers le ciel votre visage amoureux, je sais pourquoi éclot votre rire si doux.

C'est qu'un beau séraphin descend du ciel vers vous, vous regarde étincelant d'amour et vous couvre de ses ailes brillantes. Avec cet Esprit vous causez cœur à cœur et sa bouche vous sourit en vous disant : Ma sœur. Il vous contemple, ô charmante jeune fille,

E de-longo vous bèlo, o galanto chatouno!
 E pièi de si poutoun vous fai uno courouno,
 E vous apren lis èr que canto en Paradis.

Enterin qu'en ausènt ço que l'ange vous dis,
 Richounejas candido, o gènto damisello,
 Quau poudrié jamai pinta coume sias bello!
 O, sias tant celestino, alor; Diéu talamen
 De grâci, de bèuta vous a larga l'abounde,
 Qu'à geinoum davans vous toumbarian!... E pamen,
 Sias rèn mai qu'un enfant d'aqueste paure mounde!
 1856.

LI CESE

I

Moun grand me disié qu'un vièi capelan
 Aurié bèn vougu vèire un merle blanc
 Avans de mourì. — Èro d'un bèl age :
 Sus l'esquino avié nòu crous, nounanto an!
 Pèr tóuti segur, ah! n'i 'aura pas tant.

Un grand jour de voto e de roumavage,
 — Cercavo toujour soun bèu merle blanc, —
 Coume èro Curat d'un pichot vilage,
 En cadiero mounto, e dis :

— Mis enfant!

Deo gratias! Diéu es un bon paire!
 Benesissen-lou, car tout ço qu'avèn
 Toumbo de si man, à-n-èu lou devèn.
 Mi cese m'an fa, — poudien pas miès faire, —
 Au mens d'un' quaranto... O benedicioun!

puis de ses baisers vous fait une couronne et il vous apprend les airs qu'il chante en paradis.

Tandis qu'en écoutant ce que l'ange vous dit vous souriez, candide, ô gente demoiselle, qui pourrait jamais peindre comme vous êtes belle ! Oui, vous êtes céleste, Dieu vous a donné grâce et beauté avec telle largesse qu'à genoux devant vous nous tomberions !... Et pourtant vous n'êtes rien qu'une enfant de ce pauvre monde.

1856.

LES POIS CHICHES

I

Mon grand-père me disait qu'un vieux curé aurait bien voulu voir un merle blanc avant de mourir. Il était d'un bel âge : sur le dos il avait neuf croix, nonante ans ! Bien sûr il n'y en aura pas autant pour tous.

Un jour de grande fête et de romeirage, il cherchait toujours son beau merle blanc, étant curé d'un hameau, il monte en chaire et dit :

— Mes enfants ! *Deo gratias !* Dieu est un bon père ! Bénissons-le, car tout ce que nous avons tombe de ses mains, à lui nous le devons. Mes pois chiches m'ont rapporté — ils ne pouvaient mieux faire — quarante pour un... O bénédiction ! du bien de Dieu ô sainte

O dóu bèn de Diéu santo prouvesioun !
 Fai grana li cese e viestis lis ile,
 Coume nous lou dis dins sis Evangile.

Diéu mando de bèn pèr que lou dounen :
 Dounarai mis cese, e ni mai ni men,
 Car li capelan, sian pas drut, pecaire !
 Se sias mis enfant, sias tóuti de fraire :
 Au doun avès dre, tóuti. Soulamen,
 — Vous prègue d'ausi moun resounamen : —
 S'ère dintre vous juste partejaire,
 Lou lot de cadun sarié pas bèn grand,
 Aurias maigro soupo e gaire de gran.
 Veici doune ço qu'èi : dounarai ma frucho :
 Uno grosso eimino e la cacalucho,
 Mai la gagnarés ! — Pèr la merita,
 Fau, — es de rigour, — èstre marida,
 Avé fa de-longo un urous meinage ;
 Fau, s'avès d'enfant, avé d'enfant sage ;
 S'èstre pas batu, s'èstre pas erida
 De prepaus que soun de gasto-mariage,
 E pas mai qu'acò. Vous ai tout après,
 Bèn ! aro, vejaun quau aura lou pres.

II

Pas-pulèu sourti de la santo messo :
 — A'n cop de martèu subre la cabesso,
 Lou paure Curat ! — Acò se falié
 Lou metre à Sant-Pau ! * Es uno foulié !
 — M'enganc belèu, e pamens lou crese :
 Diéu farié bèn mies de garda si cese
 Que d'en prouvesi Moussu lou Curat !

* A Sant-Roumié, noumon *Sant-Pau* l'establimen ounté enbarron li fou.

provision ! Il fait grener les pois et vêt les lys, comme il nous le dit dans son Évangile.

Dieu envoie du bien pour que nous le donnions : je donnerai mes pois, et ni plus ni moins, car les prêtres, hélas ! nous ne sommes pas riches ! Puisque vous êtes mes enfants, vous êtes tous des frères, et, tous, au don vous avez même droit. Seulement, — je vous prie d'ouïr mes raisons, — si je faisais entre vous un juste partage, le lot de chacun ne serait pas gros, vous auriez maigre soupe et peu de grains. Voici donc ce que j'ai décidé : je donnerai ma récolte, une grosse émine et le surplus ; mais il faut qu'elle soit gagnée : pour la mériter, il faut, — c'est de rigueur, — être marié, avoir fait toujours un ménage heureux ; il faut, si vous avez des enfants, avoir des enfants sages, ne s'être pas battus, ne s'être pas écrié des propos qui sont des gâte-mariage, et pas plus que ça. Je vous ai tout dit : maintenant voyons qui aura le prix.

II

Pas plus tôt sortis de la sainte messe :

— Il a un coup de marteau sur la caboche, le pauvre curé.

— S'il fallait le mettre à saint-Paul ! C'est une folie !

— Je me trompe, peut-être, mais je crois que Dieu ferait mieux de garder ses pois que d'en approvisionner monsieur le curé !

— Es pas tant ascla que vous sèmblo l'èstre,
 Un autre disié. Segur èi lou mèstre
 De douna sa frucho... e la gardara !
 E m'es bèn avis que res n'en aura
 Uno endigestioun. — Lou Curat vòu rire..
 E cadun ansin fasié sa moucioun :
 — Iéu dise que si ! — Te dise que noun ! —
 Mai parlaren pas de tant d'òupinioun,
 Car sarié trop long de vous lou redire.

III

Noste capelan esperè long-tèm
 Pèr vèire veni quauque pretendènt,
 Fuguèsse-ti meme uno pretendènto...
 A la fin pamens s'asardè Leloun,
 Fidèlo mouié dóu brave Pauloun :
 Un pau pico-pebre, oh ! mai, avenènto !
 Un nas arrogant, em'un teta-dous!...
 E pamens rendié soun Pauloun urous...

— Es tu, perdigau ? ié diguè lou prèire.
 Devinave bèn que vendriés me vèire,
 Car, Pauloun e tu, vivès, vous amant,
 D'acord coume soun dous det de la man !
 Vous ai toujours vist tau qu'aro vous vese.
 Ah ! de tout parèu n'en diriéu pas tant !
 Pos alesti l'oulo, e vaqui li cese.

— Es verai qu'acò nous ajudara,
 Ie respond Leloun en clinant la tèsto.
 Sian pièi pas tant drut, Moussu lou Curat !
 Pamens sian galoi... Que sièr de ploura ?
 Me parlas d'amour ? n'en avèn de rèsto :
 Se quaucun venié nous n'en emprunta,

— Il n'est pas si fêlé qu'il vous semble l'être, disait un autre. Assurément, il est maître de donner sa récolte, mais il la gardera ! et m'est avis que personne n'en aura une indigestion. Le curé veut rire... Et chacun ainsi tenait son propos. — Moi je dis que si ! — Moi je dis que non ! — Mais nous ne parlerons pas de tant d'opinions ; ce serait trop long à redire.

III

Notre curé attendit longtemps pour voir venir quelque prétendant, fût même une prétendante.. A la fin, pourtant, se hasarda Lelon, fidèle moitié du brave Paul, un peu pointue, oh ! mais avenante ! un nez arrogant avec un parler mielleux. Elle rendait, pourtant, son Paul heureux...

— C'est toi, perdreau ? lui dit le prêtre, je devinais bien que tu me viendrais voir, car Paul et toi, vous vivez, vous aimez, et d'accord comme sont deux doigts de la main ! Je vous ai toujours vus tels que je vous vois maintenant. Ah ! je n'en dirais pas autant de tous les couples ! Tu peux préparer la marmite, et voici les pois.

— Il est vrai que cela nous aidera, lui répond Lelon, inclinant la tête ; nous ne sommes pas riches, monsieur le curé ! cependant, nous vivons joyeux... A quoi bon pleurer ? Vous me parlez d'amour : nous en avons de reste ; si quelqu'un venait nous en emprunter, nous lui en céderions la grosse moitié. Il y en aurait

N'i'en remetrian la grosso mita.
 N'i'aurié proun encaro, emai pau n'aguèsse,
 Pèr flouri la vido, e basto durèsse !
 Siéu femo, éu es ome, e viven d'acord !
 Avèn dous nistoun : un pichot que teto,
 Emé pièi Rousset, que s'envai souleto...
 E'n amant la vido, esperan la mort.

— Parles coume un libre, as bouqueto d'or !
 Parlo bèn, fai miés, ma bravo Leleto.
 As gagna li cese !... Ounte vejaren
 L'eimino e lou rèsto ? — Ai uno serviето...
 — Bessai sara 'strecho, — Eh bèn ! tournaren,
 E faren dous viage. — Es uno saqueto
 Que te falì' adurre. Acò 's pas proun grand.
 Quand lou sarié proun, — subre lou poustan
 Vejaren li cese, e barrularan.

— Avès bèn resoun !... Que voulès ie faire?...
 Me l'a di, moun ome, e l'ai manda jaire :
 Me l'a tourna dire, e l'ai encagna,
 Mai tant qu'à la fin m'anavo mougna :
 Es viéu coume l'ambre, e iéu siéu testardo !
 S'aguèsse un bacèu, l'aviéu bèn gagna,
 E n'auriéu rèn di, car quau l'a lou gardo :
 Es un mau de chin.

Lou Curat alor :

— Ma migo, diguè, sias pa 'sta d'acord ?
 E i'as tant fa au nas mounta la moustardo
 Que, d'encaro un pau, lou brave Pauloun
 Em'un viragaut moucavo Leloun ?
 Eh bèn ! en counsciènci èi juste que pese
 E toun testardige, e lou moustachoun
 Qu'anavo toumba sus ta gauto. Adouc,
 Leloun, moun enfant, laissez aqui li cese !

encore assez, quoiqu'il y en eût moins pour fleurir la vie, et plutôt à Dieu que cela durât ! Je suis femme, il est homme, et nous vivons d'accord ! Nous avons deux enfants : un petit qui tette, et Rousset qui marche seule... Et en jouissant de la vie, nous attendons la mort.

— Tu parles comme un livre, tu as bouche d'or ! Parle bien, agis mieux, ma bonne Lelette ; tu as gagné les pois !... Où viderons-nous l'émine et le reste ?

— J'ai une serviette. — Il me semble qu'elle sera étroite. — Eh bien ! nous reviendrons, et nous ferons deux voyages. — C'est un petit sac qu'il fallait apporter, cette serviette n'est pas assez grande, et le serait-elle assez, nous viderons les pois sur le plancher et ils rouleront.

— Vous avez raison ! Que voulez-vous y faire ? Mon homme me l'a dit, et je l'ai envoyé se promener ; il me l'a redit, mais j'ai tenu bon, et tellement qu'il allait me battre. Il est vif comme l'ambre, et je suis têtue. S'il m'avait donné un soufflet, je l'aurais bien gagné, et je n'aurais rien dit, car qui l'a le garde : c'est un mal de chien.

Le curé alors : — Ma mie, dit-il, vous n'avez pas été d'accord ! et tu lui as si bien fait monter la moutarde au nez qu'il s'en est fallu de peu que le brave Paul n'étourdit Lelon avec une gifle ? Eh bien ! en conscience, il est juste que je pèse et ton entêtement et le soufflet qui allait tomber sur ta joue. Donc ; Lelon, mon enfant, laisse là les pois !

IV

Se devino proun quau fuguè candi !...
 Un autre parèu aguè-ti la frucho,
 L'eimino de cese e la cacalucho ?
 Vous lou diriéu bèn, mai me l'an pas di.

1858.

PÈR PAULOUN GIERA

QUAND SE MARIDÈ 'MÉ MARIÒ CEALIS

Bèu nòvie, as un mestié que vau mai que lou miéu,
 Un travai acampa de la man dóu bon Diéu :
 As mai d'encartamen que ço que n'en pos faire !
 E, ço que vau bèn miéu,
 As un tresor de maire ;
 As dous ange pèr sorre, as un bijout de fraire.
 De-qu'as mai ? — A la vilo un oustau bèn-fasènt,
 E, meraviho dóu vilage,
 As, au pèd de la colo, un castelet plasènt,
 Escoundu coume un nis souto lou verd fuiage.
 De-qu'as mai ? — Un vòu benesi,
 Uno galoiso ribambello
 D'ami, que, se falié, pèr te faire plesi,
 Anarien dins lou cèu te ie cucie d'estello.

Aviés aqui, Pauloun, de-que la passa bello !
 Aviés bono velo e bon vènt,
 E n'ères pas urous ! D'ounte tron acò vèn ?
 Vèn qu'en chasque toupin fau uno curbecello :
 Diéu, que saup ço que fai, vòu qu'acò siegue ansin
 Pèr lis ome.... e pèr li toupin !

IV

On devine bien qui fut étonné!... Un autre couple eut-il la récolte, l'émine de pois et puis le surplus? Je vous le dirais bien, mais on ne me l'a pas dit.

1858.

POUR PAUL GIÉRA

QUAND IL SE MARIA AVEC M. C.

Beau fiancé, tu as un métier qui vaut mieux que le mien, un travail amassé par la main du bon Dieu ; tu as plus d'archives que ce que tu n'en peux faire ; et, ce qui vaut bien mieux, tu as un trésor de mère, tu as deux anges pour sœurs, tu as un bijou de frère. Qu'as-tu encore ? — A la ville une maison hospitalière et, merveille du village, tu as, au pied de la colline, un castelet charmant caché comme un nid sous les vertes feuilles. Qu'as-tu encore ? un essaim béni, une gaie ribambelle d'amis, qui, s'il le fallait, pour te faire plaisir, iraient dans le ciel t'y cueillir des étoiles.

Tu avais là, Paul, de quoi la couler douce. Tu avais bonne voile et bon vent, et tu n'étais pas heureux ! D'où diable cela vient-il ? Cela vient de ce qu'à chaque pot il faut son couvercle. Dieu, qui sait ce qu'il fait, veut qu'il en soit ainsi, pour les hommes... comme pour les pots.

Vaqui perqué, Pauloun, toun amo rouvihavo ;
Risiés que d'uno gauto, e toun cor barbelavo :

Avié la pepido d'amour !

Tambèn, pecaire ! niuech-e-jour,
— Èro uno pieta ! — souspiravo.

Fau pièi tout dire : avié pas tort,
Car es brave, malan de sort !

Quand avès, pèr pousqué vous leva de dessouto,
De pan sus la paniero e de vin dins la bouto,

E.... quàuqui clot de louvidor,

Es brave d'abéura soun cor ;

D'avé pèr siblarello uno jouino femeto

Que, souto l'ive de Diéu, galanto e risouletto,

Vous fai béure à la gargaletto ;

E que, quand pièi n'en avès proun,

Pauso la coucourdetto,

E passo sa maneto

Souto voste mentoun !

Doune que toun amo rouvihavo,

Toun cor de la set barbelavo.

N'en dourmiés plus : o, se dourmiés,

Dins ti pantai flouri, vesiés

Uno Avignounenco graciouso,

Douço e gènto, e peréu bono coume lou pan,

Te rire, avenènto amourouso,

E te veni davan,

Crentouso,

En te pourgènt la man.

Aquelo man, tant fino e tant revassejado,

Em'afecioun l'as agantado,

E pèr jamai plus la quita ;

Sus toun pitre esmougu l'as tant pièi mai sarrado !

Rises aro, gusas, rises di dous cousta :

Voilà pourquoi, Paul, ton âme se plaignait ; tu ne riais que d'une joue, et ton cœur avait soif : il avait la pépie d'amour ! Aussi, nuit et jour, il soupirait. C'était pitié !

Il faut, puis, tout dire : il n'avait pas tort, car il est agréable, malan de sort ! quand vous avez, pour pouvoir vous lever de dessous, du pain dans la huche, du vin dans le tonneau et quelques piles de louis d'or, il est agréable d'abreuver son cœur ; d'avoir pour vous pousser à boire une jeune femme qui, sous l'œil de Dieu, gaie et riense, vous fait boire à la régälade ; et qui, quand vous en avez assez, pose la gourde, et caresse de sa menotte votre menton !

Donc, ton âme se plaignait, ton cœur pantelait de soif, tu en perdais le dormir ; ou, si tu dormais, dans tes rêves fleuris, tu voyais une fille d'Avignon, douce et gente, et bonne comme le pain, te sourire, avenante amoureuse, venir au devant de toi, timide, en te tendant la main.

Cette main, si fine et tant rêvée, tu l'as saisie avec ardeur et pour ne plus la laisser ; sur ta poitrine émue tu l'as serrée longuement ! Tu ris maintenant, gueusard, tu ris des deux joues : ce qui était ton rêve est

Ço qu'èro toun pantai vuei es la verita.
O boustre de Pauloun, queto bello journado!

Eh bèn! pèr qu'es tira, bevès, parèu urous,
D'aquéu vin dis amour qu'a tant lou teta-dous!
 Quand fuguèsse un pau capitous,
 Bevès dur, bevès à rasado!
 Anen, d'aut! fugués pas crentous,
 Enebrias-vous!

E pièi, dins quàuquis an, paure celibatàri,
 Se siéu pas mort à l'espitau,
Vous farai mai de vers courous e fouligaud.
N'ai deja dous de lèst, o moun brave noutàri!
 Ause-lèi, que te faran gau :
— Pauloun es gras à lard, a counceigu soun mau,
E vuei quatre touset barboton dins l'oustau.

Bèucaire 1854.

LA ROSO E LA MARGARIDO

LA MARGARIDO.

De moute vèn que sias tant apensamentido?
En que sounjas aqui? Sèmblo que sias en dòu.
Perqué penjas lou front coume s'erias passido,
O rèino! vous que sias tout-bèu-just espendido?

LA ROSO.

Escoute la cansoun dóu tèndre roussignòu.

LA MARGARIDO.

E coume la trouvas?

aujourd'hui la réalité. O luron de Paul, quelle belle journée !

Eh ! bien, puisqu'il est tiré, buvez, couple heureux, ce vin des amours à si doux têter ! et même s'il est capiteux, buvez dur, buvez à rasade ! Allons ! ne soyez pas craintifs, enivrez vous !

Et moi, dans quelques années, pauvre célibataire, si je ne suis pas mort à l'hôpital, je vous ferai encore des vers ; j'en ai déjà deux de prêts, ils te feront plaisir : écoute les, mon cher notaire :

« Paul a connu le remède à son mal, il est gras à lard et aujourd'hui quatre *tousets* * barbottent dans la maison. »

1854.

LA ROSE ET LA MARGUERITE

LA MARGUERITE.

D'où vient que vous êtes si pensive ? à quoi songez-vous là ? Il semble que vous êtes en deuil. Pourquoi pencher le front comme une fleur flétrie, ô reine, vous qui êtes à peine épanouie ?

LA ROSE.

J'écoute la chanson du tendre rossignol.

LA MARGUERITE.

Et comment la trouvez-vous ?

* *Touset*, en provençal, signifie en même temps petit garçon et petit canard.

LA ROSO.

Bello, e n'en siéu ravidò !

Mai es-ti pas peecat, digo-me, margarido,
Que su'quelo piboulo, un vòu de passeroun
Meselon si laid piéu-piéu en aquelo cansoun ?
S'entend qu'éli... Boudiéu ! m'enfèton, li bramaire !

LA MARGARIDO.

Hoi ! perqué voulès pas que digon sa leiçoun ?
S'èi sa musico, acò, n'an pas tort, li piéutaire !
Aquélis auceloun fan ço que podon faire.
Ansin lou vòu, Madamo, Aquéu qu'es amoundaut.

L'ome, l'astre, l'agnèu, l'abiho, la reineto,
Lis uiau e li tron, lou zounzoun dóu mouissau,
Lou verme, la cigalo e la catarineto,
L'aragno, lou tavan, lou roussignòu gentiéu,
L'ile e lou panicaut, lou chaine e la caneto,
Lou grihet souto l'erbo e l'aiglo dins li niéu,
La grand mar e si pèis, e l'aigo de moun riéu,
Emé lou passeroun redison : Glòri à Diéu !
A Diéu, qu'a fa la roso e la margarideto !

Alen, 1851

LA VACO DE LA VÉUSO

I

Lipo, lipo mi man, o ma bello Rousseto !
Fau doune que nous quiten e que rèste souleto,
Souleto pauro véuso, em'un paure ourfanèu
Qu'as nourri mai que iéu dóu la de ti mamèn !

LA ROSE.

Belle, et j'en suis ravie ! mais, n'est-ce pas péché, dis-moi, marguerite, que sur ce peuplier un vol de moineaux mêlent leur pépiement à cette chanson ? On n'entend qu'eux ! Ils m'ennuient, les brailards !

LA MARGUERITE.

Et pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils disent leur leçon ? Si c'est là leur musique, ils n'ont pas tort de pépier ; ces oiselets font ce qu'ils savent faire. Ainsi le vent, madame, Celui qui est là haut.

L'homme, l'astre, l'agneau, l'abeille, la rainette, l'éclair et le tonnerre, le bourdonnement du moucheron, le ver de terre, la cigale et la coccinelle, l'araignée, le bourdon, le rossignol gentil, le lis, le panicaut, le chêne, le roseau, le grillon sous l'herbe et l'aigle dans les nues, la grande mer et ses poissons, et l'eau de mon ruisseau avec le passereau disent : Gloire à Dieu ! à Dieu qui a fait la rose et la marguerite.

1851.

LA VACHE DE LA VEUVE

I

Lèche, lèche ma main, ô ma belle Roussette ! il faut donc nous quitter et que je reste seule, seule pauvre veuve, avec un pauvre orphelin que plus que moi tu as nourri du lait de tes mamelles. Le jour, jour de

Lou jour, jour de malur ! que pleguèron lou paire,
 Perqué pleguèron pas Pourfanèu e la maire?...
 T'enmandan, èi verai ! mai nous vogues pas mau :
 Dempieï que Diéu m'a pres lou cepoun de l'oustau,
 Dins l'oustau 'mé lou dòu la fam èro vengudo,
 Lou sables ! e vaqui perqué iéu t'ai vendudo.
 Proun toun la pèr nous-autre es esta móusegu !
 Se d'autre van te móuse, èi que Diéu l'a vougu :
 Avian plus ges de pan, plus ges sus la paniero !
 E pèr toun vièure, rèn, plus rèn dins la feniero !
 Tambèn de mai en mai, pauro, demenissiés.
 Aviés rèn dins ta grùpio, e jamai te plagnés !
 Vincèn vai te mena, ma bravo, vers toun mèstre,
 Qu'es uno crèmo d'ome, e drut : poudras bèn i'èstre.
 Ah ! s'an pas siuen de tu, Rousseto, lou saubrai :
 L'anarai vers toun mèstre, e ie reproucharai...
 Lipo, lipo mi man, o ma bello Rousseto !
 Fau dounc que nous quiten e que rèste souleto !...

II

Vaqui ço que la véuso à sa vaco diguè.
 Pièi de soun establoun Rousseto sourtiguè.
 Èro apensamentido, e tristo relucavo :
 Aurias di que sabié tout ço que se passavo !

Es alor que Vincèn, e la vaco, e lou chin,
 Dóu Mas dis Agroufioun prenguèron lou camin :
 E la véuso, espantado au lindau de la porto,
 Li regardè parti, palo coume uno morto !

malheur, où l'on ensevelit le père, pourquoi n'a-t-on pas enseveli la mère et l'orphelin ? Nous te renvoyons, c'est vrai, mais, ne m'en veuille pas. Depuis que Dieu m'a pris le soutien de la maison, avec le deuil, dans la maison, la faim était entrée, tu le sais ! et voilà pourquoi je t'ai vendue. Assez longtemps ton lait a été trait pour nous ! si d'autres vont te traire c'est que Dieu l'a voulu : nous n'avions plus de pain dans la huche, et pour te nourrir plus rien dans le fenil ! Aussi tu dépérissais chaque jour, hélas ! Tu n'avais rien dans ta crèche et tu ne te plaignais jamais ! Vincent va te mener chez ton maître qui est un bien brave homme, et riche : tu y seras bien sans doute. Ah ! si l'on n'a pas soin de toi, Roussette, je le saurai, j'irai chez ton maître et je le lui reprocherai.

Lèche, lèche mes mains, ô ma belle Roussette. Il faut donc nous quitter et que je reste seule !

II

Voilà ce que la veuve à sa vache disait. Puis de son étable Roussette sortit. Elle était morne et, triste, regardait, la tête basse. On aurait dit qu'elle savait tout ce qui se passait.

C'est alors que Vincent et la vache, avec le chien, du Mas des Cerisiers prirent le chemin : et la veuve, muette au seuil de la maison, les regarda partir pâle comme une morte !

LOU VIN CLARET

A J.-B. GAUT

I

Moun bèl ami de Diéu, quant de fes me sién di :
 — Pèr fusteja de vers fau èstre un abesti,
 E subre-tout de vers en lengo prouvençalo,
 La lengo di pacan, qu'èi tant rufo e tant salo !
 Jargoun espeiandra que, dins vint an d'eici,
 Res ausara parla, res poudra plus ausi.
 Encaro passarié s'escriviés à la grando,
 Coume noste ami Gaut, de vers lisc e coussu,
 Fa dins la lengo di moussu,
 La bello lengo franchimando !

Quand acampes de mot, quand lis as enfiela,
 E pièi entarra dins de libre
 Que n'en plegon de pebre, o moun paure Felibre !
 Quand pèr pau dire as tant parla,
 Sies-ti pu gras, vejan ! Qu'un tron cure la rimo,
 E l'ase sournaru qu'à la bousca s'escrimo !

Fasès de vers, emai fugon bèn adouba,
 Quau dira *bi*, quau dira *ba* ;
 Aquest atrouvara li rimo meigrinello ;
 S'avès un brisoun d'or, dira qu'ès de letoun.
 Un autre, escupissènt sa lagno renarello
 Subre vòsti pàuri cansoun,
 Dira qu'avès manca lou toun,
 Qu'en cantant coume uno carrello,
 Fasès li vers à còp de poung,

LE VIN CLAIRET

A J.-B. GAUT

I

Mon bel ami de Dieu, combien de fois je me suis dit : Pour ciseler des vers il faut être un naïf, et surtout des vers en langue provençale, la langue des manants qui est si rude et si sale ! patois déguenillé que, dans vingt ans d'ici, personne n'osera plus parler, personne ne voudra plus ouïr. Passe encore si tu écrivais en un style élevé comme notre ami Gaut, des vers bien figolés et cossus, faits dans la langue des messieurs, la belle langue française !

Quand tu cueilles des mots, quand tu les as enfilés et puis entassés dans des livres dont on plie du poivre, ô mon pauvre félibre ; quand tu as tant parlé pour dire si peu de chose, en es-tu plus gras, voyons ! Le diable emporte la rime et l'âne revêche qui s'entête à la chercher !

Faites-vous des vers ? même s'ils sont bons l'un dira *bi* et l'autre *ba*. Celui-ci trouvera les rimes maigres ; si vous avez un brin d'or, il dira que c'est du clinquant. Un autre, déversant sa bile sur vos pauvres chansons, dira que vous avez manqué la note, qu'en grinçant comme une poulie, vous faites les vers à coups de poing ou que vous battez l'eau avec un bâton ! Et vous restez étonnés, ahuris comme un

O fuitas l'aigo em'un bastoun !
 E demouras candi, nè, coume, dins lou round,
 Un luchaire qu'a lou dessouto !...
 Tout acò sarié que mié mau,
 Mai li vers soun de flour qu'embelisson la routo
 Que tant n'en meno à l'espitau !... —

O, vaqui, moun bon ami Gaut,
 Ço que souvènt me dise ; e·pamens... Mai escouto :

II

Peiret, un brave mestierau...
 Brave, noun ! avié 'n gros defaut :
 Que trop la fiolo lou tentavo,
 Aubouravo lou couide, e, de-fes, s'encoucavo.
 Es alor que l'èro brutau !
 La malamagno èro à l'oustau,
 E lou travai perequitavo.

Malur quand uno fes l'ome se bouto en trin
 D'ama lou teta-dous d'aquéu gusas de vin !
 De liuen en liuen d'abord cargo sa miejo guèto ;
 Pièi, quand lou vin dis o, pòu pas dire de noun,
 De miejo qu'èi la fai coumplèto,
 Tant que, tóuti li jour, ie passo lou geinoun !
 La femo de Peiret de-longo s'enquêtavo,
 E de-longo ie prejitavo ;
 Coume en cadiero un capclan,
 Sermounavo, pecaire ! e se despoutentavo :
 — Pieta pèr iéu..., pèr tis enfant !
 Vos dounc que creben de la fam !... —
 Disié tant bèn, Susoun, e n'en disié bèn tant,
 E bèn tant se desgounfounavo,
 Picant di pèd, jounènt li man,
 Que l'embriago n'en plouravo !

lutteur terrassé dans l'arène. Tout cela ne serait que demi-mal, mais les vers sont des fleurs embellissant la route qui en mène tant à l'hôpital !...

Oui, mon bon ami Gaut, voilà ce que souvent je me dis ; et cependant... Mais, écoute :

II

Pierret, un brave homme d'ouvrier.... brave homme, non ! il avait un gros défaut : la bouteille trop le tentait, il aimait à lever le coude et parfois se soulait. C'est alors qu'il était brutal ! La dispute était à la maison, et le travail souffrait.

Quand une fois l'homme se met en train d'aimer le têter-doux de ce gueusard de vin, malheur ! De loin en loin il prend sa demi-guêtre *, puis, quand le vin dit oui, il ne peut dire non ; de demi qu'elle est il la fait complète, bien tant qu'elle dépasse le genou. La femme de Pierret sans cesse s'inquiétait, et comme un curé en chaire, elle sermonnait sans cesse, hélas ! à y perdre ses forces : Pitié pour moi..., pour tes enfants ! Tu veux donc que nous mourions de faim !... Suzon parlait tant et si bien, elle se mettait en si juste colère, frappant du pied, joignant les mains, que notre ivrogne en pleurait !

* Prendre sa guêtre, se souler

— Pis de Cifèr, fasié, moustre de vin ! capoun !
T'embarre dins lou vèntre e mountes à la tèsto !

Te fugirai coume la pèsto !

Que lou proumié got pur qu'avalarei, Susoun,
Me trosse coume la pouisoun ! —

Aco 's bèn di, mai fau lou faire !...

Un bèu jour Peiret lou faguè,

Valènt-à-dire que beguè

D'aigo, forço, e de vin, bèn gaire.

De vue jour noun s'embriaguè.

Bateja soun vin, que suplice !

Béure serma, que sacrifice !

De gau trefoulissié Susoun,

En vesènt, emé d'aigo tencho,

Soun ibrougnasso bagna l'encho.

Ah ! n'en vos alor de poutoun !

Ah ! Peiret, n'en vos de brassado !

Finalamen uno vesprado,

Vous atroubarés que Peiret

Passè davans lou cabaret :

Ai ! es eici que sian ! L'amistous jus de souco

Le vèn tant gatiha la bouco

Que noste penitènt sènt flegi si jarret.

Intres ? intraras pas ?... Au lindau de la porto,

S'aplanto..., viro brido, e part coume un ascla :

Sèmblo qu'un fouletoun l'emporto !

— Quand l'ase vòu pas béure, avès bèu à sibla,
Se dis éu à-n-éu meme. As gagna la bataio.

Sies pa 'no femeto, Peiret :

Fugues fièr de pourta li braio !

Anen ensèn, moun ome, anen au cabaret,

Vène, e te pagarai fuieto de claret :

Fau bèn paga quau bèn travaio.

Pissat de Lucifer, disait-il, monstre de vin, capon ! je t'enferme dans le ventre et tu montes à la tête ! Je te fuirais comme la peste ! Que le premier verre que j'avalerais, Suzon, me torde comme le poison !

Cela est bien dit, mais il faut le faire !... Un beau jour Pierret le fit, c'est-à-dire qu'il but de l'eau, beaucoup, et du vin, fort peu. De huit jours il ne se soula. Baptiser son vin, quel supplice ! Boire trempé, quel sacrifice ! Suzon tressaillait de joie en voyant son ivrogne se mouiller le gosier avec de l'eau rougie. Ah ! en veux-tu des baisers, alors ! Ah ! Pierret, en veux-tu des embrassades !

Finalement, il se trouva qu'un soir, Pierret passa devant le cabaret ; hélas ! c'est ici le moment. Le doux jus de la vigne vient tant lui chatouiller la bouche que notre pénitent sent ses jarrets fléchir. Entres-tu ? n'entres-tu pas ?... Au seuil de la porte il s'arrête... soudain il tourne bride et s'enfuit comme un fou ; il semble qu'un tourbillon l'emporte !

« Quand l'âne ne veut pas boire, vous avez beau siffler, se dit-il. Tu as gagné la bataille, tu n'es pas une femelette, Pierret, sois fier de porter les culottes ! Allons ensemble, mon homme, allons au cabaret, viens, et je te paierai demi-bouteille de claret : Il faut bien payer qui bien travaille. »

Lou claret èro bon, e Peiret n'en beguè
 Fuieto, pièi pechié, tant qu'à la fin carguè
 La cigalo,
 E coume un lignou s'empeguè !

MOURALO :

Ai ! ai ! pàuri de nous ! quau a begu béura ..
 Quau a fa de vers n'en fara.

1857.

BON AN

A JAN REBOUL EM'A JULI CANOUNGE

Nosto amigueta, vin d'elèi,
 Au mai es bon, dóu mai es vièi !
 A bèu douge an nosto boutiho.

Nosto boutiho es Fado e fai de meraviho :
 Quand n'en béurian cènt an, dóu mai n'en choumlaren,
 O mi nòblis ami, jamai l'agoutaren !

Reviscoulo dounc ti bevèire,
 Raio, raio, o bon vin que gathes lou cor !
 Quand n'i'en a plus, n'i'a mai. Longo-mai, o tresor !
 Longo-mai, vin de Diéu, rigues dins noste vèire !

Jour de l'an 1861.

Le claret était bon et Pierret en but demi-bouteille, puis bouteille entière, bien tant qu'à la fin il en prit la cigale (*) et comme un ligneul s'empoissa (**).

MORALE

Hélas! hélas! pauvres de nous! qui a bu boira...
Qui a fait des vers en fera.

1857.

BONNE ANNÉE

A JEAN REBOUL ET A JULES CANONGE.

Notre amitié est vin de choix : plus il est vieux,
meilleur il est ! Elle a bien douze ans notre bouteille.

Notre bouteille est Fée, elle accomplit des mer-
veilles. En boirions-nous cent ans, en boirions-nous
davantage, ô mes nobles amis, que jamais nous n'en
verrons la fin.

Ravive donc tes buveurs, coule, coule, ô vin qui
caresses le cœur ! Quand il n'y en a plus, il y en a
encore. A jamais, ô trésor, à jamais, vin de Dieu, ris
dans notre verre !

1^{er} de l'an 1861.

(*) Prendre la cigale, se soûler.

(**) Même signification.

LOU SOULIÉ 'MÉ LA GROULO

Lou soulié d'uno damisello
 Drudo e glourioso autant que bello,
 — Es dire que noste escarpin
 Èro coussu, lusènt e fin, —
 Un matin, s'atrouvè nas à nas, dins un caire,
 Em'uno groulo que, pecaire!
 Èro aqui, iéu noun sai ni coume ni perqué.

Devinas bèn qu'aquelo vesinanço
 Fuguè lou crèbo-cor de noste ferlouquet :
 Vous atrouvarés dounc que boufre d'arrouganço,
 Subran noste Moussu l'agarriguè : — Mai que?...
 — Èro dóu tèms, vesès, que li soulié charravon :
 Aquéli que li courduravon
 N'en devien saupre long!... — mai que? coume se fai
 Qu'auses te fringouia contro iéu, salo groulo ?
 As de segur perdu la boulo !
 Vai-t'en, que fas escòr e me portes esfrai !
 E sèntes qu'empouisounes ! puai !
 Vai, chauchoun, vai is escoubiho !

— Quand lou jouine aguè di, nosto vièio chauchoun
 Repliquè si quatre resoun,
 E semblè, tant li cavè foun,
 Qu'avié fa sa filousouffio :

— Ah! sariéu vosto grand ! Mai dóu tèms qu'ère fiho,
 Ère caussuro facho au tour.
 Talo que me vesès, esbrihaudère un jour
 Sus un petoun tant prim qu'èro uno meraviho !
 Bèn tant que lou vòu dis Amour,

LE SOULIER ET LA SAVATE

Le soulier d'une demoiselle riche et vaniteuse autant que belle, — c'est dire que notre escarpin était cossu, fin et brillant, — un matin se trouva nez à nez, dans un coin, avec une savate, qui, pauvrete, était là je ne sais comment ni pourquoi.

Vous devinez bien que ce voisinage fut un crève-cœur pour notre freluquet. Il se trouva donc que, bouffi d'arrogance, notre monsieur soudain la provoqua : — Mais, dis donc, — c'était du temps où les souliers parlaient : ceux qui les cousaient devaient en savoir long ! — mais, dis-donc, comment se fait-il que tu oses te frotter contre moi, sale savate ? tu as perdu la tête ! va-t'en, tu m'écœures et tu me fais peur ! et ton odeur empoisonne, *puai !* va, souillon, va aux balayures !

— Quand le jeune eut parlé, notre vieille savate répliqua ses quatre raisons, et on aurait dit, tant elle les chercha profondes, qu'elle avait fait sa philosophie :

— Ah ! je serais votre mère-grand ! mais lorsque j'étais jeune, j'étais chaussure faite au tour ; telle que vous me voyez, j'ai brillé un jour sur un pied si mignon que c'était une merveille ! si bien que le vol des

En galejant foulastrejayo,
 Gai e riserèu, à l'entour
 De la Fado que me cargavo.
 Falié nous vèire, Mounseigneur !

Lou bonur èi bonur que quand es de durado !
 Pichot soulié de marouquin
 E gros soulié de couble eicavau prenon fin !
 Que voulès ie faire ? es ansin.
 Fuguère lèu passido e lèu acantounado !
 Courreguère à la davalado...
 Me rougnèron lis alo, e dóu pèd tant mignoun
 De Cendreleto, uno vesprado,
 Toumbère, pauro iéu ! en aquéu d'un souioun !
 Lou bonur èi bonur que quand es de durado.

Tu, jouine bartavèu, que me fas la bramado,
 Dins toun pounteficat, lusisses e fas gau :
 Pèr vèire moun malur me serves de mirau !
 Mai sounjo, sounjo, fouligaud,
 A ço que boui dintre toun oulo !

Encaro un mot : es lou darrié :
 Coume tu fuguère soulié,
 Coume iéu un jour saras groulo.

Amours folâtrait en badinant autour de la Fée qui me portait. Il fallait nous voir, Monseigneur!

Le bonheur n'est bonheur que quand il est durable. Petits souliers de maroquin et gros souliers de cuir, ici-bas prennent fin! Qu'y faire? c'est ainsi. Bientôt je fus flétrie et jetée dans un coin! Ce fut ma décadence. On me rognâ les ailes, et du pied si mignon de la Cendrillotte, un soir, pauvre de moi! je tombai à celui du souillon. Le bonheur n'est bonheur que quand il est durable.

Toi, jeune étourdi, qui m'insultes, dans ton pontificat, tu brilles et fais envie : pour voir mon malheur, tu me sers de miroir! mais songe, songe, jeune fol, à ce qui bout dans ta marmite.

Encore un mot, c'est le dernier : je fus soulier fin comme toi ; comme moi, un jour tu seras savate.

LI NOUVÈ



I

LI PIJOUN *

A A. DAU

I

M'es esta di qu'un enfantoun
 Qu'avié la tèsto bloundo,
 Qu'avié lis iue d'un angeloun
 Emé si ganto roundo,
 A sa maire disié :
 — Maire, meno-me-ié.

Ie vole ana, ma maire !
 Maire, iéu vole ana
 Vèire l'enfant qu'èi na
 Dins la grùpio, pecaire !

Tóuti li pastrihoun ie van,
 Cargon si bèlli braio ;
 S'aliscon pèr vèire l'enfant
 Qu'èi coucha sus la paio,
 Poulit éoume un soulèu !...
 Parten, anen-ie lèu.

Ie vole ana, ma maire !
 Maire, iéu vole ana
 Vèire l'enfant qu'èi na
 Dins la grùpio, pecaire !

* Èr que A. Dau a fa.

LES NOËLS



I

LES PIGEONS

A A. DAU

I

Il m'a été dit qu'un enfant qui avait la tête blonde, avec les yeux d'un petit ange et ses joues rondes, à sa mère disait : Mère, mènes-y-moi.

Je veux y aller, ma mère ! Mère, je veux aller voir l'enfant qui est né dans la crèche, pauvret !

Tous les petits bergers y vont, ils mettent leurs belles braies, ils se parent pour voir l'enfant qui est couché sur la paille, beau comme le soleil. Partons, allons-y vite.

Je veux y aller, ma mère ! Mère, je veux aller voir l'enfant qui est né dans la crèche, pauvret !

E lis ange soun descendu,
 La colo n'èro pleno :
 Noste pastre lis a 'ntendu
 Canta coume d'ourgueno ;
 Pièi an beisa li man
 D'aquéu poulit enfant...

Ie vole ana, ma maire !
 Maire, iéu vole ana
 Vèire l'enfant qu'èi na
 Dins la grùpio, pecaire !

Maire, pourten-ie moun vanoun,
 Uno de mi raubeto :
 Tremolo, dison, coume un jounc,
 E si man soun vióuleto !
 Sian au gros de l'ivèr,
 L'estable èi tout dubert.

Ie vole ana, ma maire !
 Maire, iéu vole ana
 Vèire l'enfant qu'èi na
 Dins la grùpio, pecaire !

Quand richounejo à soun enfant,
 Oh ! que la maire èi bello !
 Dison qu'aquéli dous front blanc
 An de trelus d'estello !
 Parten ! acò fai gau !
 Se fai fre, m'es egau,

Ie vole ana, ma maire !
 Maire, iéu vole ana
 Vèire l'enfant qu'èi na
 Dins la grùpio, pecaire !

Mai, que pourtarai au pichoun ?
 Qu'aurai dins ma saqueto ?

Et les anges sont descendus ; la colline en était remplie. Notre berger les a entendus chanter comme les orgues ; puis ils ont baisé la main de ce bel enfant...

Je veux y aller, ma mère ! Mère, je veux aller voir l'enfant qui est né dans la crèche, pauvret !

Mère, portons-lui ma courte-pointe avec une de mes petites robes : il tremble, dit-on, comme un jonc, et ses mains sont violettes. Nous sommes au gros de l'hiver, l'étable est tout ouverte.

Je veux y aller, ma mère ! Mère, je veux aller voir l'enfant qui est né dans la crèche, pauvret !

Quand elle rit à son enfant, oh ! que la mère est belle ! On dit que ces deux fronts blancs ont des rayons d'étoile. Partons ! c'est merveilleux ! S'il fait froid, peu m'importe.

Je veux y aller, ma mère ! Mère, je veux aller voir l'enfant qui est né dans la crèche, pauvret !

Mais, qu'est-ce que je porterai au petit ? Qu'est-ce

De mèu, mi bebèi, dous pijoun
 Em'uno fougasseto.
 E pièi à l'enfantoun,
 Iéu farai de poutoun.

Ie vole ana, ma maire !
 Maire, iéu vole ana
 Vèire l'enfant qu'èi na
 Dins la grùpio, pecaire !

A Jeuse peréu baiarai
 Mi perlo en cadeneto ;
 A si pèd m'ageinouiarai,
 Ie prendrai si maneto...
 Mountarai à chivau
 Sus l'ai o sus lou brau,

Ie vole ana, ma maire !
 Maire, iéu vole ana
 Vèire l'enfant qu'èi na
 Dins la grùpio, pecaire !

II

A l'enfant que pregavo ansin
 Respoundeguè sa maire :
 — O, partiren deman matin
 Sûs l'ase de moun fraire
 Pèr adoura 'mé iéu
 Jeuse, lou Fiéu de Dièu !

L'endeman adourèron
 L'Enfant Diéu, que dourmié...
 E sus lou rastelié
 Li dous pijoun voulèron.

que je mettrai dans ma sache ? Du miel, mes bijoux, deux pigeons, avec une galette. Et puis je ferai des baisers à l'enfant.

Je veux y aller, ma mère ! Mère, je veux aller voir l'enfant qui est né dans la crèche, pauvret !

A Jésus je donnerai aussi ma chaînette de perles ; à ses pieds je m'agenouillerai, je prendrai ses petites mains... Et je monterai à cheval sur l'âne ou sur le bœuf.

Je veux y aller, ma mère ! Mère, je veux aller voir l'enfant qui est né dans la crèche, pauvret !

II

A l'enfant qui priait ainsi sa mère répondit : Oui, nous partirons demain matin sur l'âne de mon frère. Tu adoreras avec moi Jésus, le Fils de Dieu !

Le lendemain ils adorèrent l'Enfant-Dieu, qui dormait... Et sur le râtelier les deux pigeons volèrent.

II

LA CROUS DE L'ENFANT JEUSE *

Ai ! ai ! moun Diéu ! lou pichot plouro ;
 Lou pichot plouro, es desoula ;
 Fai tintèino i'a mai d'uno ouro.
 La maire pòu plus l'assoula.

Mai qu'as, que te fas tant plouraire ?
 Moun bèl agnèu de paradis,
 Que vos ? Ames dounc plus ta maire,
 Qu'escoutes pas ço que te dis ? —

E sant Jousè, dins la boutigo,
 Fustejavo : èro soun mestié.
 Sa resso n'a pas l'enterigo,
 Es tout en aigo, lou fustié.

Vesént, lou baile, que Mario
 En van tintourlavo soun fiéu :
 — Pèr l'assoula, laissez, ma mio !
 Lou farai travaia 'mé iéu. —

E l'enfant ris : e vers soun paire
 Vèn, e fustejon tóuti dous...
 Jeuse, de qu'as tant gau de faire ?
 — Es uno crous ! es uno crous !...

Ai ! ai ! moun Diéu ! la Vierge plouro ;
 Soun cor de maire es desoula :
 Vèi deja la crous que s'aubouro,
 E soun fiéu, que i'èi clavela !

* Èr que A. Dau a fa.

II

LA CROIX DE L'ENFANT JÉSUS

Hélas ! mon Dieu ! le petit pleure ! Il se désole et pleure depuis plus d'une heure. La mère ne peut plus le consoler.

— Mais qu'as-tu à te faire pleureur ainsi ? Mon bel agneau de paradis, que veux-tu ? Tu n'aimes donc plus ta mère ? tu n'écoutes plus ce qu'elle te dit ? —

Et saint Joseph dans l'atelier charpentait : c'était son métier. Sa scie n'est point paresseuse, le charpentier est tout en eau.

Voyant, le père nourricier, que Marie en vain dorlotait son fils : — Pour l'apaiser, dit-il, amie, je le ferai travailler avec moi.

Et l'enfant sourit ; et vers son père il vient, et ils charpentent tous les deux... Jésus, que fais tu donc qui te rend si joyeux ? — C'est une croix ! c'est une croix !

Hélas ! mon Dieu ! la Vierge pleure ; son cœur de mère est désolé : déjà elle voit la croix qui se dresse, et son Fils qui y est cloué.

III

PARTÈNÇO PÈR L'EGITO *

SANT JOUSÈ.

Un ange aniuè m'a di
 Que nous falié parti;
 Un ange aniuè m'a di
 Que nous falié parti,
 E parti pèr l'Egito,
 Car dis enfant de la
 La vido pereclito :
 Li van escoutela !

LA SANTO VIERGE.

Coume ! t'escoutela,
 Moun paure agnèu de la !
 Coume ! t'escoutela,
 Moun paure agnèu de la !
 Ausarien pas lou faire :
 Lou coutèu, moun enfant,
 Rèn qu'en vesènt la maire,
 Ie toumbarié di man !

SANT JOUSÈ.

Li bourrèu soun esta
 Toustèms sènsò pieta !
 Li bourrèu soun esta
 Toustèms sènsò pieta !
 Tuarien lou Messio :
 Lèu-lèu ! escounden-lou ;

Èr : *En l'ounour de Sant Gèns.*

III

LE DÉPART POUR L'ÉGYPTE

SAINT JOSEPH.

Un ange, cette nuit, m'a dit qu'il nous fallait partir ;
un ange, cette nuit, m'a dit qu'il nous fallait partir,
et partir pour l'Égypte, car des enfants de lait la vie
est menacée : on doit les massacrer.

LA SAINTE VIERGE.

Quoi ! te massacrer, mon pauvre agneau de lait !
Quoi ! te massacrer, mon pauvre agneau de lait ! Ils
n'oseraient le faire : le couteau, mon enfant, rien
qu'en voyant la mère, leur tomberait des mains.

SAINT JOSEPH.

Les bourreaux ont été de tout temps sans pitié.
Les bourreaux ont été de tout temps sans pitié. Ils

Sauven l'agnèu, Mario,
De la goulo dóu loup !

LA SANTO VIERGE.

Eh bèn ! d'abord qu'es tau
L'ordre d'eilamoundaut ;
Eh bèn ! d'abord qu'es tau
L'ordre d'eilamoundaut,
De Diéu fau, que que coste,
Faire la voulounta.
An ! d'aut ! remercién l'oste
Que nous a recata.

SANT JOUSÈ A L'OSTE.

Un ange aniue m'a di
Que nous falié parti ;
Un ange aniue m'a di
Que nous falié parti...
La rènto de l'estable,
Segur la pagarian,
S'erian pas miserable
Coume vesès que sian !

L'OSTE A LA SANTO VIERGE.

S'aviéu, quand piquerias,
Couneigu quau erias,
S'aviéu, quand piquerias,
Couneigu quau erias,
Es pa' au jas, santo femo,
Qu'aurias fa veste enfant,
Mai sus ma brèssò memo,
Dins de linçòu bèn blanc.

SANT JOUSÈ.

Pèr ana mounte anan,
Nous faudra bèn un an !...

tueraient le Messie : vite, cachons-le, Marie, sauvons l'agneau de la gueule du loup.

LA SAINTE VIERGE.

Eh bien ! puisque tel est l'ordre d'en haut, eh bien ! puisque tel est l'ordre d'en haut, il faut, quelle qu'elle soit, faire la volonté de Dieu. Allons remercier l'hôte qui nous a hébergés.

SAINT JOSEPH A L'HÔTELIER.

Un ange cette nuit m'a dit qu'il nous fallait partir ; un ange cette nuit m'a dit qu'il nous fallait partir... La rente de l'étable, en vérité, nous la paierions si nous n'étions pas pauvres comme vous voyez que nous le sommes.

L'HÔTELIER A LA SAINTE VIERGE.

Si j'avais, quand vous heurtiez à ma porte, connu qui vous étiez, si j'avais, quand vous vous heurtiez à ma porte, connu qui vous étiez, ce n'est pas dans l'étable, sainte femme, que vous auriez fait votre enfant, mais dans ma couche même, et dans des draps bien blancs.

SAINT JOSEPH.

Pour arriver où nous allons, il faudra peut-être une

Pèr ana mounte anan,
 Nous faudra bèn un an!...
 Ma femeto èi lèu lasso...
 E moun plus gros chagrin
 Èi que more sus plaço,
 Au mitan dóu camin !

L'OSTE.

Moun Segne, se vous plai,
 Vau embasta moun ai ;
 Moun Segne, se vous plai,
 Vau embasta moun ai :
 Blanquet n'a ges de vice,
 Lou menan em'un fiéu ;
 Rendra 'ncaro un service
 A voste divin Fiéu.

LA SANTO VIERGE.

Co qu'i paure farés,
 Amount l'atroubarés ;
 Co qu'i paure farés,
 Amount l'atroubarés !
 Que Diéu, en recoumpènso,
 Benigue voste oustau,
 E que sa Prouvidènço
 Vous garde de tout mau !

L'OSTE.

Que Diéu, mi brâvi gènt,
 Siegue emé vous toustèm !
 Que Diéu, mi brâvi gènt,
 Siegue emé vous toustèm !
 Adiéu, santo famiho !
 Souvenés-vous de iéu ;
 E permetès, Mario,
 Que baise noste Diéu....

année ! Ma jeune femme est vite lasse et mon plus grand souci est qu'elle meure au milieu de la route.

L'HÔTELIER

Mon Seigneur, s'il vous plait, je vais embâter l'âne ;
mon Seigneur, s'il vous plait, je vais embâter l'âne :
Blanquet n'a point de vice, nous le conduisons avec
un fil. Il rendra encore un service à votre divin Enfant.

LA SAINTE VIERGE.

Le bien qu'aux pauvres vous ferez, là-haut vous le
retrouvez ; le bien qu'aux pauvres vous ferez, là-haut
vous le retrouvez. Que Dieu, en récompense, bénisse
votre maison et que sa providence vous garde de tout
mal.

L'HÔTELIER.

Que Dieu, mes braves gens, soit avec vous toujours !
Que Dieu, mes braves gens, soit avec vous toujours !
Adieu, sainte famille, souvenez-vous de moi ; et per-
mettez, Marie, que je baise notre Dieu...

IV

LI DIABLE *

Uno vierge s'es acouchado
 Dins uno jasso à Betelèn ;
 Pièi, à l'enfant, à la jacènt,
 Un vòu d'ange a touca l'aubado.

Ah ! ah ! ah !

Lou Fiéu de Diéu es na !

Ah ! ah ! ah !

Gloria !

Cifèr, de ràbi se carcino.
 Que boucan au founs dis infèr !
 Li diable renon, e Cifèr
 Li sangagno e lis enverino.

Ah ! ah ! ah !

Lou Fiéu de Diéu es na !

Ah ! ah ! ah !

Gloria !

E li diabloun en farandoulo,
 Pu mascara que la sartan,
 Viron à l'entour de Satan :
 Fan coume li pese dins l'oulo.

Ah ! ah ! ah !

Lou Fiéu de Diéu es na !

Ah ! ah ! ah !

Gloria !

S'agarisson, e pièi s'estrasson,
 E tóuti bramon : — Maudi Diéu !

* Èr que A. Dau a fa.

IV

LES DIABLES

Une Vierge a enfanté dans une étable à Bethléem ;
puis, à l'enfant, à l'accouchée, un vol d'anges a joué
l'aubade.

Ah ! ah ! ah ! Le fils de Dieu est né ! Ah ! ah ! ah !
Gloria !

Lucifer, de rage se calcine. Quel boucan au fond
des enfers ! Les diables geignent, Lucifer les aiguil-
lonne et les excite.

Ah ! ah ! ah ! Le fils de Dieu est né ! Ah ! ah ! ah !
Gloria !

Les diabolotins en farandole, plus noirs que la poêle,
tourbillonnent autour de Satan comme font les pois
dans la marmite.

Ah ! ah ! ah ! Le fils de Dieu est né ! Ah ! ah ! ah !
Gloria !

Ils s'attaquent et se déchirent et tous hurlent :

Vourrien mourî, soun toujour viéu !
Lis un lis autre se tirasson.

Ah ! ah ! ah !

Lou Fiéu de Diéu es na !

Ah ! ah ! ah !

Gloria !

De Satan troupo banarudo,
De mounte vèn qu'as tau verin ?
Perqué fas tau charivarin,
E perqué siés tant esmougudo ?

Ah ! ah ! ah !

Lou Fiéu de Diéu es na !

Ah ! ah ! ah !

Gloria !

Betelèn ! — quilon li diablino ;
Betelèn ! — ourlon li diabloun ;
E s'esquichon à-n-un mouloun,
En fasènt la car de galino !

Ah ! ah ! ah !

Lou Fiéu de Diéu es na !

Ah ! ah ! ah !

Gloria !

Fau que Satan fernigue e ploure
Au soulet noum de Betelèn ;
Fau que rene, e mostre li dènt,
E que se grafigne lou mourre !

Ah ! ah ! ah !

Lou Fiéu de Diéu es na !

Ah ! ah ! ah !

Gloria !

Car l'enfant que teto sa maire,

Maudit soit Dieu! Ils voudraient mourir, toujours ils sont vivants! les uns, les autres, ils se bousculent.

Ah! ah! ah! Le fils de Dieu est né! Ah! ah! ah!
Gloria!

Bande encornée de Satan, d'où te vient telle rage?
Pourquoi tel vacarme, et pourquoi tant d'émoi?

Ah! ah! ah! Le fils de Dieu est né! Ah! ah! ah!
Gloria!

Bethléem! — crient les diablasses; Bethléem! —
hurlent les diables, et ils se pressent en un tas, tous
faisant la chair de poule!

Ah! ah! ah! Le fils de Dieu est né! Ah! ah! ah!
Gloria!

Il faut que Satan frémisses et pleure au nom seul de
Bethléem, il faut qu'il hurle, qu'il montre les dents, et
qu'il se déchire la face!

Ah! ah! ah! Le fils de Dieu est né! Ah! ah! ah!
Gloria!

Car l'Enfant, qui tête sa mère, doit un jour écraser

Un jour, dèu escracha Satan ;
 Dèu, en crous, escampa soun sang,
 Pèr drubi lou cèu à si fraire.

Ah! ah! ah!
 Lou Fiéu de Diéu es na!
 Ah! ah! ah!
 Gloria!

1846.

V

LI DOUS SERAFIN*

Quand li pastre adouravon,
 A Betelèn, lou Diéu enfant,
 Veici ço que cantavon
 Dous blanc Serafin en plourant :

UN :

— S'aquel enfant plouro, pecaire !
 Subre li geinoun de sa maire,
 Sabe ço que lou fai ploura :
 De Jeuse l'amo divino
 Devino

Que soun front un jour saunara
 Souto uno courouno d'espino. —

Quand li pastre adouravon,
 A Betelèn, lou Diéu enfant,
 Veici ço que cantavon
 Dous blanc Serafin en plourant :

L'AUTRE :

— Voulès pas que moun cor fernigue,
 Que l'enfantoun ploure e gemigue,

* Èr que Dau a fa.

Satan ; il doit, sur une croix, répandre son sang pour ouvrir le ciel à ses frères.

Ah ! ah ! ah ! Le fils de Dieu est né ! Ah ! ah ! ah !
Gloria !

1846.

V

LES DEUX SÉRAPHINS

Quand les pâtres adoraient, à Bethléem, le Dieu enfant, voici ce que chantaient deux blancs Séraphins en pleurant :

L'UN :

— Si cet enfant pleure, hélas ! sur les genoux de sa mère, je sais ce qui le fait pleurer : de Jésus l'âme divine devine que son front un jour saignera sous une couronne d'épines. —

Quand les pâtres adoraient, à Bethléem, le Dieu enfant, voici ce que chantaient deux blancs Séraphins en pleurant :

L'AUTRE :

— Vous ne voulez pas que mon cœur frémissé, que l'enfantelet gémissé et pleure, et que nous pleurions

E que plouren, nous àutri dous ?

De Jeuse l'amo divino

Devino

Qu'alestisson deja la crous

Que ie maçara lis esquino ! —

Quand li pastre adouravon,

A Betelèn, lou Diéu enfant,

Veici ço que cantavon

Dous blanc Serafin en plourant.

TOUTI DOUS :

— Ve-lou clavela coume un laire !

L'Ome-Diéu se plan à soun Paire,

E plouro, dins si mau afrous :

De Jeuse l'amo divino

Devino

Que d'ome riran de sa crous

E de sa courouno d'espino ! —

Quand li pastre adouravon,

A Betelèn, lou Diéu enfant,

Vaqui ço que cantavon

Dous blanc Serafin en plourant.

1848

VI

UN DI DOUGE *

I

Li pastre soun en aio :

A Betelèn s'envan

Pèr adoura 'n enfant,

* Èr de Saboly : *Vers lou pourtau Sant-Laze...*

nous autres deux ? De Jésus l'âme divine devine que l'on prépare déjà la croix qui meurtrira ses épaules. —

Quand les pâtres adoraient, à Bethléem, le Dieu enfant, voici ce que chantaient deux blancs Séraphins en pleurant :

TOUS LES DEUX :

— Le voilà cloué comme un voleur ! L'Homme-Dieu se plaint à son Père, et pleure dans ses douleurs affreuses : de Jésus l'âme divine devine que des hommes riront de sa croix et de sa couronne d'épines ! —

Quand les pâtres adoraient, à Bethléem, le Dieu enfant, voilà ce que chantaient deux blancs Séraphins en pleurant.

1848

VI

UN DES DOUZE

I

Les bergers sont en grand émoi : ils vont à Bethléem

Un Diéu na sus la paio !
 Aduson de presènt
 A la bello jacènt.

Iéu que siéu véuso e maire,
 E pauro coume Jo,
 E que pèr mi pichot
 Demande de tout caire !
 Iéu de-que pourtarai
 Au Fiéu de l'Adounai ?

Toun brès e ta paiasso,
 O moun bèl agneloun,
 Te fan enca besoun :
 Au Diéu que dins la jasso,
 La niue passado, es na,
 Poudèn pas li douna !

II

O miracle ! à sa maire
 L'enfant de la riguè,
 E ie respoundeguè :
 — Vers Jeuse, lou Sauvaire,
 Anas lèu ! pourtas-ie
 Mi poutouno e moun lie. —

III

La maire trefoulido
 Au cèu lèvo li man...
 Fai teta soun enfant,
 Pren lou brès... Èi partido.
 Arribo à Betelèn
 E dis à la jacènt :
 — Mario, Vierge-Maire,
 Perlo de Paradis,

pour adorer un enfant, un Dieu né sur la paille. Ils portent des présents à la belle accouchée.

— Moi, qui suis veuve et mère, et pauvre comme Job, moi qui, pour mes enfants, vais demandant partout, que porterai-je au fils de l'Adonaï?

Ton berceau et ta couche, ô mon bel agnelet, te font encore besoin ; au Dieu qui dans l'étable est né la nuit passée, nous ne pouvons pas les offrir !

II

O miracle ! à sa mère l'enfant de lait sourit, et lui répondit : Vers Jésus le Sauveur, allez vite ! portez-lui mes baisers et mon lit.

III

La mère tressillante lève les mains au ciel, fait téter son enfant, prend le berceau. Elle est partie, elle arrive à Bethléem et dit à l'accouchée :

— Marie, Vierge-Mère, perle du paradis, mon enfan-

Moun enfantet me dis :
 — Vers Jeuse, lou Sauvaire,
 Anas-lèu ! pourtas-ie
 Mi babeto e moun lie. —

Vaqui lou brès, Mario.
 Sias plus pauro que iéu :
 Couchas-ié voste fiéu,
 Noste divin Messio.
 Leissas-me d'à-geinoun
 Beisa voste nistoun.

IV

La Vierge benurado
 Dins lou brès quatecant
 Acato soun enfant,
 Ie fai uno brassado ;
 Pièi lou grand Sant Jôusè
 Lou brèssò emé lou pèd.

— Gramaci, bravo feno !
 Diguèron tóuti dous
 Emé 'n èr amistous.
 — Acò vau pas la peno...
 Santo Maire de Diéu,
 Aguès pieta de iéu !

V

Despièi, urouso maire,
 Diéu la benesiguè ;
 E soun enfant sieguè...
 Un di douge pescaire !

Acò m'es esta di :
 Ai vougu l'esbrudi.

telet m'a dit : « Vers Jésus le Sauveur, allez vite, portez-lui mes baisers et mon lit. »

Voici le berceau, Marie, vous êtes plus pauvre que moi ; couchez-y votre Fils, notre divin Messie ; laissez-moi à genoux baiser votre enfant.

IV

La Vierge bienheureuse dans le berceau aussitôt couche son enfant, lui fait un baiser, puis le grand saint Joseph le berce avec son pied.

— Grand merci, bonne femme, dirent-ils tous les deux amicalement. — Cela n'en vaut pas la peine.... Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de moi !

V

Depuis, heureuse mère, elle fut bénie de Dieu et son enfant fut un des douze pêcheurs !

On m'a conté cette histoire : j'ai voulu la répandre.

VII

LA CHATO AVUGLO *

I

Èro lou jour tant bèu qu'uno Vierge enfantavo
 A Betelèn ;
 E soun fru benesi, de la fre tremoulavo
 Su 'n pau de fen ;
 Lis ange, eilamoundaut, tout-bèu-just acabavon
 Soun *Gloria*,
 E, de tout caire, au jas pastre e pastresso anavon
 S'ageinouia.

Dison qu'en aquéu jour de grand rejouïssènço,
 Un paure enfant,
 Uno chato doulènto, avuglo de neissènço,
 Fasié 'n plourant :
 — Maire, perqué voulès que rèste eici souleto ?
 Me languirai !
 Dôu tèms qu'à l'Enfantoun farés la tintourleto,
 Iéu plourarai !

— Ti lagremo, moun sang, ie respoundié sa maire,
 Me fan pieta !
 Te ie menarian proun, mai de que vendriés faire ?
 Ie veses pa !
 Sus lou vèspre, deman, que vas èstre countènto,
 Quand tournaren !
 Car tout ço qu'auren vist, o ma pauro doulènto !
 Te lou diren.

* Èr dôu *Fil de la Vierge*. (Scudo.)

VII

LA JEUNE FILLE AVEUGLE

I

C'était le jour si beau où la Vierge enfantait à Bethléem, et son fruit béni tremblait de froid sur un peu de foin. Les anges, là-haut, achevaient à peine leur *Gloria*, et, de tous côtés, pâtres et pastourelles venaient à l'étable s'agenouiller.

On dit qu'en ce jour de grande réjouissance, une pauvre enfant, une dolente jeune fille, aveugle de naissance, disait en pleurant : — Mère, pourquoi voulez-vous que je reste ici seule ? je languirai ! Pendant que vous dorloterez l'enfant, moi, je pleurerai !

Tes larmes, ô mon sang ! lui répondait sa mère, me font pitié. Nous t'y mènerions bien, mais qu'y viendrais-tu faire ? Tu ne vois point... A la vesprée, demain, tu seras si contente quand nous retournerons ! car tout ce que nous aurons vu, ô ma pauvre dolente, nous te le dirons.

— Lou sabe, enjusqu'au cros, dins la negro sournuro
 Caminarai !
 O bello caro d'or, divino creaturo,
 Noun te veirai !
 Mai, de-qu'es besoun d'iue, bono maire, pèr crèire,
 Pèr adoura ?
 Ma man, enfant de Diéu, se te pode pas vèire,
 Te toucara !

II

L'avuglo plourè tant, e tant preguè, pecaire !
 A si geinoun,
 Tant ie tranquè lou cor, que pousquè plus sa maire
 Dire de noun.
 E pièi quand dins lou jas arribè la paureto,
 Trefouliguè !
 De Jeuse sus soun cor meteguè la maneto...
 E ie veguè !

Je le sais, jusqu'à la tombe, dans la noire nuit, je marcherai. O belle face d'or, divine créature, je ne te verrai pas ! Mais, est-il besoin d'yeux, bonne mère, pour croire, pour adorer ? O Fils de Dieu, si je ne puis te voir, ma main te touchera.

II

L'aveugle pleura tant, *peccaire!* tant elle supplia à genoux, tant elle lui déchira le cœur, que sa mère ne put lui dire non. Enfin, quand dans l'étable la pauvrete arriva, elle tressaillit ! De Jésus sur son cœur elle mit la petite main, et ses yeux virent.

RÈI E PASTOURO

A SAINT-RENÉ TAILLANDIER, PÈR LOU REMERCIA
DE LA PREFACI DI PROUVENÇALO

I

Enfeta de si grand saloun,
Un jouine rèi s'espassejavo,
Un bèu matin, dins un valoun,
Ounte, coume un gai auceloun,
Uno pastourello cantavo.

II

Tant trouvè lou cant de soun goust,
Que n'en fuguè lèu amoureux,
E ie diguè : — Mâ jouino e gènto,
Vène, vène dins moun palai,
Vène, ma mio, qu'ausirai,
Quand voudrai, ta voues tant plasènto...
Emé tu me maridarai,
Pastourello, s'acò te plai ;
Saras ma rèino e faren fèsto ;
E pièi te metrai à la tèsto
Uno courouno ; e de diamant,
Coume li pichòti luseto
Que beluguejon dins l'erbeto,
En tóuti li det de ti man,
Estello, beluguejara !

III

Vivo lou rèi !... Nosto pastouro
Dón tourtourèn venguè tourtouro,
E fuguè rèino l'endeman !

ROI ET BERGÈRE

A SAINT-RENÉ TAILLANDIER, POUR LE REMERCIER
DE LA PRÉFACE DES PROVENÇALES

I

Ennuyé de ses grands salons, un jeune roi se promenait, un beau matin, dans un vallon où, comme un oisillon joyeux, une pastourelle chantait.

II

Et tant il trouva le chant à son goût, qu'il en devint aussitôt amoureux et dit : « Ma jeune et gentille fillette, viens dans mon palais, viens, amie, et j'entendrai, quand je voudrai, ta voix charmante. Avec toi je me marierai, pastourelle, si tu le veux ; tu seras ma reine, et nous vivrons dans les fêtes, et je te mettrai au front une couronne ; et des diamants, comme les lucioles qui étincellent dans l'herbe, à tous les doigts de ta main, étoiles, étincelleront !

III

Vive le roi!... Notre bergère du tourtereau devint la tourterelle et fut reine le lendemain !

IV

Nosto Muso es la pastourello
 Que soun cant èi tant amistous.
 Mai quau es lou bèu de la bello ?
 — Moussu, dison tóuti qu'èi vous.

1852

PÈR L'ALBUM DE MADAMO BRUNET

Nous sian leva de bon matin,
 Iéu Roumaniho di Jardin
 Em'Aubanèu de la Mióugrano ;
 L'auro boulego, an ! d'aut ! parten,
 Pèr escala sus li cresten,
 Pèr landa dins la plano.

Segur, autant que d'amourous,
 D'èstre ensèn nautre sian urous ;
 Sian galoi, sian cacalejaire,
 Car Roumaniho em'Aubanèu,
 Acò se saup, soun un parèu
 D'ami conme n'i'a gaire !

Tant bon matin, afeciouna,
 Ansin se nous sian enana,
 Dins la plano e sus la mountagno,
 Es pèr housca de flour ensèn,
 Quand an lou front tout trelusènt
 Di perlo de l'eigagno.

Tóuti li ribo an espeli ;
 Urous Felibre, avèn culi
 Cadun nosto part de floureto :

IV

Notre Muse est la pastourelle au chanter si harmonieux. Mais quel est l'amant de la belle? Monsieur, tous disent que c'est vous.

1852

POUR L'ALBUM DE MADAME BRUNET

Nous nous sommes levés de bon matin, moi, Roumanille des Jardins et Aubanel de la Grenade; la brise souffle, vite partons pour grimper sur les cimes, pour courir dans la plaine.

Sûrement, autant que deux amoureux, nous aimons être ensemble, joyeux et rieurs, car Roumanille et Aubanel, cela se sait, sont deux amis, deux amis comme il y en a peu!

Si de grand matin, pleins d'ardeur, ainsi nous sommes allés dans la plaine et sur la montagne, c'est pour ensemble chercher des fleurs quand elles ont encore le front brillant des perles de la rosée.

Toutes les haies sont écloses : heureux félibres, nous avons cueilli chacun notre part de fleurettes :

Aubanèu, flour di mióugranié,
 Roumaniho de Sant-Roumié,
 Blànqui margarideto!

E t'adusèn nòstis amour,
 Li plus bello d'entre li flour,
 E margarideto e mióugrano,
 La flour blanco coume la nèu,
 La flour roujo coume lou cèu
 Quand lou soulèu debano...

E tóuti dous en tremoulant,
 De màscara lou papié blanc,
 Lou proumié fuiet d'aquest libre!...
 Canten, canten! te fai plesi :
 Siés Felibresso, dóumaci
 Brunet es un Felibre!

D'autre vendran canta pèr tu,
 De mai lura, de mai letru.
 — De mai ami de ta famiho,
 Après nautre n'en vendra ges,
 Car, pèr lou cor, segur i'a res
 Coume Aubanèu e Niho!...

Eh bèn! aro, pèr acaba,
 Veici ço qu'avèn atrouba,
 — Amouroso e tèndro tourtouro,
 Sies au nis... Ah! que lou bon Diéu,
 En te dounant un galant fiéu,
 Te doune uno bono ouro!...

Tè! i'avèn mes tout noste biais!
 Sara tant bello, se te plais,
 Bono damo, nosto courouno!
 Si flour poudran plus se passì,

Aubanel, fleurs de grenadiers, Roumanille de St-Remy, blanches pâquerettes !

Et nous t'apportons nos amours, les plus belles d'entre les fleurs, pâquerettes et grenades, la fleur blanche comme la neige, la fleur rouge comme le ciel quand le soleil descend.

Et tous deux, en tremblant, nous noircissons le papier blanc, le premier feuillet de ce livre. Chantons, chantons, cela te fait plaisir, tu es félibresse puisque Brunet est félibre.

D'autres viendront chanter pour toi, plus habiles et plus lettrés. De meilleurs amis de ta famille, après nous, il n'en viendra pas, car, pour le cœur, bien sûr, il n'est personne comme Aubanel et Roumanille.

Eh bien ! pour achever, voici ce que nous te dirons : — Amoureuse et tendre tourterelle, tu es au nid... Ah ! que le bon Dieu, en te donnant un fils charmant, te donne une bonne heure !...

Tiens ! nous avons mis là tout notre talent ! Notre couronne sera belle si elle te plaît, gentille dame ; ses

Se n'en cenchés, pèr gramaci,
Ta tèsto galantouno!

J. ROUMANILLE. — T. AUBANEL.

1855.

L'OURFANELLO

Mai d'ounte vèn que siés souleto
Au cementèri tant matin?
Digo-me doune, ma bravo Agueto,
Que vènes faire eici dedin?

Ounte se plouro, risouleto,
Perqué fouligaudes ansin?
Acampes de flour?... Ai! paureto!
Se couneissiés aquest jardin!

Courres pas tant, gènto ourfanello:
Poudriés t'entrava, ma bello,
En quanco negro crous de mort!...

Menes pas de brut, que ta maire,
Despièi toun bateja, pecaire!
Couchado souto l'erbo, dor.

1857

LA NOÇO D'AUBERT*

Vuei Aubert se marido:
La pren jouino e poulido.
Ah! ah!
Ami, quau se ressèmblo,
Lanla!
Vesès coume s'assèmblo.

* Èr : *Quand la rose èi flourido.* (J. Roumanille.)

fleurs ne pourront plus se flétrir, si tu en ceins pour grand merci ta tête charmante.

J. ROUMANILLE. — T. AUBANEL.

1855.

L'ORPHELINE

Mais pourquoi es-tu seule au cimetière si matin ? dis-moi donc, petite Agnette, que viens-tu faire ici ?

Là où l'on pleure pourquoi, rieuse, folâtres-tu ainsi ? Tu cueilles des fleurs ? Hélas ! pauvrete, si tu connaissais ce jardin !

Ne cours pas tant, gentille orpheline, tu pourrais heurter, ma belle, quelque noire croix de mort.

Ne fais pas tant de bruit, car ta mère, depuis le jour de ton baptême, hélas ! couchée sous l'herbe, dort.

1857

LA NOCE D'AUBERT

Aujourd'hui, Aubert se marie ; il la prend jeune et jolie, ah ! ah ! Ami, qui se ressemble, lanla ! voyez, se rassemble.

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin !

Chatouno que flourisson,
E bello s'expandisson,
Ah ! ah !
Fan veni de tout caire,
Lanla !
Parpaïoun calignaire.

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin !

Aubert, parpaïoun sage,
N'as vougu rèndre óumage,
Ah ! ah !
Qu'à moudèsto vióuleto,
Lanla !
E n'as fa ta nouvièto.

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin !

Tourtourèu, tourtourelo,
Que l'anas passa bello !
Ah ! ah !
Moun Diéu ! lou poulit age,
Lanla !
Pèr se metre en meinage !

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin !

Nòvie, avès uno luno
Que pòu coumta pèr uno !
Ah ! ah !

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Jeunes filles qui s'épanouissent, et, belles, fleurissent, ah ! ah ! font venir de tous côtés, lanla ! papillons amoureux.

Fifres et tambourins, jouez le refrain.

Aubert, sage papillon, tu n'as voulu rendre hommage, ah ! ah ! qu'à modeste violette, lanla, et tu en as fait ta fiancée.

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Toutereau, tourterelle, que vous allez la passer belle ! ah ! ah ! Mon Dieu ! le bel âge, lanla ! pour se mettre en ménage !

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Mariés, voilà une lune qui peut compter pour une !

Toujour de mèu coume aro,
Lanla!

Fugue jamai amaro!

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin!

Diéu vogue qu'urous paire,
Vogue que, tëndro maire,
Ah! ah!

Dounès lèu la becado.

Lanla!

A noumbrouso nisado!

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin!

Que voste fru trachigue
E coume vous russigue!

Ah! ah!

Ah! basto venguès rèire,

Lanla!

E nous, pousquen lou vèire!

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin!

Dou bon vin de la fèsto
Fau gés garda de rèsto.

Ah! ah!

Ah! se voulias me crèire,

Lanla!

Emplirian mai lou vèire,

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin!

ah ! ah ! Qu'elle soit toujours de miel comme aujourd'hui, lanla ! jamais amère !

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Dieu veuille qu'heureux père, Dieu veuille que tendre mère, ah ! ah ! vous donniez bientôt la becquée, lanla ! à nombreuse nichée !

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Que votre fruit croisse, et comme vous grandisse ! Ah ! ah ! puissiez-vous devenir aïeux, lanla ! Et nous, puissions-nous le voir !

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Du bon vin de la fête, il ne faut rien laisser, ah ! ah ! et si vous voulez me croire, lanla ! nous emplirons à nouveau nos verres.

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

LI FLOUR DE SAUVI

Uien-nous la niéuleto!
 Au nòvie, à sa Leleto,
 Ah! ah!
 Beven uno rasado,
 Lanla!
 E... zòu sus la bugado!
 Fifre e tambourin,
 Jougas lou refrin!

MOURALO

Ah! s'aviéu sachu faire,
 Veirias pas lou troubaire,
 Ah! ah!
 Paure celibatàri,
 Lanla!
 Dansa davans l'armàri!
 Fifre e tambourin,
 Jougas lou refrin!

Parèu que se bequeto
 Me farié pas lingueto
 Ah! ah!
 S'aviéu, quand èro l'ouro,
 Lanla!
 Aganta ma tourtouro.
 Fifre e tambourin,
 Jougas lou refrin

Enca'n brout de mouralo :
 — Se ma cansoun nouvialo,
 Ah! ah!
 Nòvie, a pouscu vous plaire...
 Lanla!
 Embrassas lou cantaire.

Arrosons-nous la lulette ! Au marié, à sa Lelette, ah !
ah ! buvons une rasade, lanla ! et puis, buvons encore !

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

MORALE

Hélas ! si j'avais su m'y prendre, vous ne verriez pas
le Félibre, ah ! ah ! pauvre célibataire, lanla ! danser
devant l'armoire !

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Couple qui se béquette ne me ferait pas la nique,
ah ! ah ! si j'avais, quand c'était l'heure, lanla ! saisi
ma tourterelle.

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Encore un brin de morale : — Si ma chanson de
noce, ah ! ah ! ô mariés, a pu vous plaire, lanla ! em-
brassez le chanteur.

Fifre e tambourin,
Jougas lou refrin !

Tarascoun, 1858.

A-N-ANTOUNIN DE SIGOYER

QUE ME REPROUCHAVO DE PAS FAIRE DE VERS EN
FRANÇÉS

I

Ah! si, Moussu, me n'ensouvène
Dôu têmes beni que me disès!
Emé gau segur ie revène,
Perqu'es vous que me i'adusès.

Si, Moussu!... — Bouscarlo escoundudo
Souto l'oumbrino, long d'un riéu,
Vous cantère la bèn-vengudo,
Aplaudiguerias moun piéu-piéu ;

E piéi... quand venguè lou cassaire
Qu'anavo lou metre en presoun,
Vouguerias pas lou leissa faire,
N'en preserverias l'auceloun.

De la gâbi, la bouscarleto
Fuguè sauvado, urous aucèu !
Libro diguè sa cansouneto,
E voulè libro dins lou cèu.

Un jour qu'en s'espasant sautavo
De branco en branco, entendeguè
Un gai roussignòu que cantavo
Un moutet que la raviguè,

Fifres et tambourins, jouez le refrain !

Tarascon, 1858.

A ANTONIN DE SIGOYER

QUI ME REPROCHAIT DE NE PAS FAIRE DES VERS
FRANÇAIS.

I

Oui, Monsieur, je me souviens du temps béni dont vous parlez ! avec joie, certes, j'y reviens, puisque c'est vous qui m'y ramenez.

Oui, fauvette cachée dans l'ombrage au bord d'un ruisseau, je vous chantai la bienvenue, et vous applaudites mon chant.

Et puis, quand vint le chasseur qui voulait le mettre en prison*, vous n'avez pas voulu le laisser faire, et vous avez préservé le chanteur.

La fauvette fut sauvée de la cage, heureux oiseau ! Libre elle dit sa chansonnette et libre elle vola dans le ciel.

Un jour qu'elle sautait, folâtre, de branche en branche, elle entendit un gai rossignol qui chantait un motet ravissant.

* A la caserne.

Pichoto bèsti vanitouso,
 Vouguè quatecant imita
 La voues fouleto e melicouso
 Que venié d'entèndre canta.

Mai quand si sorre dóu bouseage,
 — Entanterin se l'èron di, —
 Aguèron ausi soun ramage,
 Qu'èro, pechaire, embastardi :

Ah ! de rire, ah ! de galejado,
 Jujas un pau se n'i'en agnè !
 L'aguè bèn tant de rebufado
 Que l'ourgueiouso se digué :

— Taiso-te, diable, que Diéu parlo !
 Es bèn fa tout ço que fai Diéu :
 E d'abord que m'a fa bouscarlo,
 Fuguen bourcarlo, e réu-piéu-piéu ! —

Aqui parlères coume un libre !
 Dempieï n'as plus reperia ;
 Cantes, dempieï, aucèu felibre,
 Coume ta maire t'a 'nsigna.

II

Tout ço que vène de vous dire,
 Dins un parla qu'es pas coussu.
 Creirés que vous l'ai di pèr rire ;
 Oh ! que nàni, brave moussu !

Iéu parle de bon quand vous parle...
 Alor, Moussu de Sigouyé,
 Erias, vous, roussignou en Arle,
 Ère bouscarlo à Sant-Roumié.

Petite bête vaniteuse, soudain elle voulut imiter la voix légère et douce qu'elle venait d'entendre.

Mais, quand ses sœurs des bois, — entre temps on se l'était dit, — eurent entendu son ramage, hélas ! abâtardi,

Ah ! des rires et des railleries, jugez un peu s'il y en eut ! Il y eut bien tant de rebuffades que l'orgueilleuse se dit :

— Tais toi, diable, quand Dieu parle ! Tout ce que Dieu fait est bien fait, et puisqu'il m'a fait fauvette, soyons fauvette et chantons comme elle. —

Là tu parlas comme un livre ! Depuis tu n'as plus divagué ; tu chantes, depuis, oiseau félibre, comme ta mère t'a enseigné.

II

Tout ce que je viens de dire, dans un parler qui n'est point cossu, vous croirez que je l'ai dit en riant : oh ! que non, Monsieur,

Je parle sérieusement quand je vous parle... Alors, Monsieur de Sigoyer, vous étiez rossignol à Arles ; j'étais fauvette à Saint-Remy.

LI DOUS MESTIERAU

Jaque e Matiéu, dous mestierau,
 E massoun tóuti dous, subre lou memé estage,
 Galoi, s'èron mes à l'óubrage :
 Reboucavon un grand oustau :
 Deforo, au darrié cous., apereilamoundaut!
 Tout-d'un-cop, ai! ai! ai! sout si pèd que fernisson,
 En cracinant, li traveto flegisson,
 L'estage toumbo... Ah! malurous!

A la memo bigo toui dous
 S'arrapon en cridant secous!...
 Mai la bigo, trop mistoulino,
 Peréu cracino :

Pòu pas n'en pourta dous... Alor : — Au nom de Diéu !
 Lacho, tu, pèr me sauva iéu!
 Lacho, crido Jaque : siéu paire !
 Matiéu, mi cinq enfant, pecaire!...
 — As resoun. Es bèn juste. Adiéu!...
 Tis enfant pregaran pèr iéu...

E se lachè di man !

Lou paire, lou sauvèron...
 O noble mestierau, Matiéu,
 Mort, faguères esfrai i gènt que t'acampèron,
 Mai faguères gau au bon Diéu !

1856

MA VESINO

Sies un tresor, Goutoun, ma mio !
 As uno taio facho au tour,

LES DEUX OUVRIERS

Jacques et Mathieu, deux ouvriers, et maçons tous les deux, sur le même échafaudage, s'étaient mis à l'œuvre gaiement : ils travaillaient à une grande maison, à l'étage le plus élevé, là-haut. Tout à coup, las ! hélas ! sous leurs pieds les poutrelles craquent et fléchissent, l'échafaudage tombe... Ah ! les malheureux !

A la même poutre tous deux s'accrochent en criant « secours », mais la poutre trop mince va craquer aussi ; elle ne peut pas en supporter deux... Alors : — Au nom de Dieu ! cède pour me sauver, crie Jacques : je suis père, Mathieu, hélas ! mes enfants ! — Tu as raison. C'est juste, adieu ! tes enfants prieront pour moi.

Et il s'abandonna des mains !

Le père fut sauvé... O noble ouvrier, Mathieu, mort tu fus un objet d'épouvante pour ceux qui te relevèrent, mais tu ravis de joie le bon Dieu !

1856.

MA VOISINE

Tu es un trésor, Goton, ma mie ! Tu as une taille

D'iue que beluguejon d'amour ;
Goutoun, sies uno meraviho !

Sies bravo ; as un biais angeli !
Un cor d'or, uno amo innouçento ;
As uno bouqueto risènto. —
Lou galant rire enfantouli !

Finalamen, sies, ma vesino,
Uno perlo, un bijout de rèi !...
Mai, moun enfant, veici ço qu'èi :
I'a ges de roso sènso espino ;

I'a res que noun fugue endeca :
Toun espino, o ma roso bello,
Vosto deco, madamisello !
Èi que jougas... emé lou cat !

Emé lou cat !... Ièr t'espinchave...
— Vèngues pas me dire de noun ! —
Lou bressaves sus ti geinoun.
Iéu, que vesiéu tout, souspirave !

Bèn mai ! ie fasiés lis iue dous ;
Coume un enfant l'atitoulaves,
Lou sarraves, lou calignaves
D'un èr e d'un biais amistous.

E pèr toun cor èro uno fèsto :
Trefoulissiés, tout te risié...
Que te dirai ? acò fasié
S'auboura mi péu sus ma tèsto !

Mai veici lou pu gros pecat :
O Goutoun, lou poutounejères !
Ti bèlli bouco, li pausères,
Sus lou laid mourre de toun cat !

faite au tour, des yeux qui étincellent d'amour ; Goton, tu es une merveille !

Tu es sage ; tu as une grâce angélique, un cœur d'or, une âme innocente ; tu as une petite bouche riante... Oh ! le joli rire enfantin !

Finalement, tu es, voisine, une perle, un bijou de roi ! Mais, mon enfant, voici le malheur : il n'y a pas de rose sans épines ;

Personne qui n'ait son défaut. Ton épine, ô ma belle rose, votre défaut, mademoiselle, c'est de jouer avec le chat !

Avec le chat !... Hier, je te regardais. — Ne viens pas me dire non ! — Tu le berçais sur tes genoux. Moi qui voyais tout, je soupirais

Bien plus ! tu lui faisais les yeux doux ; comme un enfant tu le dorlotais, tu le serrais, tu le caressais d'un air amical et câlin.

Et pour ton cœur c'était une fête ; tu tressaillais toute joyeuse. Que te dirai-je ? cela me faisait dresser les cheveux sur la tête !

Mais voici le plus gros péché : ô Goton, tu le baisas ; tes belles lèvres se posèrent sur le laid museau de ton chat !

E pamens sies, o ma vesino,
 Un tresor, un bijout de rèi !
 Mai, moun enfant, vaqui ço qu'èi :
 I'a ges de roso sênsò espino.

Se vouliés me crêire, Goutoun,
 Lou mandariés cassa de rato ;
 Lou calignariés plus, ma chato,
 Degaiariés plus ti poutoun.

Ve, pièi, se vos avé, ma mio,
 Quaucarèn à tintourleja,
 Un amour à poutouneja,
 Eh ! poutounejo.... Roumaniho!

Quand baises toun catoun, m'amour !
 Acò me treboulo e m'encagno ;
 Me sêmblo de vèire uno aragno
 Qu'arpatejo sus uno flour!

Coucho aquelo bèsti, vesino,
 Quand à toun entour miaulara,
 E toun Felibre te dira :
 Sies uno roso sensò espino

1851.

A ROSO-ANAIS

EN IE MANDANT LI JOIO DE SANTO-ANO D'AT

Vaqui, bravo damiseleto,
 Uno vierginenco teletto
 Pèr ta simplesso e ta bèuta :
 O Roso, vaqui li vióuleto
 Que te mando Santo Anno-d'At.

Setèmbre 1862.

Et cependant tu es, ô ma voisine, un trésor, un bijou de roi ! mais, mon enfant, voilà le mal : il n'y a pas de rose sans épines.

Si tu voulais m'en croire, Goton, tu l'enverrais chasser des rats ; tu ne le caresserais plus, fillette, tu ne gaspillerais plus tes baisers.

Et puis, si tu veux avoir, ma mie, quelque chose à dorlotter, un amour à couvrir de baisers, eh bien ! embrasse Roumanille !

Quand tu baises ton chat, mon amour, cela me trouble et m'irrite, il me semble voir une araignée qui marche sur une fleur !

Chasse cette bête, voisine, quand elle miaulera autour de toi, et ton Félibre te dira : Tu es une rose sans épine.

1851.

A ROSE-ANAÏS

EN LUI ENVOYANT LA FLEUR D'ARGENT DE S^{le}-ANNE
D'APT

Voilà, gentille demoiselle, une virginale parure pour ta grâce et ta beauté : ô Rose, voilà les violettes que t'offre sainte Anne d'Apt.

Septembre 1862

A TAVAN *

DE CASTÈU-NÒU-DE-GADAGNO

I

Sian au bèu tèms: tout ris.
 Dins lou prat que verdejo,
 Long d'un riéu que galejo,
 Un aubespïn flouris.

A de flour que soun blanco,
 Blanco coume la nèu ;
 De countünio un aucèu
 Ie piéuto sus li branco.

Un vòu de parpaioun
 A soun entour varaio ;
 Chasco aureto ie baio,
 En passant, soun poutoun.

Flour tout-just espendido,
 Dis abiho es l'amour ;
 Enmando soun óudour
 A Diéu, que l'a vestido.

II

Tavan, tu sies, moun bèu,
 Un aubespïn ; grandisses,
 E plan-plan t'espandisses
 I pèd de Camp-cabèu. *

Escampo de toun amo
 Pèr Diéu, o troubadour !
 Ti vers, tant bèlli flour
 Que quau li vèi lis amo.

1853.

* Caumo ounte s'atrovo Castèu-Nòu-de-Gadagno.

A TAVAN

DE CHATEAUNEUF-DE-GADAGNE

I

Nous sommes au printemps : tout rit. Dans le pré qui verdoie, près d'une eau qui babille, un aubépin fleurit.

Il a des fleurs blanches, blanches comme la neige ; un oiseau, sans cesse, chante dans ses branches.

Un essaim de papillons voltige autour ; chaque brise lui donne, en passant, son baiser.

Fleur à peine épanouie, c'est l'amour des abeilles ; et elle envoie son parfum à Dieu qui l'a vêtue.

II

Tavan, mon ami, tu es un jeune aubépin, tu grandis et tu t'épanouis doucement au pied de Cancabel*.

Que de ton âme jaillissent, pour Dieu, ô troubadour, tes vers, fleurs si belles, qu'on ne peut les voir sans les aimer.

1853.

* Colline de Châteauneuf-de-Gadagne et de Font-Segugne.

A MADAMO ***

QU'ES UNO CRIHOUNO

Madamo, se venien vous dire
 Que me siéu mes à me farda,
 Que m'alisque e me pimpe e que vole agrada,
 E qu'en parpaiounant cerque à me marida,
 Vous, que me counaissès, vous boutarias à rire :
 Sarié segur emé resoun !
 E pèr ma fisto ! dirias : — Noun !
 Sus lou comte de Niho es quaucun que s'amuso !
 Car pièi quand sias, coume éu, tant couifa de la Muso,
 En tout bèn, tout ounour, poudès, sènso façoun,
 Viéure em'elo e resta garçoun.

Sarié parla d'or, noblo feno !
 Se la Muso a d'enfant, coston gaire à nourri.
 Auriéu, emé ço qu'ai, proun emboui e proun peno
 Pèr n'en embouca d'autre e pèr lis abari !

De-fes-que-i'a, pamens, o maire benurado !
 Quand, dins vostre oustalet, ounte la retirado
 M'es dounado souvènt d'un biais tant amistous,
 Ounte lou cor atrobo un èr san, e tant dous !
 Quand de vòstis enfant vous vese envirounado,
 Urouso en lis amant, en vous amant urous,
 — Perlo de maire, o bono damo !

Alor moun recaliéu beluguejo e s'aflamo,
 Moun cor s'achatourlis, e me boutas en goust
 D'acampa'no Crihouno e de faire un de dous,
 E de vèire, à cha pau, naisse emé sa crespino
 Uno Clarisso, un Jùli, un Pauloun, uno Fino !...

A MADAME ***

Madame, si l'on venait vous dire que je me suis mis à me farder, que je m'attiffe et me pare et que je veux plaire, et qu'en papillonnant je cherche à me marier, vous qui me connaissez, vous vous mettriez à rire, et certes, vous auriez raison ! Par ma foi ! vous diriez : Non ! sur le compte de Nille, c'est quelqu'un qui plaisante ; car, quand on est comme lui à tel point coiffé de la Muse, en tout bien, tout honneur, vous pouvez, sans façon, vivre avec elle et rester garçon.

Ce serait parler d'or, noble femme ! Si la Muse a des enfants ils ne coûtent guère à nourrir. J'aurais trop d'embarras et de peines pour donner la becquée à d'autres et pour les élever ! ..

Bien des fois, cependant, heureuse mère, quand dans votre maison où l'hospitalité m'est donnée souvent avec une grâce si affable, où le cœur se repose dans un milieu si calme et si doux, quand de vos enfants je vous vois entourée, heureuse en les aimant, en vous aimant heureux, perle des mères, ô bonne dame ! alors ma flamme se rallume et pétille, mon cœur tombe amoureux et vous me mettez en goût de prendre femme et de faire un de deux, et de voir peu à peu naître, sous une étoile fortunée, une Clarisse, un Jules, un Paul, une Fine... Mais non !

Mai noun !... Ai ! quand sias malurous !
 Farai dounc, paure iéu ! coume fan li mounino !
 De Crihouno n'i'a'nca, mai n'i'a plus coume vous !...

1854.

PATER NOSTER

I

Sounjarello, un vèspre, Leloun,
 Pauro ourfanello ! èro assetado
 Contro uno crous de bos plantado
 Dins li sausiero dóu valoun.

Ah ! que tis iue se deletavon,
 Ti grands iue, Leloun, en vesènt
 Ti dous fraire, bèus innouènt,
 Que sus la tepo se viéutavon !

E pièi la sorre en tóuti dous
 Ie faguè signe, e s'aubouréron ;
 E, man juncho, s'ageinouiéron
 Coume se dèu davans la crous.

E bretounéron la preièro
 Que Jeuse aduguè d'amoundaut,
 Remèdi que garis tout mau,
 Soulas de l'ome sus la terro.

Se lis avias vist !... emé iéu
 Aurias di : — Vènon de descèndre
 Dóu paradis, pèr nous aprendre
 Coume fau prega lou bon Diéu !

hélas ! quand on est malheureux ! Je ferai donc, pauvre de moi ! comme fait la guenon...*

Des femmes, il n'en manque pas, mais il n'y en a plus comme vous !

1854.

PATER NOSTER

I

Songeuse, un soir, Lelon, pauvre orpheline, était assise près de la croix de bois plantée dans la saulaie du vallon.

Ah ! que tes yeux se délectaient, tes grands yeux, Lelon, en regardant tes petits frères, beaux innocents, qui sur le gazon se roulaient !

Et puis la sœur à tous deux fit un signe, et ils se levèrent, et, mains jointes, s'agenouillèrent dévotement devant la croix.

Et ils bégayèrent la prière que Jésus apporta de là-haut, remède qui guérit tout mal, soulas de l'homme sur la terre.

Si vous les aviez vus ! avec moi vous eussiez dit : Ils viennent de descendre du paradis pour nous apprendre comment il faut prier le bon Dieu !

* Rester célibataire.

E quand s'encalavon, li fraire,
 Que sabien pas coume venié,
 La sorre alor li reprenié :
 L'oubeïssien coume à sa maire.

II

Leloun, Diéu t'amo ; e peramount,
 Pagara ta santo paciènci,
 O tu que sies pèr l'innoucènci
 Coume un autre ange gardianoun !

Fai vèire à ti fraire, ma bello,
 L'estello que li sauvara ;
 E quand l'aurige renara,
 Viraran sis iue vers l'estello.

Ensigno-ie, bravo Leloun,
 Ço que t'ensignavo ta maire :
 Que, dins lou cèu, avèn un Paire,
 E que devèn beni soun noum.

E sus li pognun de la vido,
 Quand, pèd saunous, caminaran,
 Au Paire qu'es amount diran :
Ta voulounta siegue coumplido !

1853.

LOU BON DIÉU E SANT PÈIRE

Un jour lou bon Diéu plan se permenavo
 Emé grand Sant Pèire, e 'n s'espassejant,
 De sa bouco d'or à Pèire parlavo
 D'Èvo, nosto maire, e d'ou paire Adam.

Veici que, noun liuen de mounte passavon,
 Dos gènt se batien : quènti cop d'arpioun !

Et quand les frères s'arrêtaient, quand ils ne savaient plus la suite, la sœur alors leur venait en aide, et ils lui obéissaient comme à leur mère.

II

Lelon, Dieu t'aime ; et là-haut il récompensera ta douceur, ô toi qui es pour l'innocence comme un autre ange gardien !

Montre à tes frères l'étoile qui les sauvera, et quand l'orage grondera ils tourneront les yeux vers l'étoile.

Enseigne-leur, bonne Lelon, ce que t'enseignait ta mère : Que dans le ciel nous avons un Père et que nous devons bénir son nom.

Et sur les épines de la vie, quand, le pied saignant, ils chemineront, au Père qui est là-haut ils diront : *Que ta volonté soit accomplie.*

1853.

LE BON DIEU ET SAINT PIERRE

Le bon Dieu se promenait un jour à pas lents avec le grand saint Pierre et, chemin faisant, de sa bouche d'or à Pierre il parlait d'Ève, notre mère, et du père Adam.

Voici que non loin de leur promenade deux personnes se battaient : ah ! quels coups de griffes ! Il

Falié vèire acò, coume s'espoussavon!
 Lou bon Diéu alor, plen de coumpassioun
 Pèr li malurous que se matrassavon :
 — Un n'es pas proun fort, l'autre lou tiara !
 Pèire, courre lèu, vai li separa !
 Pèire courre lèu!...

Lou brave Sant Pèire

Dins un saut arribo... Es candi de vèire
 Uno bello femo emé Satanas
 A grand cop de poung s'estrassa lou nas !
 — De-qu'es tout eicò?... Sèmblo pas de crèire
 Que vous-àutri dous fugués pas d'acord,
 E qu'estènt ami, tabassès tant fort !
 — Tè! que vòu lou vièi? E coume s'asardo!...
 Eh! de-que te fai, se nous plais ansin?
 Diguè Satanas. Filo toun camin,
 O jogue di bano!... Acò te regardo?
 Prene d'aquelo èrbo, e prene-n'en lèu!
 Que diguè la femo? Eh! diguè coume éu!

Pèire, qu'à soun nas sentié la moustardo,
 Lis iue trevira, tiro dóu fourrèu
 Soun grand sabre nus, qu'uiausso au soulèu;
 E pèr n'en feni 'm'aquelo batèsto,
 En sarrant li dent, tant es furious,
 Ie lampo dessus, pico, e 'n tóuti dous,
 Dins un vira-d'iue ie tranco la tèsto !
 E li laissez aqui, nega dins soun sang,
 E vers lou bon Diéu tourno quatecant.

— Soun dessepara? — Coume se dèu, mèstre !
 — Lis as mes d'acord? — Podon pas mai l'èstre !...
 — Mai, t'aurien fa mau! De-qu'as à la man ?
 — Es un pau de sang... — Parèis que caufavo !...
 — Mèstre, escoutas-me : caufavo bèn tant,

fallait voir comme ils se secouaient ! Le bon Dieu, alors, plein de compassion pour les malheureux qui se meurtrissaient :

— L'un n'est pas assez fort, l'autre le tuera ! Pierre, cours vite, va les séparer ! Pierre, vas vite ! —

Le brave saint Pierre d'un saut les rejoint... Stupéfait, il voit une belle femme et Satanas à grands coups de poings se déchirer le nez.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est invraisemblable que vous deux ne vous trouviez pas d'accord et, si grands amis, frappiez aussi fort !

— Tiens ! que veut le vieux ? Où se fourre-t-il ? Que t'importe donc ? Il nous plaît ainsi ! répondit Satan. File ton chemin, ou je joue des cornes !... Cela te regarde ? Prends-moi de cette herbe et prends-en bientôt ! —

Et que dit la femme ?... Ma foi, comme lui !

Pierre, qui sentait monter la moutarde et n'y voyait plus, tira du fourreau son grand sabre nu brillant au soleil. Et, pour en finir de cette bataille, en serrant les dents, tant il est furieux, se jette sur eux, frappe, et en moins d'un clin d'œil, il leur tranche la tête. Il les laisse là, noyés dans leur sang, et vers le bon Dieu s'en revient tout droit.

— Ils sont séparés ?

— Comme il convient, Maître !

— Tu les as mis d'accord ?

— Ils ne sauraient l'être davantage.

— T'auraient-ils fait mal ? Qu'as-tu à la main ?

— C'est un peu de sang.

— Je vois. Ça chauffait !

— Maître, écoutez-moi. Ça chauffait si bien, le

Bèn tant lou grand diable arrougantejavo,
 La femo peréu bèn tant l'encagnavo,...
 Tubavon bèn tant... que n'ai agu pòu,
 E qu'en tóuti dous... i'ai coupa lou còu !
 — I'as coupa lou còu !... Es abouminable !
 Falié pacienta... Vai lèu, miserable,
 Vai tout adouba... Crese que sies fòu !

— Eh ! qu'adoubarai ? i'a plus rèn à faire.
 Tout ço que fariéu servié de gaire :
 Lis ai estendu rede pèr lou sòu !
 — Auras dounc toujours tant de mescreseço ?
 Quau coumando eici, vejan ! tu, vo iéu ?
 Fau que siegue fa ço qu'ourdouno Diéu !
 Pas tant de resoun, Pèire, óubeïsseço !
 Em'acò pas mai !

Pèire óubeïguè,
 Gariguè lou mau dóu mies que pousquè.
 Soulamen·veici l'errour que faguè :
 Se troumpè de tèsto !... Es imperdounable !
 Meteguè ' la femo aquelo dóu diable,
 La dóu femelan, lou diable l'aguè !
 E vaqui perqué, sèns parla dóu resto,
 Li femo an despièi tant marido tèsto !

1856.

LI COUROUNO

A MADAMO N. BONAFOUS

I

S'èro levado bon matin,
 E pèr lou champ s'èro enanado ;
 De bon matin s'èro levado.
 La bello chato à péu bloundin.

grand diable était si fort insolent, et la femme aussi tant le provoquait, ils grondaient si haut... que j'en ai eu peur, et qu'à tous les deux j'ai coupé le cou !

— Leur couper le cou ! c'est abominable ! Il fallait patienter... Va, cours, malheureux, va tout réparer... Tu es fou, je crois ?

— Eh ! que réparer ? il n'y a plus rien à faire ; tout ce qu'on ferait servirait de peu, je les ai jetés raides sur le sol.

— Tu auras donc toujours la même incroyance ? Qui commande ici, voyons, toi ou moi ? Il faut que soit fait ce qu'ordonne Dieu. Pas tant de raisons, Pierre, obéissance et rien que cela !

Pierre obéit donc ; il guérit le mal du mieux qu'il le put ; seulement voici l'erreur qu'il commit : il se trompa de tête ! chose impardonnable ! il mit à la femme la tête du diable, et celle de la femme, le diable l'eut.

Et voilà pourquoi, sans parler du reste, les femmes ont, depuis, si mauvaise tête.

1856.

LES COURONNES

A MADAME N. BONAFOUS

I

Elle s'était levée de bon matin et par les champs s'en était allée ; de bon matin elle s'était levée, la belle fille aux cheveux blonds.

Apensamentido e souleto,
 Ah ! n'en avié culi de flour !
 N'avié de tóuti li coulour
 Uno pleno canasteleto.

Pièi, alassado, Marioun,
 De-long d'un riéu s'èro assetado.
 Sa canestello èro vejado
 Dins soun faudau, sus si geinoun.

Si man emé biais apariavon
 Li flour que venié de culi ;
 Rèn de mai fres, de tant poulit
 Que li courouno que trenavon.

E Marioun n'en faguè tres :
 Pèr elo, uno ; uno pèr Adèlo,
 Soun amigueto... E la pu bello,
 Pèr quau fuguè ? — Devinarés...

De bon matin s'èro levado
 La bravo chato à péu bloundin ;
 E pèr lou champ s'èro enanado,
 S'èro enanado bon matin.

II

— Riéu, dis au riéu nosto chatouno
 En se ie miraiant dedin,
 Riéu que t'envas aperalin,
 Bèu riéu ! porto aquesto courouno.

Tu, courouno, quand passaras
 Davans lou mas dis Agrioto,
 Courouno blanco, ma mignoto,
 Arrèsto-te davans soun mas.

Pensive et seule, ah ! que de fleurs elle avait cueillies ! De toutes les nuances, elle en avait une pleine corbeille.

Puis, lasse, Marion au bord de l'eau s'était assise. Sa corbeille était vidée dans son tablier, sur ses genoux.

Ses mains habilement groupaient les fleurs qu'elle venait de cueillir ; rien de plus frais, de plus joli que les couronnes qu'elle tressait.

Et Marion en fit trois : une pour elle, une pour Adèle, sa petite amie... Et la plus belle, pour qui fut-elle ? Devinez...

De bon matin elle s'était levée la belle fille aux cheveux blonds ; et par les champs elle s'en était allée, elle s'en était allée de bon matin.

II

— Ruisseau, dit au ruisseau la jeune fille, en s'y mirant, ruisseau qui t'en vas là-bas, charmant ruisseau, porte cette couronne.

Toi, couronne, quand tu passeras devant le mas des Agriottes. couronne blanche, ma mignonne, arrête-toi devant son mas.

Ah ! digo bèn, digo à sa maire :
 — Em'aquelo véuso, un gourbèu !
 Maridarias veste pu bèu ?...
 Sounjas dounc en ço qu'anas faire !

Lèu, s'ère vous, lou dounariéu,
 A la chato qu'a tant amado...
 Car li loubo, à l'acoustumado,
 Fan pas bando emé lis agnèu ! —

De bon matin s'èro levado
 La bello chato à péu bloundin ;
 S'èro levado bon matin
 E pèr lou champ s'èro enanado.

MANDADIS

Ma bono damo Bonafous,
 A la plaço de la pichouno,
 Auriéu fa de-segur encaro uno courouno :
 Se me disès : Pèr quau ? vous respoundrai : Pèr vous.

1855.

LI TRES VELET D'ISABÈU

(HENRY MURGER)

A MOUN AMIGUETO ADELO TAILLANDIER

I

Lou proumié velet d'Isabèu
 Sieguè blanc coume un flo de nèu.
 Grand fèsto fuguè pèr sa maire
 Lou jour que jougavo emé l'aire
 Lou proumié velet d'Isabèu !

Et dis à sa mère, dis-lui bien : — Avec cette veuve, un corbeau ! vous marieriez votre bel enfant ? songez donc à ce que vous voulez faire ?

Vite, si j'étais vous, je le donnerais à la petite qu'il a tant aimée..., car les louves n'ont pas l'habitude de faire bande avec les agneaux ! —

De bon matin elle s'était levée, la belle fille aux cheveux blonds ; elle s'était levée de bon matin et par les champs s'en était allée.

ENVOI

Ma bonne dame Bonafous, à la place de la petite, j'aurais fait encore une couronne. Si vous me demandez : Pour qui ? je répondrai : Pour vous.

1855.

LES TROIS VOILES D'ISABEAU

(HENRY MURGER)

A MA PETITE AMIE ADÈLE TAILLANDIER

I

Le premier voile d'Isabeau était blanc comme un flocon de neige. Ce fut pour sa mère une grande fête, le jour où flottait dans l'air le premier voile d'Isabeau.

Lou jour lou pu bèu de sa vido,
 Qu'à sa taulo Diéu nous counvido,
 Isabèu, qu'èro encaro enfant,
 Meteguè soun long velet blanc,
 Lou jour lou pu bèu de sa vido.

II

Lou segound velet d'Isabèu
 Coume lis alo d'un gourbèu
 Fuguè negre!... Èro lèst, pecaire!
 Lou jour qu'entarèron sa maire,
 Lou segound velet d'Isabèu.

Davans l'autar de la capelle,
 Lou meteguè, pauro ourfanello!
 Quand au couvènt Diéu la sounè,
 E qu'à Diéu touto se dounè
 Davans l'autar de la capello.

III

Lou darrié velet d'Isabèu,
 Fuguè blu, blu coume lou cèu.
 D'estello d'or beluguejavo;
 Tant lusissié qu'esbrihaudavo,
 Lou darrié velet d'Isabèu.

Fuguè pèr elo uno courouno,
 Que faguè gau à sa patrouno!
 Lou jour qu'Isabèu mouriguè,
 D'amount soun ange i'aduguè;
 Fuguè pèr elo uno courouno.

A LA BRAVO ADÉLO.

Lou proumié velet d'Isabèu,
 Bravo Adelino, l'auras lèu.

Le jour le plus beau de sa vie, celui où Dieu nous convie à sa table, Isabeau, encore une enfant, mit son long voile blanc, le jour le plus beau de sa vie.

II

Le second voile d'Isabeau, comme les ailes d'un corbeau, fut noir! Il était prêt le jour où l'on ensevelit sa mère, le second voile d'Isabeau.

Devant l'autel de la chapelle, elle le prit, pauvre orpheline, quand au couvent Dieu l'appela et qu'à Dieu elle se donna devant l'autel de la chapelle.

III

Le dernier voile d'Isabeau fut bleu, bleu comme le ciel. Il étincelait d'étoiles d'or et il était éblouissant de lumière, le dernier voile d'Isabeau!

Il fut pour elle une couronne qui emplit de joie sa patronne. Le jour que mourut Isabeau, son ange le lui apporta du ciel; il fut pour elle une couronne.

A LA PETITE ADÈLE

Le premier voile d'Isabeau, petite Adèle, bientôt

Sara pèr lis ange uno festo,
 Quand expandiran sus ta tèsto
 Lou proumié velet d'Isabèu.

Lou segound velet d'Isabèu,
 Emai fugue negre, es tant bèu !
 Ah ! ta maire n'en fugue urouso,
 Se jamai veniés amourouso
 Dón segound velet d'Isabèu !

Lou darrié velet d'Isabèu,
 Que bluiejo coume lou cèu,
 — A lou brouda passo ta vido,
 E metras, quand sara fenido,
 Lou darrié velet d'Isabèu.

1857.

PAURO BAILO*

Diéu, apasturas quau a fam,
 Assoulas quau plouro, pecaire!...
 Emai iéu fugue pas ta maire,
 Teto-me, teto, moun enfant!

l'a'n an tout-aro m'acouchère;
 De quent bonur iéu tresanère !
 Mariage, quand Diéu te benis,
 N'ïa de réu-piéu-piéu dins lou nis !
 Oh ! lou bèu drole que faguère!

Diéu, apasturas quau a fam,
 Assoulas quau plouro, pecaire!...

* B. Laurèns, de Carpentras, lou *Felibre Adoulenti*, a mes en musico
Pauro Bailo.

tu l'auras. Ce sera pour les anges une fête quand on déploiera sur ta tête le premier voile d'Isabeau.

Le second voile d'Isabeau, bien qu'il soit noir, est si beau ! Ah ! que ta mère en soit heureuse si un jour tu deviens amoureuse du second voile d'Isabeau.

Le dernier voile d'Isabeau, qui est bleu, bleu comme le ciel, à le broder passe ta vie, et tu mettras, quand elle sera finie, le dernier voile d'Isabeau.

1857.

PAUVRE NOURRICE

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui pleure. Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

Il y a bientôt un an que j'accouchai ; de quel bonheur je tressaillis ! Mariage, quand tu es béni de Dieu, que d'oisillons dans le nid ! Oh ! le beau garçon que j'eus !

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui

Emai iéu fugue pas ta maire,
Teto-me, teto, moun enfant !

O mi teté, font benesido,
De bon la toujours prouvesido,
Raies de-longo... ah ! pas pèr éu !
Raies plus pèr moun paure agnèu,
O sourgènt d'amour e de vido !

Diéu, apasturas quau a fam,
Assoulas quau plouro, pecaire !...
Emai iéu fugue pas ta maire,
Teto-me, teto moun enfant !

Me sèmblo lou vèire que teto,
Pièi lou bela, quand sa bouqueto,
Tre que sa maire ie risié,
Boutoun de roso, flourissié,
Blanco de lach e risouletto.

Diéu, apasturas quau a fam,
Assoulas quau plouro, pecaire !...
Emai iéu fugue pas ta maire,
Teto-me, teto, moun enfant !

A faugu que t'abandonèsse,
E que souletto m'enanèsse !
Moun la, tresor que t'es degu,
O moun bèu drole, a bèn faugu
Qu'un autre enfant te lou raubèsse !

Diéu, apasturas quau a fam,
Assoulas quau plouro, pecaire !...
Emai iéu fugue pas ta maire
Teto-me, teto, moun enfant !

Cor tranca, maire adoulentido,
De ma mountagno siéu partido.

pleure ! Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

O mes seins, fontaine bénie, de bon lait toujours pourvue, tu ruisselles abondante... Ah ! pas pour lui ! tu ne coules plus pour mon pauvre agneau, ô source d'amour et de vie !

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui pleure ! Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

Il me semble le voir qui tette ; puis le contempler quand, au sourire de sa mère, sa petite bouche, bouton de rose, s'épanouissait, blanche de lait et riieuse.

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui pleure ! Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

Il fallut t'abandonner et, seule, m'en aller ! Mon lait, trésor qui t'est dû, ô mon bel enfant, il a fallu qu'un autre enfant te le volât !

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui pleure ! Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

Le cœur meurtri, mère dolente, de ma montagne je

— Bregido abaris moun enfant,
Car pèr nourri me dounon tant,
E doune que tant à Bregido !

Diéu, apasturas quau a fam,
Assoulas quau plouro, pecaire !...
Emai iéu fugue pas ta maire,
Teto-me, teto, moun enfant !

Liuen de moun nis, pauro tourtouro,
Iéu me transisse e moun cor plouro.
Ai bèn siuen d'aquest : ai ! moun Diéu !
Fernisse en sounjant que lou miéu
Pòu pereclita d'aquesto ouro !

Diéu, apasturas quau a fam,
Assoulas quau plouro, pecaire !...
Emai iéu fugue pas ta maire,
Teto-me, teto, moun enfant !

Malur, malur quand la miséri
Vèn, emé sa pougno de fèrri,
Sus terro nous amassoula !
Iéu m'a faugu vèndre moun la !...
Ah ! mounte sies, bèu cementèri !...

Diéu, apasturas quau a fam,
Assoulas quau plouro, pecaire !...
Emai iéu fugue pas ta maire,
Teto-me, teto, moun enfant !

suis partie. — Brigitte, élève mon enfant, car pour nourrir on me donne tant, et je ne donne que tant à Brigitte !

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui pleure ! Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

Loin de mon nid, pauvre colombe, je me consume et mon cœur pleure. J'ai soin de celui-ci ; hélas ! mon Dieu ! je frémis en pensant que le mien peut souffrir à cette heure !

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui pleure. Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

Malheur, malheur quand la misère vient, et que son poing de fer s'appesantit sur nous ! Moi, il m'a fallu vendre mon lait !... Las ! Où es-tu, beau cimetière !...

Dieu, rassasiez celui qui a faim, consolez celui qui pleure ! Hélas ! quoique je ne sois pas ta mère, tette-moi, tette, mon enfant !

SUS LOU LIBRE DE MA NÒVIO

Dins lou cèu, Anaïs, fugue escri lou bèu jour
 Ounte Diéu nous a fa tant riche sus la terro :
 L'amour n'èi pa 'n tresor ? e Diéu que n'es l'autour,
 Pèr la man nous a pres, nous a mena mounte èro....
 Anaïs, que fai gau noste tresor d'amour !

21 de mai 1863.

L'ACLAPPO-MORT

A MOUN BRAVE FRAIRE JAQUET ROUMANILLE

Eisop èro gibous. Dison que, quand parlavo,
 l'avié de que bada, tant fasié gau d'ausi !
 Boutavo li poun sus lis *i*.
 Vuei me pren de counta ço que de-fes countavo :

— Ai ! ai ! ai !... Ai ! moun Diéu !
 Ai ! ai ! malurous que iéu siéu !
 Bramavo, un vèspre, Mèste Alàri,
 Pu blave qu'un mort en susàri !

Ah ! d'aquéli gusas ! m'an rauba moun tresor,
 Moun bèu mouloun de louvidor,
 Lou frut de ma susour e l'amour de ma vido !

— Se l'avias bèn rejun, ie diguè soun vesin,
 Vous charpinarias pas ansin.

Ounte èro la granouio avans d'èstre partido ?

— L'aviéu pas bèn rejun?... Eila, dins moun jardin,
 Aviéu fa 'n traou bèn founs e i' aviéu mes dedin.

SUR LE LIVRE D'HEURES DE MA FIANCÉE

Dans le ciel, Anaïs, qu'il soit inscrit le beau jour où Dieu nous a fait si riches sur la terre. L'amour n'est-il pas un trésor ? Et Dieu qui en est l'auteur nous a pris par la main et nous a conduits où il est... Anaïs, qu'il est enchanteur notre trésor d'amour !

21 mai 1863.

L'ENTERRE-MORT

A MON FRÈRE JACQUES ROUMANILLE

Esope était bossu. On dit que, quand il parlait, on restait bouche bée, tant on avait du plaisir à l'entendre ! Il mettait les points sur les *i*. Aujourd'hui, il me prend fantaisie de te conter ce qu'une fois il conta.

— Las ! hélas ! ô mon Dieu ! las ! malheureux que je suis, moi ! criait, un soir, Maître Alâri, plus blanc qu'un mort en suaire ! ah ! de ces gueusards ! ils m'ont volé mon trésor, mon beau tas de louis d'or, le fruit de ma sueur et l'amour de ma vie !

— Si vous l'aviez bien enfermé, lui dit son voisin, vous ne vous chagrineriez pas ainsi. Où donc était la grenouille avant de partir ? — Ne l'avais-je pas bien enfermée ?... là-bas, dans mon jardin, j'avais fait un trou bien profond et je l'avais mise dedans. — Ah !

— Ah! la picaio èro enterrado :
Èro doune morto e rendié rên?...
Mèste Alàri, sias bono gènt!

Coume! avès pèr acò vosto amo trevirado?

Anas, counsoulas-vous : i'a remèdi au mau.

— I'a remèdi? de-que fau faire?

— Mounte avias mes voste or, fau ie metre un caiau,

— La pèsto sie dóu galejaire!

— Caiiau avias, caiiau aurés!

De-qu'es l'or?... un caiiau, quand fai de bèn en res.

1856.

LOU CALÈU

I

Souvént quand dóu calèu la mecho es atubado,
Que fai bèn lume dins l'oustau,

Un parpaiounet fouligaud

Viro à l'entour de la flamado,

Coume lis alauveto à l'entour dóu mirau.

Ah! qu'es ardido la bestiolo,

En voulejant sus lou calèu!

Es plus un parpaioun, es un aiglo que volo,

Que, sèns parpelèja, reluco lou soulèu!

E viro, viro, tèsto folo,

Coume fan, pèr vòu, dins lou jour

Si fraire en calignant li flour.

Saup, lou cascadelet, que la flamo èi lusènto,

Mai, paure! ignoro qu'es ardènto!

Vai, s'entourno, revèn... Basto! tant ie venguè

Que ie brulè sis alo e que n'en mouriguè!

les picajons étaient enterrés : ils ne rendaient donc rien? Maître Alari, vous êtes bien bon ! comment ! vous avez pour si peu l'âme bouleversée? Allons ! consolez-vous : il y a remède au mal. — Il y a remède? que faut-il faire? — Où vous aviez mis votre or il faut mettre un caillou. — La peste soit du gouaillieur ! — Caillou vous aviez, caillou vous aurez ! Qu'est-ce que l'or?... un caillou quand il ne fait du bien à personne.

1856.

LE CALEIL*

I

Souvent, quand la mèche du caleil est allumée, qu'elle fait belle lumière dans la maison, un papillon folâtre tourne autour de la flamme comme les alouettes autour du miroir. Ah ! que la bestiole hardiment vole sur le caleil ! ce n'est plus un papillon, c'est un aigle qui vole et sans sourciller regarde le soleil ! Il tourne, il tourne, tête folle, comme font par essaim, dans le jour, ses frères en courtisant les fleurs.

Il sait, l'étourdi, que la flamme est brillante, mais, pauvre ! il ignore qu'elle est ardente ! Il va, retourne, revient... Baste ! Tant il y vint qu'il y brûla ses ailes et en mourut.

* Lampe de forme antique en usage en Provence.

II

Avès ausi la fablo, aro ausès la mouralo :
 L'amour es un calèu, — uno supouscioun. —
 Ah! coume n'i'a de parpaioun
 Que se ie soun crema lis alo!

1854.

LI CRÈCHO

A SAINTE-BEUVE, DE L'ACADÈMI FRANCESO

I

Dintre lou vòu de serafin,
 Que Diéu a fa pèr que sèns fin
 Canton, ébri d'amour: — Glòri, glòri au Paire!
 Dins lou bonur dóu paradi,
 — Un pamens, i'a de fes, liuen dis urous cantaire,
 S'enanavo apensamenti.

E soun front blanquinèu vers la terro penjavo
 Coume lou d'uno flour qu'a gens d'aigo, l'estiéu :
 De mai en mai revassejavo.
 Se lou làngui, quand sias dins la glòri de Diéu,
 Poudié tranca lou cor, diriéu
 Qu'aquéu bèl ange s'enuiavo.

De-que revassejavo ansin, e d'escoundoun ?
 Perqué n'èro pas de la fèsto ?
 Soulet dis ange, perque dounc,
 Coume s'avié peca, beissavo-ti la tèsto ?

II

Vous avez ouï la fable, oyez la morale. L'amour est un caleil, — une supposition. — ...Ah ! qu'il y a de papillons qui s'y sont brûlé les ailes !

1854.

LES CRÈCHES

A SAINTE-BEUVE

I

Parmi les vols de séraphins que Dieu a faits pour qu'éternellement ils chantent enivrés d'amour : — Gloire ! gloire au Père ! dans le bonheur du paradis, — un, pourtant, loin des heureux chanteurs, quelquefois s'en allait pensif.

Et son front blanc se penchait vers la terre comme celui d'une fleur privée d'eau l'été ; de plus en plus il devenait songeur. Si la languitude, quand on est dans la gloire de Dieu, pouvait déchirer le cœur, je dirais que ce bel ange s'ennuyait.

A quoi rêvait-il ainsi, et se cachant ? Pourquoi n'était-il pas de la fête ? et, seul parmi les anges, pourquoi donc, comme s'il eût péché, baissait-il la tête ?

II

Velou qu'i pèd de Diéu vèn de s'ageinouia!...
 De-que vai dire? que vai faire?
 Pèr lou vèire e l'ausi, si fraire
 Arrèston soun alleluia :

III

— Quand Jeuse, veste Fiéu, plouravo.
 Qu'èro de la fre tout doulènt,
 Dins la jasso de Betelèn,
 Es moun rire que l'assoulavo,
 Es moun alo que l'acatavo ;
 L'escaufave de moun alen.

Desempièi, o moun Diéu ! quand un enfantet plouro,
 Dins moun cor pietadous sa voues vèn restounti,
 Vaqui perqué moun cor se doulouiro à touto ouro,
 Vaqui perqué, Segnour ! siéu apensamenti.

Sus la terro, o moun Diéu ! ai quaucarèn à faire :
 Leissas-me ie mai davala.

I'a tant d'enfantounet, pauris agnèu de la !
 Que, tout enfrejouli, fan que se desoula,
 Liuen dôu mamèu e liuen di poutoun de si maire !..
 Dins de membre caudet li vole recata,
 Li coucha dins de brès e li bèn acata ;
 Li vole atitoula, n'en èstre lou bressaire...
 Vole qu'en liogo d'uno, agon tóuti vint maire
 Que lis endourmiran quand auran proun teta !

IV

E dôu cor e di man lis ange aplaudiguèron...
 Lis estello de Diéu dins lou cèu tresanèron !
 E lèu, expandissènt sis alo, — d'eilamont,

II

Le voici qui vient s'agenouiller aux pieds de Dieu. Que va-t-il dire? que va-t-il faire? Pour le voir et l'ouïr, ses frères cessent leur alleluia :

III

— Quand Jésus, votre Fils, pleurait, que le froid le rendait tout dolent, dans la crèche de Bethléem, c'est mon rire qui le consolait, c'est mon aile qui le couvrait ; je le réchauffais de mon haleine.

Et depuis, ô mon Dieu, quand un enfantelet pleure, dans mon cœur compatissant sa voix vient retentir. Voilà pourquoi mon cœur se désole à toute heure, Seigneur, voilà pourquoi de tristes pensées m'accablent.

Sur la terre, ô mon Dieu, j'ai une œuvre à accomplir : laissez-moi y descendre. Il y a tant de petits enfants, pauvres agneaux de lait, qui tout grelottants ne font que se désoler loin du sein et loin des baisers de leur mère !... Dans des chambres bien chaudes je veux les abriter, les coucher dans des berceaux, les bien couvrir ; je les veux dorloter, être celui qui les berce... Je veux qu'au lieu d'une mère ils en aient vingt qui les endormiront quand ils auront assez tété.

IV

Et du cœur et des mains les anges applaudirent. Les étoiles de Dieu dans le ciel tressaillirent. Et bientôt, déployant ses ailes, de là-haut prompt comme

Proumte coume l'uiiau, davalè l'angeloun.
 Eicavau, sout si pèd li camin flouriguèron,
 E li maire trefouliguèron !
 E li *Crècho* se durbiguèron
 Pertout ounte passè l'ange dis enfantoun !

1851.

SANTO MADALENO

CANTICO DE LA SANTO-BAUMO

LOU CANTAIRE

Madaleno, o bello doulènto,
 Ta baumo èi santo e redoulènto
 Desempièi que toun cor i'escampè sa doulour :
 Roumiéu, anen au roumâvage,
 Mounten dins lou deşert sôuvage
 Que veguè Madaleno en plour.

LOU POPLE.

Santo Madaleno !
 Aperamoundaut
 Èi la fe que meno
 Ti bon Prouvençau.

LOU CANTAIRE

Se nous èro douna de crèire
 E d'ama coume nòsti rèire,
 Sus aqueste draiòu, terro de sant renom
 Que Madaleno a trepejado,
 Que si làgrema an batejado,
 Caminarian que d'à-geinoun !

l'éclair descendit l'ange. Ici-bas, sous ses pieds les chemins fleurirent, et les mères tressaillirent de joie, et les *Crèches* s'ouvrirent partout où passa l'ange des petits enfants.

1851.

SAINTE MADELEINE

CANTIQUE DE LA SAINTE-BAUME

LE CHANTEUR.

Madeleine, ô belle dolente, ta grotte est sainte et parfumée, depuis que ton cœur y exhale sa douleur. Pèlerins, allons au romavage, montons dans le sauvage désert qui vit la Madeleine en pleurs.

LE PEUPLE.

Sainte Madeleine, là haut, là haut, c'est la foi qui mène tes bons Provençaux.

LE CHANTEUR.

S'il nous était donné de croire et d'aimer comme nos aïeux, sur ce sentier, terre de saint renom que Madeleine a foulée, que ses larmes ont baptisée, nous ne cheminerions qu'à deux genoux.

LOU POPLÉ

Santo Madaleno !
 Apèramoundaut
 Èi la fe que meno
 Ti bon Prouvençau.

LOU CANTAIRE

Bos pious, fourèst sôvertouso,
 Emé sis alo amistadouso
 Quand l'aureto te brèssò e te fai tresana,
 Redisès ensèn li cantico,
 Aubado que lis Angelico
 Venien peramount ie douna.

LOU POPLÉ

Santo Madaleno !
 Aperamoundaut
 Èi la fe que meno
 Ti bon Prouvençau.

LOU CANTAIRE

Madaleno, sian dins ta baumo :
 Toun vas, tresor d'amour qu'embaumo,
 Grandò santo, emé fe lou venèn respira ;
 Ounte preguères repentèto,
 Ounte plourères penitèto,
 En pregant sian vengu ploura.

LOU POPLÉ

Santo Madaleno !
 Aperamoundaut
 Èi la fe que meno
 Ti bon Prouvençau.

LE PEUPLE.

Sainte Madeleine, là haut, là haut, c'est la foi qui mène tes bons Provençaux.

LE CHANTEUR.

Bois pieux, forêt solitaire, avec ses ailes amies, quand la brise vous berce et vous fait frissonner, ensemble vous redites les cantiques, aubades que les anges venaient, là haut, lui donner.

LE PEUPLE.

Sainte Madeleine, là haut, là haut, c'est la foi qui mène tes bons Provençaux.

LE CHANTEUR.

Madeleine, nous voici dans ta grotte. Ce vase d'amour, trésor qui embaume, grande Sainte, avec foi nous venons le respirer ; où tu prias repentante, où tu pleuras pénitente, en priant nous sommes venus pleurer.

LE PEUPLE.

Sainte Madeleine, là haut, là haut, c'est la foi qui mène tes bons Provençaux.

LOU CANTAIRE.

Jeuse fuguè toun tèndre amaire ;
 Ères emé la pauro Maire
 Quand lou Fiéu sus la crous clinè soun front saunant :
 Voulèn que Jeuse nous couroune,
 Prego-lou dounc que nous perdoune
 Coume nous-autre perdounan.

LOU POPLE.

Santo Madaleno !
 Aperamoundaut
 Èi la fe que meno
 Ti bon Prouvençau.

LOU CANTAIRE.

Qand pièi deman, belèu tout-aro,
 Vendra la mort, la mort amaro,
 O Santo, mando-nous toun bèu vòu d'angeloun
 Nous adouci l'ouro finalo ;
 E que, nous pourtant sus sis alo,
 Nous enausson au SANT-PIELOUN !

LOU POPLE.

Santo Madaleno !
 Aperamoundaut
 Èi la fe que meno
 Ti bon Prouvençau.

1861.

NOSTRO-DAMO-D'AFRICO

Jeuse, lou Fiéu de Diéu, au tèmple presicavo,
 Emé de parabolo ensignavo la lèi ;
 Atendrissié li jouine, estounavo li vièi
 E tout lou mounde l'escoutavo.

LE CHANTEUR.

Jésus fut son tendre amant ; tu étais avec la Mère quand le Fils sur la croix pencha son front saignant. Nous voulons que Jésus nous couronne ; prie-le donc pour qu'il nous pardonne comme nous-mêmes pardonnons.

LE PEUPLE.

Sainte Madeleine, là haut, là haut, c'est la foi qui mène tes bons Provençaux.

LE CHANTEUR.

Et quand demain, peut-être tout à l'heure, viendra la mort, la mort amère, ô Sainte, envoie-nous le bel essaim de tes anges, pour adoucir notre heure dernière ; et que, nous portant sur leurs ailes, ils nous élèvent au Saint Paradis.

LE PEUPLE.

Sainte Madeleine, là haut, là haut, c'est la foi qui mène tes bons Provençaux.

1861.

NOTRE-DAME D'AFRIQUE

Jésus, le Fils de Dieu, dans le temple prêchait, avec des paraboles il enseignait la loi ; il attendrissait les jeunes, il étonnait les vieillards, et tous l'écoutaient.

Es escri qu'uno véuso, enterin que parlavo,
 Crentouso vèn au trounc. Touto mesquino qu'èi,
 Fai soun doun d'uno man que lou bon Diéu belavo,
 E regardo se res la vèi...

Marlo, o de la mar meravihouso estello,
 T'aubouran en Africo uno santo capello
 Ounte lusiras niuech e jour.

Coume à Jeuse agradè la véuso, o hono Maire!
 T'agradèsson mi vers, denié de moun amour,
 Oumage dóu paure troubaire!

1859.

SALUDACIOUN

A D. VICTOR BALAGUER E A D. MANUEL Y FONTANALS,
 FELIBRE CATALAN

Aro, moun Diéu, pode mourir,
 Aro, o bonur! qu'ai vist flouri
 L'aubre que plantère en Prouvènço,
 E que m'avès douna, moun Diéu, pèr recompènso,
 De vèire, à soun entour, Prouvençau, Catalan,
 Bèus enfant de la memo maire,
 Se recounèisse fraire, e la man dins la man,
 Canta 'nsèn e s'ama coume s'amon de fraire!

Grand aubre felibren, aro t'ai vist flouri :
 Eh bèn! aro, o moun Diéu! aro pode mourir!

1861.

Il est écrit qu'une veuve, pendant qu'il parlait, confuse vient au tronc. Toute pauvre qu'elle est, elle fait son don d'une main que le bon Dieu admire, et elle regarde si nul ne la voit...

Marie, ô merveilleuse étoile de la mer, nous t'élevons en Afrique une sainte chapelle où tu brilleras nuit et jour.

Comme la veuve plut à Jésus, ô bonne Mère ! puissent te plaire mes vers, denier de mon amour, hommage d'un pauvre poète.

1859.

SALUTATION

A D. VICTOR BALAGUER ET A D. MANUEL Y FONTANALS,
FÉLIBRES CATALANS

A présent, mon Dieu, je puis mourir, à présent, ô bonheur ! que j'ai vu fleurir l'arbre que je plantai en Provence, et que vous m'avez donné, mon Dieu, en récompense, de voir, à son entour, Provençaux, Catalans, beaux enfants de la même mère, se reconnaître frères, et la main dans la main, chanter ensemble et s'aimer comme s'aiment des frères.

Grand arbre félibréen, à présent je t'ai vu fleurir : eh bien ! à présent, ô mon Dieu, à présent je puis mourir !

1861.

LA SANTO CROUS

A FREDERI MISTRAL

I

O santo Crous, Crous pendoulado
 A la testiero de moun lie,
 O tu qu'assoustes mi niuechado,
 En santa coume en malautié ;

De l'amour de Diéu meraviho,
 O Crous, avans de me coucha
 E tre que l'aubo me reviho,
 Ame de te poutouneja.

Tout-just ma lengo bretounavo,
 Ère encaro enfant au mamèu,
 Ma maire à ti pèd m'ensignavo
 A prega Diéu coume se dèu.

E iéu, brave enfantoun, amave
 Jeuse, qu'amo lis enfantoun ;
 E sero e matin ie baiave
 Tout moun amour dins un poutoun !

E dempièi sèmpre t'ai amado,
 — Bono maire, gramaci vous! —
 E sèmpre dempièi t'ai beisado,
 Crous de moun Segne, o santo Crous!...

De l'amour de Diéu meraviho,
 O Crous, avans de me coucha
 E tre que l'aubo me reviho,
 Ame de te poutouneja.

LA SAINTE CROIX

A FRÉDÉRIC MISTRAL

I

O sainte Croix, Croix suspendue au chevet de mon lit, ô toi qui abrites mes nuitées, en santé comme en maladie !

Merveille de l'amour de Dieu, ô Croix, avant de me coucher et dès que l'aube me réveille, j'aime à te baiser.

Ma langue bégayait à peine, j'étais encore à la mamelle, ma mère à tes pieds m'enseignait à prier Dieu comme un bon chrétien.

Et moi, docile enfant, j'aimais Jésus qui aime les enfants ; et, soir et matin, je lui donnais toute mon âme en un baiser.

Et depuis je t'ai toujours aimée, — ma mère, merci à vous ! — et toujours depuis je t'ai baisée, Croix de mon Seigneur, ô sainte Croix !

Merveille de l'amour de Dieu, ô Croix, avant de me coucher et dès que l'aube me réveille, j'aime à te baiser.

II

Diéu, que l'ome estrasso e bacello,
 Qu'abéuro à l'espoungo de fèu;
 Diéu, que l'ome à la Crous clavello,
 E qu'à l'ome duerbes lou cèu :

Quand moun cor plouro e se desolo,
 Qu'es de doulour ablasiga,
 Cerque alor aquéu que l'assolo,
 Trove moun Diéu tout trafiga !

Ah ! quand countèmple, entre dous laire,
 Ti man, ti pèd, toun front saunant,
 E de toun sen, grand counsoulaire !
 L'amour que raio emé toun sang,

Moun amo alor se reviscoulo ;
 Plus ges d'angouisso e plus de plour !
 Chasque degout dóu sang que coulo
 Garis uno de mi doulour !...

De l'amour de Diéu meraviho,
 O Crous, avans de me coucha
 E tre que l'aubo me reviho,
 Ame de te poutouneja !

III

Crous, flour dóu cèu que t'espandisses
 Subre la terro di vivént ;
 Crous, bèu lume que tant lusisses
 Is iue de tóuti li cresènt ;

Flour dóu cèu, embaumo moun amo
 De ti prefum, que soun divin !
 Lume, bèu lume, que ta flamo
 Me tèngue dins lou dre camin !

II

O Dieu que l'homme déchire et soufflette, qu'il abreuve à l'éponge de fiel ; Dieu, que l'homme cloue à la Croix, et qui ouvres le Ciel à l'homme :

Quand mon cœur pleure et se désole, qu'il est abîmé de douleur, je cherche alors Celui qui console, je trouve mon Dieu tout transpercé !

Ah ! quand je contemple, entre deux larrons, tes mains, tes pieds, ton front, saignants, et de ton cœur, grand consolateur, l'amour qui coule avec ton sang,

Mon âme alors se reconforte ; plus d'angoisses et plus de larmes ! Chaque goutte du sang qui coule guérit une de mes douleurs !

Merveille de l'amour de Dieu, ô Croix, avant de me coucher et dès que l'aube me réveille, j'aime à te baiser.

III

Croix, fleur du ciel qui t'épanouis sur la terre des vivants ; Croix, lumière qui brilles aux yeux de tous les croyants ;

Fleur du ciel, embaume mon âme de tes parfums qui sont divins ; lumière, belle lumière, que ta flamme me tienne dans le droit chemin.

Pièi quand vendra l'ouero finalo
De mi jour, que soun tant catiéu !
Cargo-me ma raubo nouvialo,
Meno-me i noço de l'Agnèu,

O grand Sant Crist, que ta presènço
Embeligue à mis iue la mort !
Qu'enfestouligue ma partènço,
E fague tresana moun cor !

Que te vegue amount trelusènto,
Bello Crous, quand trepassarai !
Véne sus mi bouco mourènto
Reçaupre moun darrié badai !...

De l'amour de Diéu meraviho,
O Crous, avans de me coucha
E tre que l'aubo me reviho,
Ame de te poutouneja.

1855.

FIN

Puis, quand viendra l'heure dernière de mes jours,
de mes jours mauvais, mets-moi ma robe nuptiale,
mène-moi aux noces de l'Agneau.

O grand saint Christ, que ta présence embellisse à
mes yeux la mort ! qu'elle fasse de mon départ une
fête et qu'elle fasse tressaillir mon cœur !

Que je te voie là haut rayonnante, belle Croix,
quand je trépasserai ! Viens, sur ma bouche mou-
rante, recevoir mon dernier soupir.

O merveille de l'amour de Dieu, ô Croix, avant de
me coucher et dès que l'aube me réveille, j'aime à
te couvrir de baisers.

1855.

FIN

CANT DE LELETO *

A J.-B. LAURENS

Andante. *Ritard.* *A tempo.*

Quand la ro-so èi flou-ri-do, Fau

Ritard. *A tempo.*

que siegue cu- lido, Ah! ah! Couifo-me bèn, Di-

de-to, Lan-la! E siegues pas pa -

to! D'aut! d'aut! tambou - rin, Boutas-vous en trin.

* V. *Li Sounjarello*, pajo 128. — La chanson de *Leleto* a servi de thème à une charmante étude arrangée par M. Emile ALBERT, et que ce compositeur a intitulée : *Elisa's song*. (Op. 40.)

TAULO

LI MARGARIDETO

Mounte vole mourì	2
Dous agnèu	4
La Despichouso	6
Lou Roussignòu	12
La Fado di flour	14
La tèsto de mort	16
L'Amelié flouri	18
La Glenarello	18
La voues qu'ame	20
Li dous pijoun	22
E de qu'as que ploures?	30
Li Bardouio.	32
Li Patricoularello... ..	36
Nòsti muso.	44
Madaleno	44
Dous boutoun de roso	48
Jejà	50
La Poulougno	52
Pèr vendemio	54
La Folo	56
Pauloun.	58
L'Autouno.	58
Au Couvènt	64
Ma Crous d'or	68
Nostro-Damo de la Gàrdi	70
Louviseto... ..	72
Aubado de la Malauto	76
L'Italio.	80
Misèri	80
Un mau d'iue	82
Pèr li Paure	88
Li quatre rire dóu Vièi	90
Ne-ne, som, som	94
Lou Martegau	100
L'Irlando	108
Lou Paure	110
Muso, adieu	112

LI SOUNJARELLO

Li Sounjarello	120
----------------------	-----

LI FLOUR DE SAUVI

A Jan Reboul.	144
Lou Partage	146
Cansoun de noço pèr lou felibre Teodor Aubanel ..	156
Dideto	162
L'Aiglo e lou Quinsoun	164

TABLE

LES PAQUERETTES

Où je veux mourir.....	3
Deux agneaux.....	5
La Dédaigneuse	7
Le Rossignol.....	13
La Fée aux fleurs.....	15
La tête de mort	17
L'Amandier fleuri.....	19
La Glaneuse.....	19
La voix que j'aime.....	21
Les deux pigeons.....	23
Et qu'as-tu à pleurer?.....	31
Les bavardes.....	33
Les cancanières.....	37
Nos muses.....	45
Madeleine,.....	45
Deux boutons de rose.....	49
José.....	51
La Pologne.....	53
Les Vendanges.....	55
La Folle.....	57
Paul.....	59
L'Automne.....	61
Au Couvent.....	65
Ma Croix d'or.....	69
Notre-Dame de la Garde.....	71
Louissette.....	73
L'Aubade de la Malade.....	77
L'Italie.....	81
Misère.....	81
Un mal aux yeux.....	83
Pour les Pauvres.....	89
Les quatre rires du Vieillard.....	91
Ne-ne, som, som	95
Le Martégal.....	101
L'Irlande	109
Le Pauvre.....	111
Muse, adieu.....	117

LES RÊVEUSES

Les Rêveuses.....	121
-------------------	-----

LES FLEURS DE SAUGE

A Jean Reboul.....	145
Le Partage.....	147
Chanson de noce pour le fêlibre Théodore Aubanel.....	157
Didette.....	163
L'Aigle et le Pinson.....	165

La fau marida.....	166
A Justino, arlatenco.....	172
Pauriho et Carita.....	174
Lou Reinard e lou Felibrige.....	178
Se n'en fasian un avoucat.	180
Bihet.....	184
Oh ! la bello journado.....	188
Esperit Requien.....	194
La Fado de Cancabèu.....	198
Misè Moustelo.....	202
Mèste Coulau e si tres drole.....	202
La tourtouro d'Adofe Dóumas.....	210
La Roso.....	216
A Madamisello E. T***,.....	216
Li Cese.....	218
Pèr Pauloun Giera, quand se maridè.....	226
La Vaco de la Vèuso..	232
Lou Vin claret.....	236
Bon an, à Jan Reboul em'à Jùli Canounge.....	242
Lou Soulié 'mè la Groulo.....	244

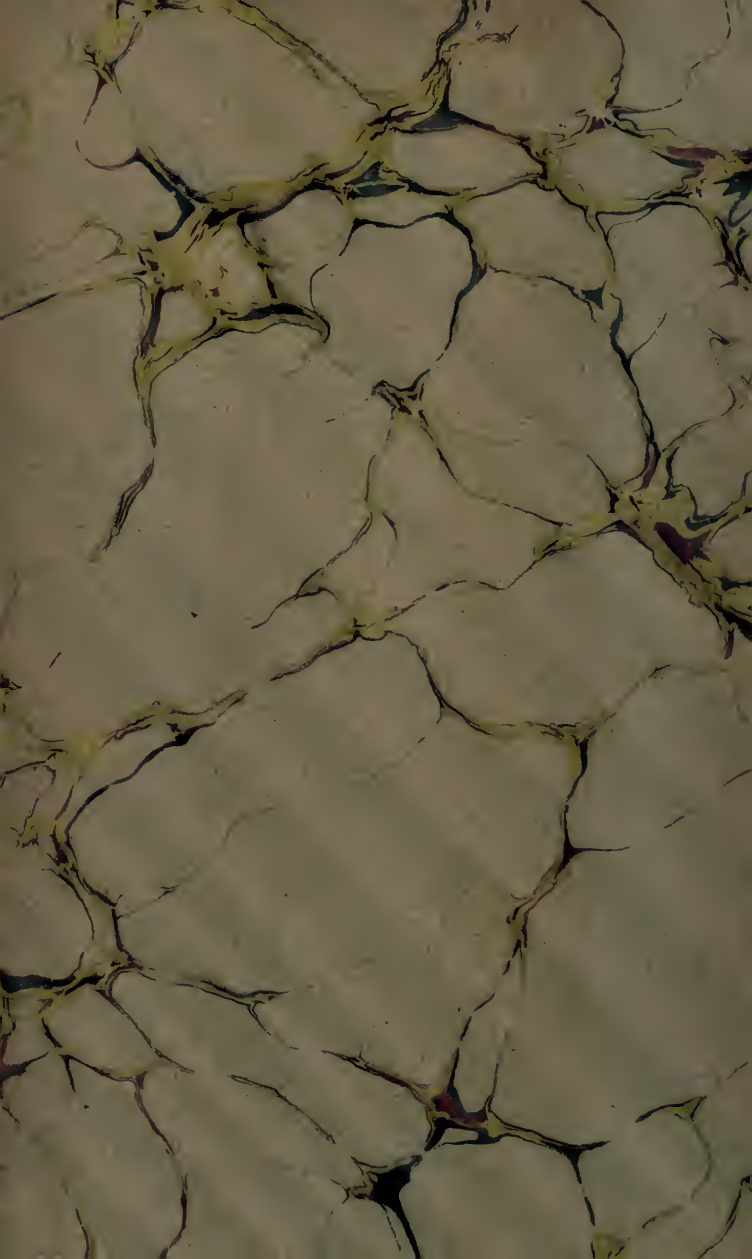
LI NOUVÈ

I. Li Pijoun.....	248
II. La Crous de l'Enfant Jeuse.....	254
III. Partènço pèr l'Egito.....	256
IV. Li Diable.....	262
V. Li dous Serafin.....	266
VI. Un di douge...	268
VII. La Chato avuglo.....	274
Rèi e Pastouro.....	278
Pèr l'Album de Madamo Brunet.....	280
L'Ourfanello.....	284
La Noço d'Aubert.....	284
A-n-Antounin de Sigoyer	292
Li dous mestierau.....	296
Ma vesino.....	296
A Roso-Anaïs.....	300
A Tavan.....	302
A Madamo ***.....	304
Pater Noster.....	306
Lou Bon Diéu e Sant Pèire	308
Li Courouno.....	312
Li tres velet d'Isabèu.....	316
Pauro Bailo.....	320
Sus lou Libre de ma Nòvio.....	326
L'Aclapo-Mort.....	326
Lou Calèu.....	328
Li Crècho.....	330
Santo Madaleno.....	334
Nostro-Damo d'Africo.....	338
Saludacioun.....	340
La Santo Crous.....	342

Il faut la marier.....	167
A l'Arlésienne Justine.....	173
Misère et Charité.....	175
Le Renard et le Félibrige.....	179
Si nous en faisons un avocat.....	181
Billet.....	185
Oh ! la belle journée.....	189
Esprit Requier.....	195
La Fée de Cancabel.....	199
Dame Belette.....	203
Maitre Nicolas et ses trois fils.....	211
La tourterelle d'Adolphe Dumas.....	214
La Rose.....	217
A Mademoiselle E.T***.....	217
Les Pois chiches.....	219
Pour Paul Giéra quand il se maria.....	227
La Vache de la Veuve.....	233
Le Vin clair.....	237
Bonne année à Jean Reboul et à Jules Canonge.....	243
Le Soulier et la Savate.....	245

LES NOELS

I. Les Pigeons.....	249
II. La Croix de l'Enfant Jésus.....	255
III. En partant pour l'Egypte.....	257
IV. Les Diabes.....	263
V. Les deux Séraphins.....	267
VI. Un des douze.....	269
VII. La jeune Fille aveugle.....	275
Roi et Bergère.....	279
Pour l'Album de Madame Brunet.....	285
L'Orpheline.....	285
La Noce d'Aubert.....	285
A Antonin de Sigoyer.....	293
Les deux Ouvriers.....	297
Ma voisine.....	297
A Rose-Anais.....	301
A Tavan.....	303
Pater Noster.....	307
A Madame ***.....	307
Le Bon Dieu et Saint Pierre.....	309
Les Couronnes.....	313
Les trois voiles d'Isabeau.....	317
Pauvre Nourrice.....	321
Sur le Livre d'Heures de ma Fiancée.....	327
L'enterre-mort.....	327
Le Caleil.....	339
Les Crèches.....	331
Sainte Madeleine.....	335
Notre-Dame d'Afrique.....	339
Salutation.....	341
La Sainte Croix.....	343



50913

L Prov.

R8595nz

Author Roumanille, Joseph

Title Lis oubreto en vers.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

